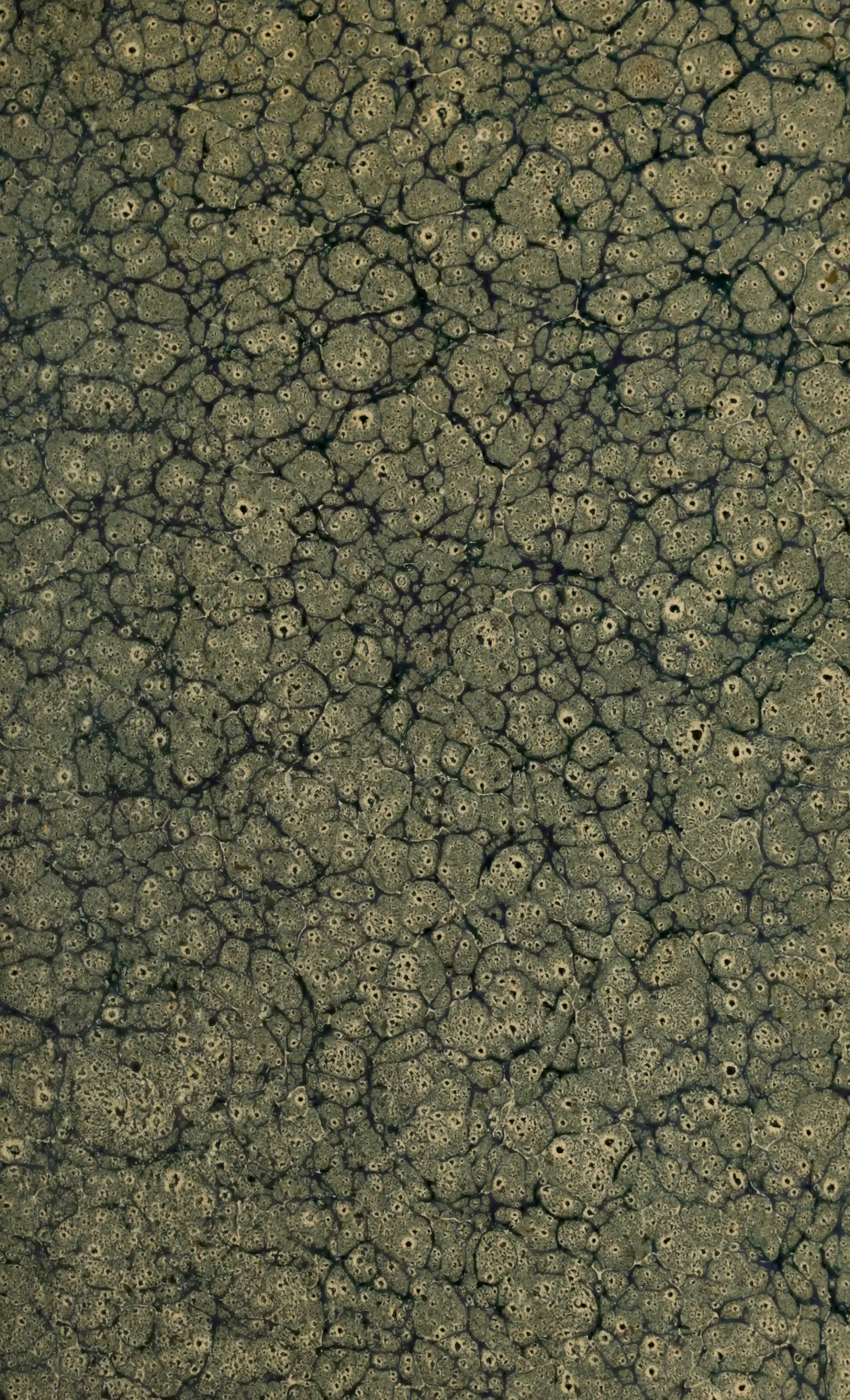




COLLECTION MICHEL LÉVY

GUILLAUME TELL

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Antar	1 vol.
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les confidences	1 —
Geneviève, Histoire d'une servante	1 —
Graziella	1 —
Guillaume Tell, Bernard Palissy	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Nouvelles confidences	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

GUILLAUME TELL

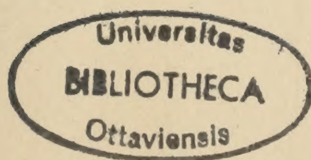
— BERNARD DE PALISSY —

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1863



GUILLAUME TELL

I

Voici ce que les Suisses racontent des origines poétiques de leur liberté.

Mais, d'abord, disons ce que la géographie et l'histoire nous apprennent de la Suisse (ou de l'Helvétie) et de ses habitants.

Les Alpes, semblables à un nœud robuste et proéminent des muscles de granit de la terre, sont une chaîne de montagnes qui s'étend sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône vers Marseille jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne s'abaissent aux deux extrémités pour se confondre insensiblement avec la plaine ; au milieu de leur membrure, elles s'élèvent à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, dentelés comme des créneaux d'une forteresse naturelle, se dessinent en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir, sur l'azur foncé du ciel. Ce sont les reflets plus ou moins chauds du so-

leil sur les nappes de neige éternelle dont leurs croupes sont revêtues. Quand on les aperçoit de soixante ou quatre-vingts lieues de distance du fond des plaines de l'Italie ou de la France, elles inspirent le sentiment tiré de l'infini en hauteur, comme la mer ou le firmament inspire le sentiment de l'infini en étendue. C'est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui seul rien n'est haut, rien n'est vaste. Mais l'homme est anéanti sous l'architecture de ces montagnes, et il jette un cri. Ce cri est une confession de sa petitesse et un hymne à la grandeur de l'architecte. Voilà pour-

quoi il y a plus de piété sur la mer et sur les montagnes que dans les plaines. Le miroir de ses œuvres dans lesquelles la Divinité se peint étant plus grand, la Divinité s'y retrace et s'y révèle mieux.

II

Du côté qui regarde le midi ou l'Italie, les pentes de ces montagnes sont escarpées et abruptes comme un rempart élevé pour abriter cette tiède contrée, jardin de l'Europe. Du côté du nord, c'est-à-dire du côté de la France, de la Savoie, de l'Allemagne, les Alpes descendent des profondeurs du firmament au niveau des lacs et des plaines par

de plus douces déclivités. On dirait un immense escalier dont le Créateur a proportionné les degrés aux pas de l'homme. Aussitôt que l'on quitte la région inaccessible des neiges, des frimas, des glaces éternelles qui forment les dômes du mont Blanc, de la Jung-Frau, les pentes s'amollissent, les racines de ces sommets gigantesques semblent gonfler le sol qui les cache; elles se revêtent de terre végétale, de gazons, d'arbustes, de fleurs, de pâturages humectés par l'incessante filtration de la sueur des glaciers qui fument aux premiers soleils. Elles divergent largement de tous les côtés en s'abaissant de plus en plus comme des contre-forts qui vont chercher leur point d'appui bien bas et bien

loin, pour porter le poids incalculable qui pèse sur elles. Elles dessinent et creusent ainsi entre elles des ravins qui deviennent bientôt des gorges, puis des bassins, puis des plaines plus largement encaissées, au fond desquelles on voit d'en haut s'étendre, dormir et étinceler des lacs, dont s'échappent ensuite des fleuves écumants, pour aller chercher encore des niveaux plus bas. Sur les flancs de ces Alpes décroissantes on rencontre çà et là des chalets ou maisons isolées, espèces de tentes en bois, bâties seulement pour la saison d'été, où les pasteurs, pour suivre leurs troupeaux, montent avec le printemps et d'où ils redescendent avec l'automne. En avançant davantage, on trouve des villages

groupés au pied de quelques cascades et abrités des avalanches par des forêts de sapins. Les maisons de ces villages sont construites en solives et en planches de ce même arbre qui les protége contre l'écroulement des neiges. Ces maisons, couvertes par un toit de bois, qui déborde comme les ailes d'un chapeau pour garantir le visage de la pluie, semblent taillées et ciselées au couteau avec un art patient et curieux, comme ces jouets de bois blanc que les bergers façonnent pour les enfants en gardant leurs vaches. Des degrés extérieurs ornés de rampes en arabesques montent du pavé à l'étage supérieur. Des portes surmontées de niches creuses, où reposent des statues de vierges, de héros,

de saints, donnent entrée aux chambres hautes. Des fenêtres en treillis, où les vitraux en losange sont incrustés dans des châssis de plomb, les éclairent. De longues galeries à balustrades gothiques circulent en plein air autour de la maison, comme une ceinture festonnée autour de la taille d'une fiancée. Des tiges de maïs ou des épis de plantes nourricières suspendues au toit par les racines pendent sur la galerie extérieure et lui font un plafond de mosaïques colorées. On voit briller à travers les vitraux de la cuisine les reflets d'un large foyer qui flambe toujours. Des branches et des éclats de sapin artistement fendus et rangés sous la galerie, signe d'opulence, forment un bûcher préparé pour

l'hiver. A côté de ce bûcher s'ouvrent les portes à deux battants de longues et larges étables planchéiées de dalles de sapin lavé et luisant comme la table d'une ménagère attentive. Une haleine tiède et parfumée de l'odeur des génisses sort de ces portes, avec de tristes gémissements de jeunes taureaux qui appellent les mères absentes. Un pont de bois mobile et retentissant, jeté sur l'entrée de ces étables, conduit, par une pente allongée et douce, les chars de foin de la cour au grenier à fourrage. L'herbe sèche et la paille jaunie sortent par toutes les fenêtres de ce magasin végétal, comme la graisse de la terre qui fait éclater le grenier de l'homme. On sent l'opulence dans la simplicité. Au milieu

de la cour, un tronc creux de sapin laisse égoutter par un tuyau de fer l'eau de la colline dans une auge immense, de sapin aussi, où viennent s'abreuver les bœufs.

De quelque côté qu'on porte le regard sur les flancs de l'Alpe, sur les collines rapprochées, sur la pente du glacier, sur le toit de la demeure, sur les murailles de la maison, sur le bûcher, sur l'étable, sur la fontaine, on ne voit que le sapin vivant ou mort. Le Suisse et le sapin sont frères. On dirait que la Providence a attaché ainsi à chaque race d'homme un arbre qui la suit ou qu'elle suit dans sa pérégrination terrestre, un arbre qui la nourrit, qui la chauffe, qui l'abreuve, qui l'abrite, qui la groupe sous ses rameaux, qui

fait partie de la famille humaine, un arbre domestique, véritable dieu lare de son foyer : ainsi le mûrier en Chine, le dattier en Afrique, le figuier en Judée, le chêne dans les Gaules, l'oranger en Italie, la vigne en Espagne et en Bourgogne, le sapin en Suisse, le palmier en Océanie. Le végétal et l'homme se tiennent par d'invisibles rapports. Anéantissez l'arbre, l'homme périt.

III

Après avoir traversé ces villages des penchants des Alpes, les villes vous apparaissent au loin sur des promontoires avancés ou dans des anses creuses au bord des grands lacs. Vous les reconnaissez à leurs murailles sombres, à leurs toits aigus, à leurs boules d'étain qui reflètent un soleil terne au sommet de leurs cathédrales ou de leurs hôtels

de ville, à leur essaim de voiles blanches qui se pressent à la sortie ou à l'embouchure de leurs petits ports, sur les eaux bleues de leur lac, comme des mouettes que la nuit chasse à l'écueil. Ces villes, à l'exception de Genève, ville plutôt anséatique qu'helvétique, sorte d'hôtellerie de l'univers dans cette vallée de Cachemire de l'Occident, sont de médiocre étendue et ne présentent point au voyageur ces monuments, luxe des grands peuples. Municipalités plutôt que capitales, ces villes sont des débris d'une féodalité morte ou des membres de fédérations pastorales, à qui la nature du pays et la modicité des peuplades ne permettent pas de grandir et d'absorber d'autres cantons. On y est frappé seulement

du caractère majestueux, simple et patriarcal de la race humaine. Les hommes y sont de haute stature, de forte charpente, de solide aplomb sur leurs pieds, de visage calme, de regard franc, de bouche sans pli et sans ruse, de front large, élevé, poli, mais sans avoir ces proéminences et ces sillons que l'activité de la pensée élève ou creuse sur les fronts des races à vive intelligence.

Les femmes, à la taille élancée, aux épaules larges, aux bras souples, aux jambes élastiques, aux cheveux bronzés, aux yeux bleus, au teint salubre, aux joues ovales, aux lèvres arquées, au timbre de voix sonore et tendre, y ressemblent à des statues grecques transportées sur un piédestal de neige et vivi-

fiées par l'air frissonnant des montagnes. Un mélange harmonieux de majesté virile et de pudeur féminine compose leur physionomie. On sent, à leur aspect et à leur familiarité toujours décente avec les étrangers, qu'elles habitent une contrée froide et chaste où elles n'ont point à se défier de leur propre cœur. Leur innocence les garde. Leur costume relève sans danger leur beauté. Des tresses de cheveux enroulés de rubans de velours noir flottent des deux côtés de leur cou jusque sur leurs talons; une calotte de feutre ou de paille couvre le sommet de leur tête; un corsage étroit, de laine teinte, serre leur taille; une chemise à mille plis plus blancs que la neige voile leur sein; un

jupon de laine à larges cannelures laisse leurs jambes demi-nues jusqu'au-dessus des chevilles du pied. Soit qu'elles étendent la litière sur le plancher des étables, soit qu'elles portent dans chaque main des seaux d'érable écumants du lait gras de leurs vaches; soit qu'elles fanent avec de longs râteaux à dents de bois l'herbe fauchée sur les prés en pente au bord des sapins, au vent de leurs cascades, leurs travaux ressemblent à des fêtes. Elles répondent d'une colline à l'autre, par-dessus le lit du torrent, aux chants des jeunes faucheurs par des airs nationaux. Ces airs ressemblent à des cris modulés échappés d'une surabondance de vie et de joie. Leurs dernières vibrations

se prolongent comme de l'écho des montagnes. Les musiciens les notent sans pouvoir jamais les imiter. Ils ne naissent que sur les vagues des lacs ou sur les pelouses des Alpes. La nature ne se laisse pas contrefaire par l'art. Pour chanter ainsi, il faut avoir recueilli en naissant dans son oreille le clapotement du flot contre la planche de la barque sur les lacs, le tintement de l'eau goutte à goutte dans l'auge sonore, les mélancolies du vent tamisé par les feuilles dentelées du sapin, les mugissements des génisses qui appellent leurs petits sur les hauteurs, les clochettes graves ou aiguës qui sonnent à leur cou dans l'herbe, les cris de joie des enfants qui se roulent au soleil sur les meu-

les de foin sous les yeux des mères, le chuchotement des fiancés qui marchent en se tenant par la main devant les vieillards et en se parlant du bonheur futur, les adieux du jeune soldat qui part de ses montagnes pour la longue absence en jetant son cœur en sanglots sur la route, ou le cri de joie du soldat revenu du service étranger au sommet du dernier chalet d'où il revoit le clocher de son village. On appelle ces chants des *Ranz*. Les fils et les filles des Alpes pleurent et languissent quand ils les entendent, par hasard, loin de leur pays. Il y a pour eux mille apparitions dans un seul son de voix. Ainsi est fait leur cœur, et ainsi est construit le cœur de l'homme. Une voix lui rappelle

une mémoire, un moment lui repeint toute une vie, une larme lui monte aux yeux, et dans cette larme se retrace tout un univers. Plus l'homme est simple, plus il a en lui de ces retours vers l'infini. Il en est du cœur humain comme d'un édifice : plus il est vide, plus il retentit.

IV

Le caractère national de ce peuple est resté antique dans nos jours modernes. Le Suisse est un paysan éternel : il est pieux, il est naïf, il est laborieux, il est berger, il est cultivateur, il est patriote, il est soldat, il est artisan, il est libre surtout, il ne marchande pas sa vie contre la servitude. La petitesse de sa patrie a fait pour lui du canton une

famille. Il n'a aucune ambition de conquête, mais il redoute toujours d'être conquis. Cette ombrageuse jalousie de l'usurpation d'un canton sur l'autre lui permet à peine de s'allier imparfaitement avec les autres groupes de même nation dans une confédération incomplète où manque l'unité, et, par conséquent, la force. Un roi lui paraîtrait un tyran; une république même trop concentrée et trop impérieuse pour les citoyens lui serait insupportable. Le pouvoir municipal est le seul qu'il puisse tolérer. Il veut se gouverner par des mœurs et non par des lois. Ses usages sont presque sa seule législation. C'est un gouvernement par village, et presque par famille. Son républica-

nisme n'est pas national, il est individuel : de là sa liberté, mais de là aussi sa faiblesse. S'il n'était pas défendu par la nature et par la stérilité de sa patrie, il y a longtemps qu'il n'existerait plus. Plaise au ciel qu'il existe longtemps comme le souvenir vivant d'un peuple primitif au cœur des vieilles civilisations de l'Europe, comme une race neutre entre les races qui se combattent au pied de ses Alpes, comme un asile ouvert tour à tour aux proscrits de toutes les révolutions et de toutes les contre-révolutions des peuples de l'Occident !

Ses vertus ne sont ternies que par un vice, vice naturel aux peuples pauvres : la cupidité. L'avarice lui rétrécit la main et le cœur.

Il vend tout, même son propre sang, pour rapporter un peu d'or dans son pays, qui n'en produit point. Naturellement brave et fidèle, il trafique de ses enfants, qu'il loue, pour un vil salaire, aux princes ou aux nations qui veulent le payer. Indifférent à la cause pour laquelle il s'engage jusqu'à la mort, il est le mercenaire des cours ou des camps. Il a fait de la guerre, qui ne doit être qu'un dévouement, un métier. Il tue ou il se fait tuer pour une solde. Libre chez lui, il prête chez les autres son bras aux souverains pour subjuguer les peuples. Le temps de son service fini, il passe à un autre service avec l'impassibilité de ces gladiateurs du cirque ou de ces éléphants dressés pour la

guerre, qui combattaient tour à tour avec la même vaillance pour les Perses ou pour les Romains.

V

Les vallées hautes des Alpes, inondées de torrents, de lacs et de marais, ombragées de ténébreuses forêts peuplées d'ours et de bêtes fauves, furent les dernières conquêtes de l'homme de l'Occident sur la stérilité et sur le désert. A l'époque des grandes migrations d'hommes du Nord, sortant comme des essaims des plaines de la Tartarie pour

inonder l'Europe et refoulant devant elles des populations déjà domiciliées, des colonies fugitives de Cimbres et surtout de Suédois, race déjà endurcie aux frimas du pôle, furent, dit-on, attirées dans ces hautes vallées par l'analogie de sites, de forêts, de sapins, de lacs, de torrents et de neige, qui leur rappelaient leur propre pays. La taille élevée, la chevelure blonde, l'azur des yeux, la blancheur du teint, la majesté calme de l'attitude dans les Suisses des petits cantons, la similitude même des noms de races et des noms de lieux, attestent cette parenté lointaine avec les Suédois. Ces Barbares avaient apporté avec eux leurs idolâtries boréales. Des missionnaires ermites, venus de la Gaule

et de l'Italie, y semèrent le christianisme. Ce peuple, simple et naïf, était accessible par l'imagination au prestige des miracles. Sa sobriété, sa chasteté, sa piété naturelle, sa vie toujours en lutte avec les éléments, force visible de Dieu, le prédisposaient également aux vertus de la nouvelle doctrine. L'Évangile conquit facilement sa foi et son cœur. Ces vertes thébaïdes se remplirent, comme les thébaïdes d'Égypte, de chapelles, d'ermites, de monastères, objets de la vénération de ces peuplades gouvernés par leurs croyances plutôt que par leurs lois. Bientôt les Francs et les Germains, dont on retrouve également les filiations en Suisse, débordèrent des Gaules et de l'Allemagne dans ces

2.

vallées. Leurs chefs y construisirent des châteaux forts, y assujettirent les paysans, y fondèrent de petits États, indépendants les uns des autres et souvent en guerre entre eux. Ces États, duchés, comtés, baronnies, fiefs, étaient bornés par un glacier, un lac, un précipice, une montagne, régime féodal né du régime patriarcal qui régissait les tribus quand ces tribus étaient encore errantes. Le seigneur féodal n'était qu'un patriarche dont la tente était devenue un château fortifié.

Charlemagne, qui avait étendu sa main sur tout l'Occident, incorpora toutes ces seigneuries et toutes ces villes de l'Helvétie à l'empire d'Allemagne. L'empereur d'Alle-

magne devint le suzerain de l'Helvétie. Les villes se placèrent sous sa protection pour se préserver de nouvelles invasions des barbares et surtout des Hongrois, qui empiétaient sur leurs vallées. Elles se construisirent des remparts et des citadelles ; elles astreignirent leurs habitants à être tout à la fois citoyens et hommes d'armes ; elles devinrent des cités indépendantes, rivales des seigneurs et des abbés qui jusque-là régnaient seuls sur les paysans. L'empereur d'Allemagne entretenait en Suisse un vice-roi sous le nom de bailli, qui faisait justice de tous et qui tyrannisait également en son nom les villes, les couvents, les châteaux.

Les comtes de Hapsbourg, famille puis-

sante du canton d'Argovie, les comtes de Rapperschwyl, dominateurs du lac de Zurich; les comtes de Toggembourg, rivaux de ces deux maisons, inexpugnables dans leur château de Fischingen, et plusieurs autres familles puissantes, se disputaient la domination de ces groupes de montagnes, de ces lacs et de ces vallées. Leur subordination toute nominale à l'empire d'Allemagne n'avait de sanction que leur intérêt. Leurs lois n'étaient que leurs caprices. C'étaient les trente tyrans d'Athènes héréditaires et disséminés dans autant de citadelles, à l'embouchure de toutes les vallées. Leurs mœurs étaient sauvages comme leurs sites. Leurs traditions sont pleines de sang. Celles des

comtes de Toggembourg attestent le féroce arbitraire de leurs justices. Leur château, construit au sommet d'un rocher sur le lac, était un asile inaccessible à leurs ennemis. Un des seigneurs de cette maison, nommé Henri de Toggembourg, avait épousé une femme nommée Ida, dont la beauté était la merveille de la Suisse. Le comte était aussi jaloux qu'amoureux de sa belle épouse. Un hasard vint donner un corps apparent à cette ombre de la jalousie, qui obscurcissait son bonheur. Un jour que la comtesse Ida contemplait par une fenêtre de sa tour le lac et les vallées qui s'étendaient sous ses yeux, elle laissa par distraction rouler sur la tablette de la fenêtre sa bague nuptiale qui

avait glissé de son doigt. Elle se retira sans s'apercevoir qu'elle avait oublié son anneau. Une corneille, en volant autour des créneaux, vit briller la bague sous un rayon de soleil. Attirée, comme tous les oiseaux, par l'éclat de l'or, la corneille s'abattit sur la tour, et, passant son cou à travers les barreaux, emporta la bague dans son bec à son nid, puis, s'apercevant que l'or ne valait pas pour ses petits un ver de terre, repoussa l'anneau par-dessus le bord de son nid et le laissa retomber sur la plage. Un page du château, en chassant quelques jours après, trouva la bague, et, ne sachant à qui la rendre, la mit à son doigt sans penser à mal. Le comte Henri, ayant vu la bague au doigt

de son page, ne douta pas qu'elle ne fût un don de sa femme à son complice et le témoignage d'un criminel amour. Sans écouter un autre conseil que celui de la vengeance, il fit attacher le jeune page à la queue d'un cheval indompté, qui sema dans sa course ses membres à travers les rochers; puis, soulevant sa femme innocente dans ses bras, il la précipita du haut des créneaux dans l'abîme. Le précipice ne voulut pas de la victime. Les flancs du roc, tapissés de quelques arbustes épineux, retinrent la belle Ida suspendue par ses vêtements et par ses longs cheveux au bord de l'abîme. Elle s'évada à la faveur des ombres de la nuit et alla demander asile au couvent de Fischingen. Son

innocence, reconnue trop tard, ramena son mari à ses pieds ; mais, en lui pardonnant, elle refusa de redevenir son épouse. Elle acheva sa vie dans une cellule du monastère, priant pour lui et pour le page immolé si cruellement à un soupçon.

VI

Telles étaient les mœurs de ces chevaliers barbares, qui tyrannisaient alors la basse Helvétie. Mais l'élévation et l'âpreté des sites avaient conservé la liberté de quelques familles de paysans établis au fond du lac des Quatre-Cantons, à Schwytz, à Uri, à Underwald. Défendus du côté du nord par les flots orageux des lacs, du côté du midi par des

pics et des glaciers infranchissables, du côté de l'Allemagne par des précipices et des forêts, ces montagnards ne reconnaissaient d'autre protectorat que celui de l'empereur. Ils se gouvernaient en république. Leur liberté faisait envie aux habitants des vallées inférieures, assujetties à mille petits tyrans. La ville de Zurich, et d'autres villes rapprochées, comme Lucerne, se liguaient de temps en temps avec eux pour se soustraire au joug des seigneurs et des alliés.

Le comte Rodolphe de Hapsbourg, étant monté par l'élection au trône impérial, se souvint qu'il était Suisse et protégea d'abord contre l'oppression ses anciens compatriotes. Mais son fils Albert d'Autriche, jaloux du

reste d'indépendance que les neiges et les rochers laissaient à la haute Helvétie, entreprit de les subjuguer et de passer jusque sur ces humbles villages le niveau de la servitude. Les peuples de Schwytz, d'Uri et d'Underwald se confédérèrent pour se garantir mutuellement leurs mœurs, leurs lois, leurs libertés. N'ayant pu les séduire par des négociations et des caresses, il envoya résider au milieu de leurs montagnes des lieutenants ou des proconsuls soutenus par ses armes et chargés de leur faire sentir le poids de sa colère et la honte de son joug. Ces proconsuls portaient le titre de baillis de l'empereur; ils exerçaient sur ces contrées la plus illimitée des tyrannies, la tyrannie dé-

léguée et lointaine. Le pays gémissait sous leurs caprices et sous leurs violences, sans que l'empereur même, leur ennemi, pût entendre son gémissement. Ils pillaient les biens, ils enchaînaient les hommes, ils enlevaient les femmes, ils déshonoraient les filles. Les crimes qui firent chasser les Tarquins de Rome soulevaient impunément le cri public de ces malheureux peuples. Maîtres, par eux-mêmes ou par les seigneurs du parti de l'Autriche, des ports, des lacs, des débouchés, des vallées et des châteaux qui dominaient le pays, les baillis ne redoutaient rien de cette indignation sourde des paysans; les cœurs leur échappaient, mais la terre et les bras étaient enchaînés. Le plus cruel et

le plus insolent de ces proconsuls de l'empire était le bailli Gessler, un de ces hommes contempteurs des hommes qui rendent l'oppression si intolérable qu'ils contraignent les fers même à éclater sous leurs mains. Toutes les montagnes retentissaient de ses crimes contre l'honneur des femmes et contre la vie des paysans; son nom était la terreur, le scandale et l'humiliation des campagnes. Il ne déguisait ni sa haine ni son mépris pour ce peuple esclave. Sa présence dans un village était un fléau pour les habitants. Toute ombre de bien-être ou de supériorité dans une famille était à ses yeux une insolence de la liberté.

VII

Un jour qu'il parcourait le canton de Schwytz avec son escorte d'hommes armés, il aperçut une nouvelle maison construite avec un certain luxe rustique par un père de famille nommé Werner Stauffacher.

« N'est-il pas honteux, s'écria-t-il en s'adressant à ses courtisans, que de misérables serfs bâtissent de pareilles maisons, quand

des huttes seraient trop bonnes pour eux?

— Laissez-la construire, lui répondit son écuyer; quand elle sera achevée, nous ferons sculpter sur la porte les armes de l'empereur, et nous verrons si celui qui la bâtit sera assez hardi pour nous la disputer.

— Tu as raison, répondit Gessler.

Et il continua sa route en riant du piége tendu au paysan par son conseiller.

Or la femme de Stauffacher était sur sa porte pendant que Gessler passait devant la maison, et elle avait entendu l'entretien du bailli et de l'écuyer. Elle trembla et renvoya les ouvriers avant la fin du jour, de peur d'offenser le tyran en continuant de bâtir une demeure qui provoquait sa colère.

VIII

Le soir, quand son mari absent rentra au village, il demanda à sa femme pourquoi les ouvriers ne travaillaient plus.

« Parce qu'une hutte suffit à des serfs comme nous, répondit-elle en faisant allusion aux paroles de Gessler. »

Stauffacher s'assit tristement et demanda à souper : sa femme ne lui servit que du

pain et de l'eau. Il demanda s'il n'y avait plus ni chamois dans les montagnes ni poisson dans le lac :

« Le pain et l'eau, lui dit sa femme, ne sont-ils pas assez bons pour des serfs ? »

Il mangea sans murmurer, en reconnaissant la vérité de cette parabole. La nuit venue, il voulut dormir dans le lit conjugal à côté de la femme qu'il aimait : elle se refusa à dormir sur la même couche.

« Pourquoi lui dit-il, t'éloignes-tu de celui que le ciel t'a donné pour mari ?

— Parce que des misérables serfs comme nous ne doivent pas donner la vie à des esclaves plus malheureux encore que nous ne le sommes. »

Elle rapporta alors à son mari les paroles qu'elle avait entendues entre Gessler et sa suite. Stauffacher indigné se leva, prit en silence son épée suspendue à la muraille, descendit vers le bord du lac des Quatre-Cantons, se jeta dans une barque de pêcheur, traversa l'eau, et arriva avant la fin de la nuit au village d'Attinghausen, à la porte de son beau-père, nommé Walter Furst.

Walter Furst, avant d'interroger son gendre, fit servir devant lui, suivant la coutume patriarcale, du vin et de la viande, toujours prêts pour les hôtes. Stauffacher repoussa de la main le vin et les mets :

« J'ai fait vœu, dit-il à son beau-père, de ne plus boire de vin et de ne pas approcher de

chair de mes lèvres tant que nous serons serfs ! »

Le beau-père et le gendre s'assirent, et causèrent à voix basse des outrages de leurs tyrans et des indignations de leurs cœurs. Ils cherchèrent dans leur mémoire quels étaient ceux de leurs concitoyens qui avaient subi de Gessler les plus impardonnables sévices et que la vengeance, couvant dans leur âme, devait animer le plus à la liberté. Ils se souvinrent d'un jeune paysan nommé Melchtal. Un jour que ce laboureur avait attelé à sa charrue deux beaux bœufs, la richesse, la force et la gloire de ses attelages, et qu'il traçait un sillon dans son champ en admirant la vigueur de leurs jarrets et le

lustre de leur poil, un officier du bailli vint à passer : il vit les bœufs d'un œil d'envie, les déclara trop beaux pour un serf, et, coupant leurs traits du tranchant de son couteau, se disposa à délier le joug pour les emmener à son maître. Le jeune paysan désespéré brisa une branche de sapin sur la lisière du champ, et, en défendant ses bœufs, il cassa le bras du ravisseur. Après un tel crime, il n'y avait plus qu'à fuir la vengeance des baillis. Melchtal errait dans les forêts voisines, nourri en secret par la pitié des paysans. Il parut à Furst et à Stauffacher un complice donné par la persécution. Ils allèrent le chercher dans sa retraite et lui confièrent le complot que le

désespoir venait de faire éclore dans leur nuit. Chacun d'eux habitait un canton différent : l'un Schwytz, l'autre Uri, le troisième Unterwald. Ils connaissaient tous les hommes de leur canton les plus outragés, les plus intrépides et les plus implacables; ils en choisirent chacun dix et s'engagèrent à les amener, dans une nuit convenue, au rendez-vous du Grutli, pour y concerter l'insurrection et pour y prêter le serment de la liberté ou de la mort.

IX

Le Grutli, petit promontoire avancé de la montagne, entouré de trois côtés par les flots du lac et ombragé par des bouquets de sapins, était un site admirablement choisi par les conjurés pour le conseil nocturne d'une conjuration. Une sentinelle, placée au nœud de la presqu'île avec le continent, pouvait les garantir de toutes surprise en

les avertissant à l'approche des espions de Gessler; et, s'ils étaient surpris, leurs barques, cachées dans l'ombre du rivage, pouvaient, en quelques coups de rames, les soustraire aux poursuites des soldats.

X

La nuit du 17 novembre 1307, les trente conjurés, descendus un à un de leurs montagnes ou traversant le lac dans leurs barques de pêcheurs, se rencontrèrent, comme il avait été convenu, sur le promontoire du Grutli. Le ciel et la terre, les étoiles et les flots furent leurs témoins. Jamais conspiration plus légitime et plus sainte n'avait at-

testé ces témoins de Dieu dans les chefs-d'œuvre de sa création. C'était la nature conspirant innocente devant la nature, c'était le cœur humain, révélé dans ses instincts les plus inaliénables, se disant dans quelques hommes simples :

« Je suis aussi une œuvre de Dieu, et, en revendiquant ma liberté, c'est Dieu aussi que je revendique et que je défends dans son plus sublime attribut, le don de la liberté ravie par des tyrans à sa créature ! »

Ces hommes rustiques ne se firent point de vaines harangues. La nature parlait le même langage en eux : quelques mots brefs et à voix basse, quelques gestes significatifs, quelques mains serrées dans des mains

rudes, furent toute leur éloquence. Ils venaient pour se prêter serment les uns aux autres, non pour s'animer par des discours. Qu'auraient-ils dit qui valût cette rencontre préméditée de tant d'opprimés saignant dans leur liberté, dans leur dignité, dans leur amour ; cette nuit suprême couvant sous son ombre la résurrection d'un peuple ; ces montagnes, ces astres, ces rochers, ces flots, et le lendemain, ces glaives tirés pour la plus sainte des causes ? Démosthène, Cicéron, Catilina, Mirabeau auraient été écrasés par une pareille tribune. Quand le sentiment est inné, profond, enraciné, la parole n'ajoute rien à la conviction. Le silence est la harangue des complots qui ne sont ni les

complots de la politique ni les complots du crime, mais les complots de la nature : ce fut l'éloquence du Grutli.

« Nous jurons, dirent en étendant la main Walter Furst, Stauffacher, Melchtal, Werner, nous jurons, en présence de Dieu, devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre et de mourir pour nos frères; d'entreprendre et de soulever tout en commun; de ne plus souffrir, mais de ne pas commettre nous-mêmes d'injustice; de respecter les droits et les propriétés du comte de Hapsbourg; de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie ! »

Le jour de l'insurrection fut fixé au 1er jan-

vier suivant, 1308. Les traditions suisses parlent de trois sources qui jaillirent miraculeusement, à ces mots, sous les pieds des trois chefs de la confédération du Grutli et qui coulent encore. Mais la tradition ici rapetisse l'événement : le miracle fut dans le cœur de ces trente hommes d'où jaillit la liberté helvétique, et non dans le sable foulé sous leurs pas.

XI

Le lendemain, un nouvel attentat d'un seigneur, protégé par les baillis, sema l'horreur dans les trois cantons. Ce seigneur avait été ébloui de la beauté de la femme d'un serf de ses domaines. En l'absence du mari, il entra dans la maison, ordonna insolemment à la femme de lui préparer un bain et lui fit des propositions honteuses.

La femme chaste s'évada et se réfugia dans la forêt où travaillait son mari, en lui racontant l'outrage. Le mari partit avec sa hache, entra dans sa maison, trouva le tyran dans le bain, lui fendit la tête, et s'enfuit dans les bois avec sa femme. Un cri d'indignation monta du fond des vallées jusqu'aux cimes des Alpes. Nul ne crut plus posséder en sûreté le plus cher des biens, la chasteté des épouses. La conspiration des trente héros du Grutli eut des complices dans tous les maris et dans tous les frères. Cependant le cœur de ce peuple ne débordait pas encore. Un dernier outrage fit déborder celui des pères, des mères, des enfants; on eût dit que la tyrannie des bail-

lis voulait accumuler contre elle tous les ressentiments de la nature à la fois.

Ici apparaît pour la première fois dans la libération de son pays Guillaume Tell.

XII

Les sourds murmures qui s'élevaient des villages et des chaumières contre les sévices du bailli Gessler, loin d'amortir l'oppression de ce gouverneur, l'avaient irrité. Il voulait dompter par la force les premiers symptômes de révolte qui se lisaient sur les visages des paysans; il portait défi à la patience du peu-

ple; il inventait un crime afin d'avoir des coupables à frapper. Il fit planter sur la place publique du bourg d'Altorf un sapin, au sommet duquel il ordonna de placer son chapeau couronné de la couronne d'Autriche. Il enjoignit à tous les paysans ou bourgeois qui passeraient devant ce signe de la souveraineté de l'empereur de se découvrir la tête et de saluer le chapeau. Ses gardes, postés au pied de l'arbre sur la place, devaient enchaîner tous ceux qui se déclareraient rebelles en refusant cet hommage servile au chapeau du gouverneur. La masse obéissante se plia à ce caprice de la tyrannie par mépris ou par terreur du tyran. Un seul résista : c'était un simple paysan d'Uri,

pêcheur du lac et chasseur de chamois, nommé Guillaume Tell.

On ne connaissait de lui jusqu'à ce jour que son intrépidité à naviguer sur les flots par les plus fortes tempêtes, et son adresse comme archer à frapper le but avec la flèche de son arbalète. On le croyait si étranger aux impressions politiques qui agitaient le pays, qu'on ne l'avait pas même convié parmi les trente au rendez-vous du Grutli. Il ne prenait sa conspiration à lui que dans sa conscience et dans son cœur. L'acte de se découvrir et de s'incliner devant un objet matériel, qui semblait transposer la divinité de Dieu dans un homme, lui avait paru un signe d'adoration interdit à un chrétien qui

ne doit adorer que Dieu. Les gardes du gouverneur l'avaient désarmé, arrêté et attaché avec des cordes au tronc du sapin qui portait le chapeau. Gessler, averti, était heureux d'avoir trouvé un coupable pour frapper en lui toute la race des paysans. Il accourut, suivi d'une nombreuse escorte, à Altorf.

Mais ici l'histoire de la Suisse, embarrassée par des traditions trop vagues et trop diverses, laisse achever le récit à la poésie, seule capable d'immortaliser ces grandes scènes primitives de la naissance des peuples libres. Voici comment le grand poëte de l'Allemagne et de la Suisse raconte, d'après les souvenirs des Alpes, la scène simple et terrible entre Guillaume Tell et le tyran :

XIII

La scène est dans une prairie, devant le village d'Altorf. Au milieu de la prairie s'élève la perche couronnée du chapeau du gouverneur. Les archers de Gessler entourent la perche. Le peuple d'Altorf et des environs est répandu çà et là, par groupes consternés, autour de la prairie. La chaîne neigeuse des Alpes du Bannberg s'élève au

fond, dans un ciel pur, comme un reproche de la nature à la tyrannie qui veut enchaîner la terre libre. Les gardes s'entretiennent entre eux à voix basse.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD, montant la garde.

FRIESSHARDT.

Nous attendons en vain, personne ne passera par ici pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant tant de monde ici qu'on eût dit une foire; mais, depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la prairie est devenue déserte.

LEUTHOLD.

Nous ne voyons que des misérables qui

viennent ici tirer leur bonnet déguenillé; mais tous les honnêtes gens aiment mieux faire un long détour que de se courber devant ce chapeau.

FRIESSHARDT.

Il faut qu'ils passent à midi sur cette place, quand ils sortiront de la maison de ville. Je croyais faire une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé, qui revenait de voir un malade, s'en aperçoit et se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche; le sacristain agite sa sonnette; tous tombent à genoux, et moi avec eux. Mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué, et non pas le chapeau.

LEUTHOLD.

Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme un carcan devant ce chapeau. C'est pourtant une honte pour un homme d'armes que d'être en faction sous un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau ! il faut avouer que c'est une extravagante fantaisie.

FRIESSHARDT.

Pourquoi pas à un chapeau ? tu la fais bien à des cerveaux vides. **(Hildegarde, Mathilde, Élisabeth arrivent avec leurs enfants et tournent autour du mât.)**

LEUTHOLD.

Tu es un coquin si zélé ! tu ferais volontiers du mal à ces braves gens ! Pour moi,

salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux et je ne vois rien.

MATHILDE.

Mes enfants, c'est le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH.

Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau! Les choses n'en iraient pas plus mal dans le pays.

FRIESSHARDT les renvoie.

Allez-vous-en, misérable troupeau de femmes ! on n'a pas besoin de vous ici. Envoyez vos maris, nous verrons s'ils ont le courage de braver notre consigne. **(Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans le voir.)**

WALTHER, montrant le Banneberg.

Mon père, est-il vrai que sur cette montagne les arbres saignent quand on les frappe avec la hache ?

TELL.

Qui t'a dit cela, enfant ?

WALTHER.

C'est le maître berger. Il raconte qu'il y a une magie dans ces arbres, et que, quand un homme leur a fait dommage, sa main sort de la fosse après sa mort.

TELL.

Ces arbres sont sacrés, il est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes blanches dont la pointe semble se perdre dans le ciel ?

WALTHER.

Ce sont les glaciers, qui résonnent la nuit comme le tonnerre et d'où tombent les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant; et ces avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altorf, si la forêt qui est au-dessus comme une garde fidèle ne l'avait préservé.

WALTHER, après un moment de réflexion.

Mon père, est-il des pays où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL.

Lorsqu'on descend de nos montagnes et que l'on va toujours plus bas en suivant le cours de nos fleuves, on arrive dans une

vaste contrée ouverte, où les torrents n'écument plus, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, le blé grandit dans d'immenses plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER.

Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas dans ce beau pays, au lieu de vivre ici à l'étroit ?

TELL.

Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui y habitent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER.

Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur héritage ?

TELL.

Leur champ appartient à l'évêque ou au roi.

WALTHER.

Mais ils peuvent chasser dans les forêts ?

TELL.

Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER.

Ils peuvent alors pêcher dans les rivières ?

TELL.

Les rivières, la mer, le sel appartiennent au roi.

WALTHER.

Qui est donc ce roi qu'ils craignent tous ?

TELL.

C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER.

Ne peuvent-ils pas se protéger eux-mêmes ?

TELL.

Là, le voisin n'ose se fier à son voisin.

WALTHER.

Mon père, je serais mal à l'aise dans ce pays ; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL.

Oui, mon enfant, mieux vaut être près des glaciers que près des hommes méchants.

(Ils veulent continuer leur chemin.)

WALTHER.

Vois, mon père, ce chapeau placé sur cette perche!

TELL.

Que nous fait cela? Viens, suis moi. (Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique.)

FRIESSHARDT.

Au nom de l'empereur, arrêtez! n'allez pas plus loin!

TELL, saisit sa pique.

Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT.

Vous avez désobéi à l'ordonnance, suivez-nous.

LEUTHOLD.

Vous n'avez pas salué ce chapeau.

TELL.

Mon ami, laissez-moi passer.

FRIESSHARDT.

Allons, allons, en prison !

WALTHER.

Mon père en prison ! Au secours, au secours ! (Ils courent sur la scène.) Ici, braves gens, aidez-nous ! prêtez-nous assistance ! (Ils l'emmènent prisonnier. Le curé, le sacristain et trois autres habitants accourent.)

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il ?

LE CURÉ.

Pourquoi mets-tu la main sur cet homme?

FRIESSHARDT.

C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

TELL, le secouant rudement.

Moi, un traître?

LE CURÉ.

Tu te trompes, ami. C'est Tell, un homme d'honneur, un bon citoyen.

WALTER, aperçoit Furst et court à lui.

Au secours, grand-père! on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT.

En prison, marche!

WALTHER FURST, accourant.

Arrêtez, je suis sa caution. Au nom de Dieu, qu'est-il arrivé? (Melchthal et Stauffacher entrent.)

FRIESSHART.

Il méprise l'autorité suprême du gouverneur, il ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER.

Tell se serait-il conduit ainsi ?

MELCHTHAL.

Tu mens, coquin!

LEUTHOLD.

Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST.

Et pour cela, il faut qu'il aille en prison ?... Mes amis, recevez ma caution et laissez-le libre.

FRIESSHARDT.

Garde ta caution pour toi, nous faisons notre charge. Allons, qu'on l'emmène !

MELCHTHAL.

C'est une violence révoltante. Souffrirons-nous que sous nos yeux on l'enlève?

LE SACRISTAIN.

Nous sommes les plus forts, mes amis ; ne souffrons pas ceci. Nous devons nous aider l'un l'autre.

FRIESSHARDT.

Qui osera résister à l'ordre du gouverneur ?

TROIS PAYSANS, accourant.

Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il ? jetons-les par terre. (Hildegarde, Mathilde, Élisabeth reviennent.)

TELL.

Je me secourrai moi-même. Allez, mes braves amis ; croyez-vous que, si je voulais

employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes ?

MELCHTHAL, à Friesshardt.

Oserais-tu l'enlever au milieu de nous ?

WALTHER FURST et STAUFFACHER.

Soyez calme et patient.

FRIESSHARDT, crie.

A la révolte ! A la sédition ! (On entend les cors chasse.)

LES FEMMES.

Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT, élève la voix.

A la révolte ! A la sédition !

STAUFFACHER.

Crie, coquin, jusqu'à ce que tu crèves.

LE CURÉ et MELCHTHAL.

Veux-tu te taire ?

FRIESSHARDT.

Au secours! au secours! défendez les agents de la loi.

WALTHER FURST.

C'est le gouverneur. Malheur à nous! Que va-t-il arriver? (Gessler à cheval, le faucon sur le poing ; Rodolphe de Harras, Berthe, Rudens et une suite de valets armés, qui forment un vaste cercle autour de la scène.)

RODOLPHE.

Place, place au gouverneur!

GESSLER.

Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui criait au secours? Qu'était-ce? (Silence gé-

néral.) Je veux le savoir. (A Friesshardt.) Avance : qui es-tu, et pourquoi tiens-tu cet homme ? (Il donne son faucon à un serviteur.)

FRIESSHARDT.

Très-puissant seigneur, je suis un de tes soldats, placé en sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il se refusait à le saluer. Je voulais le conduire en prison, selon tes ordres, et le peuple a voulu me faire violence pour l'enlever.

GESSLER, après un moment de silence.

Tell, méprises-tu donc ainsi l'empereur et moi, qui tiens sa place, pour avoir refusé d'honorer ce chapeau que j'ai fait suspendre afin d'éprouver votre obéissance ? Tu

me laisses voir par là tes mauvaises intentions.

TELL.

Mon bon seigneur, pardonnez-moi. J'ai agi par inadvertance, et non par dédain de vos ordres. Aussi vrai comme je m'appelle Tell, c'est par défaut de réflexion.

GESSLER, après un moment de silence.

Tell, tu es un maître archer ; on dit que tu atteins à chaque coup ton but.

WALTHER.

C'est vrai, monseigneur ; mon père abat une pomme à cent pas.

GESSLER.

C'est là ton enfant, Tell ?

TELL.

Oui, monseigneur.

GESSLER.

As-tu plusieurs enfants ?

TELL.

J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER.

Et lequel aimes-tu le mieux ?

TELL.

Monseigneur, mes deux enfants me sont également chers.

GESSLER.

Eh bien, Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu fasses devant moi l'épreuve de ton adresse. Prends ton arbalète ; justement tu la tiens à la main.

Apprête-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille de viser juste et de frapper la pomme du premier coup ; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête.

TELL.

Monseigneur, quel horrible commandement vous me donnez ! Quoi ! je devrais sur la tête de mon enfant..... Non, non, mon bon seigneur, cela n'a pu vous venir dans l'esprit. Au nom du Dieu de miséricorde, vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER.

Tu viseras une pomme placée sur la tête de ton enfant..... Je le veux et je l'ordonne !

TELL.

Moi viser avec mon arbalète la tête de mon enfant!.... plutôt mourir!

GESSLER.

Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL.

Devenir le meurtrier de mon enfant!.... Ah! monseigneur, vous n'avez point d'enfant.... Vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER.

Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent! On dit que tu es un rêveur, que tu t'éloignes des habitudes des autres hommes, que tu aimes l'extraordinaire : voilà pourquoi je t'ai choisi une ac-

tion hasardeuse. Un autre balancerait; mais toi, tu vas, les yeux fermés, prendre sur-le-champ ton parti.

BERTHE.

Seigneur, cessez de railler ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous; ils ne sont pas habitués à prendre vos paroles comme un passe-temps.

GESSLER.

Qui vous dit que je plaisante? (Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme). Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance, selon l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante de ne pas manquer un homme à cent pas. Maintenant tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE.

Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux et demande grâce pour ta vie au gouverneur.

WALTHER FURST, à Melchthal qui peut à peine maîtriser son impatience.

Contenez-vous, je vous en conjure; soyez-calme.

BERTHE, au gouverneur,

Seigneur, c'en est assez : il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand le pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir dix morts ? Laissez-le retourner dans sa cabane ; il a appris à vous connaître, et

lui et ses petits enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER.

Allons, faites place. Que tardes-tu ? Tu as mérité la mort, je puis te la faire subir : regarde, dans ma clémence je mets ton sort entre tes mains habiles. Celui qu'on laisse maître de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'énorgueillis de la sûreté de ton coup d'œil ; eh bien, chasseur, voici le moment de montrer ton adresse. Le but est digne de toi ; le prix est considérable. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire ; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de son

art et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

WALTHER FURST se jette à genoux devant lui.

Monseigneur, nous connaissons votre pouvoir; mais préférez la clémence à la justice, prenez la moitié de mes biens, prenez tout. Seulement épargnez une telle horreur à un père !

WALTHER.

Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dis où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi : mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

LE CURÉ.

Pensez donc qu'il y a un Dieu dans le ciel, à qui vous rendrez compte de vos actions !

GESSLER, montrant l'enfant.

Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER.

Me lier! non, je ne veux pas être lié; je serai tranquille comme un agneau, je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE.

On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER.

Pourquoi ? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père ? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre-lui que tu es un bon chasseur. Il ne le croit pas, et il pense nous perdre. En dépit de cet homme cruel, tire sur la pomme et atteins-la. (Il va sous le tilleul ; on place la pomme sur sa tête.)

MELCHTHAL, à ses compagnons.

Quoi ! ce crime s'accomplira sous nos yeux ! Pourquoi avons-nous fait serment ?

STAUFFACHER.

Tout serait inutile ; nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous !

MELCHTHAL.

Ah ! si nous avions accompli notre œuvre sur-le-champ ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard !

GESSLER, à Tell.

A l'œuvre ! on ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit que les paysans s'arrogent offense le seigneur de la contrée. Nul ne doit avoir d'armes que celui qui commande. Si donc vous vous réjouissez de

porter l'arc et les flèches, c'est bien; moi, je vous donnerai le but.

TELL tend son arbalète et y met la flèche.

Écartez-vous, place !

STAUFFACHER.

Quoi ! Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL laisse tomber l'arbalète.

Les objets tourbillonnent devant moi.

LES FEMMES.

Dieu du ciel !

TELL, au gouverneur.

Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur, ordonnez à vos soldats de me tuer. (Il présente sa poitrine.)

GESSLER.

Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'effraye ; tu manies la rame comme l'arbalète ; nul orage ne t'épouvante, s'il faut sauver quelqu'un ; à présent, libérateur, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves les autres. (Tell est livré à une violente agitation, ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.)

WALTHER, sous le tilleul.

Tirez, mon père ; je n'ai pas peur.

TELL.

Il le faut. (Il rassemble ses forces et s'apprête à tirer.)

RUDENS, qui pendant ce temps a cherché à se contraindre, s'avance.

Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas ceci plus loin. Non, ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but. Une rigueur poussée trop loin ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER.

Taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENS.

Je parlerai, je le dois ; l'honneur de l'empereur m'est sacré. Une pareille conduite attirerait la haine universelle, et telle n'est pas la volonté de l'empereur, j'ose l'affirmer.

Mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

GESSLER.

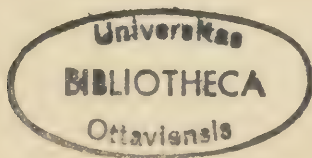
Comment ! vous osez !...

RUDENS.

J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les mauvaises actions dont j'étais témoin, je fermais les yeux sur ce que je voyais, j'ai contenu dans mon sein l'indignation qui soulevait mon cœur ; mais me taire plus longtemps, ce serait trahir à la fois ma patrie et mon honneur.

BERTHE se jette entre lui et le gouverneur.

O Dieu ! vous irritez encore davantage ce furieux.



RUDENS.

J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le mieux en affermissant ici la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi entraîné dans un abîme; vous avez égaré ma pensée imprévoyante et trompé mon cœur confiant. Avec la volonté la plus noble, je perdais mes compatriotes.

GESSLER.

Téméraire ! parler ainsi à ton seigneur !

RUDENS.

L'empereur est mon seigneur, et non pas

vous. Je suis né libre comme vous, je suis votre égal en tout ; et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore, même quand vous abusez de votre pouvoir, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après la loi des chevaliers, vous devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats ; je ne suis pas sans armes comme le peuple ; j'ai une épée, et celui qui m'approchera...

STAUFFACHER, crie :

La pomme est tombée ! (Pendant que tout le monde était tourné du côté du gouverneur et de Rudens, Tell a lancé sa flèche.)

LE CURÉ.

L'enfant vit !

PLUSIEURS VOIX.

La pomme est abattue ! Walther Furst chancelle et paraît près de s'évanouir, Berthe le soutient.)

GESSLER, étonné.

Il a tire ? Comment, ce démon !...

BERTHE.

L'enfant vit ; revenez à vous bon père.

WALTHER accourt avec la pomme.

Mon père, voici la pomme ; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant.

Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché, comme s'il voulait la suivre. Il a laissé tomber l'arbalète. Quand il voit l'enfant revenir, il va à lui les bras ouverts et le presse avec tendresse sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Chacun le regarde avec émotion.)

BERTHE.

Bonté du ciel !

WALTHER FURST.

Mes enfants ! mes enfants !

STAUFFACHER.

Que Dieu soit loué !

LEUTHOLD.

C'est un coup mémorable ; il en sera parlé dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE.

On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que les montagnes resteront sur leur base.

GESSLER.

Par le ciel ! la pomme est traversée au beau milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

LE CURÉ.

Le coup est bien, mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter la Providence !

STAUFFACHER.

Revenez à vous Tell, levez-vous; vous vous êtes courageusement conduit, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

LE CURÉ.

Allez, allez, et rendez ce fils à sa mère. (Ils veulent l'emmener.)

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL revient.

Qu'ordonnez-vous monseigneur ?

GESSLER.

Tu as caché une seconde flèche dans ton

sein. Oui, je l'ai bien vue. Qu'en voulais-tu faire ?

TELL embarrassé.

Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

GESSLER.

Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quelle qu'elle soit, je te promets que ta vie est en sûreté. A quoi destinais-tu ta seconde flèche ?

TELL.

Eh bien, monseigneur, puisque vous m'assurez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (Il tire la flèche de son sein et la montre au gouverneur avec un regard terrible.) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous aurais frappé

avec cette seconde flèche ; et certes, ce coup-là, je ne l'aurais pas manqué.

GESSLER.

Bien ! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai ; mais, puisque je connais tes mauvais desseins, je veux te faire conduire dans un lieu où tu ne verras jamais le soleil ni la lune. Là, je serai à l'abri de tes flèches. Saisissez-le et liez-le. (Tell est lié.)

STAUFFACHER.

Comment, monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme que Dieu protége si visiblement ?

GESSLER.

Nous verrons si Dieu le délivrera une se-

conde fois. Menez-le sur une barque ; je vais y aller sur-le-champ, je le conduirai moi-même à Kussnacht.

LE CURÉ.

Vous ne l'oserez pas faire, l'empereur ne l'oserait pas ; cela est contraire à nos lettres de franchise.

GESSLER.

Où sont-elles ? L'empereur les a-t-il confirmées ? Il ne les a pas confirmées ; c'est par votre obéissance que vous obtiendrez cette faveur. Vous êtes des rebelles envers la justice de l'empereur, vous entretenez des projets audacieux de révolte. Aujourd'hui, je saisis cet homme au milieu de vous, mais vous êtes tous coupables comme lui. Que

celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (Il s'éloigne. Berthe, Rudens, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshard et Leuthold restent.)

WALTHER FURST, dans une violente douleur.

Il part; il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, à Tell.

Oh! pourquoi avez-vous rallumé la rage de ce furieux?

TELL.

Peut-on se maîtriser quand on éprouve une telle douleur?

STAUFFACHER.

Ah! c'en est fait! c'en est fait! Avec vous, nous sommes tous enchaînés et tous asser-

vis. (Tous les paysans environnent Tell.) Avec vous s'en va notre dernier espoir.

LEUTHOLD, s'approche.

Tell, ton sort m'attendrit; pourtant il faut que j'obéisse.

TELL.

Adieu.

WALTHER, avec désespoir et s'attachant à lui.

Oh ! mon père ! mon père ! mon père chéri !

TELL, levant les bras au ciel.

Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part ?

TELL prend son fils avec tendresse.

L'enfant est sain et sauf, Dieu me secourra.

(Il s'éloigne, et suit les gens du gouverneur.)

XIV

Laissons la poésie, reprenons la tradition, cette autre poésie de la vérité.

Gessler, maître de Guillaume Tell, mais craignant qu'une insurrection soulevée par l'exemple de ce héros des paysans d'Uri ne lui enlevât son prisonnier, résolut de le transporter cette même nuit dans une citadelle appartenant à l'empereur, à Kussnacht,

au pic du mont Rigi. Pour aller à Kussnacht, il fallait traverser le lac. Gessler, ne voulant confier à personne la garde du rebelle réservé à un supplice exemplaire, s'embarqua à Fluelen, petit port de pêcheurs sur la rive occidentale du lac des Quatre-Cantons. Quelques rameurs, une poignée de gardes, un pilote inexpérimenté, composaient tout l'équipage. Guillaume Tell, garroté de chaînes, fut jeté sous leurs pieds comme un vil fardeau, au fond de la barque. On déploya la voile. Ils naviguèrent heureusement jusqu'à la moitié de la traversée du lac, mais là les étoiles se voilèrent, les vagues frémirent; un vent qui avait le bruit et le poids de l'avalanche, tomba plutôt

qu'il ne souffla du Saint-Gothard par l'embouchure de la Reuss; la voile, chargée de vent, fit pencher la barque et éclata avec le bruit du tonnerre. Les rameurs cherchent en vain à atteindre une anse au pied du Rigi pour s'abriter. Repoussés en plein lac par les lames écumantes , ils flottent d'abîme en abîme sans pouvoir trouver une route dans ces liquides vallées; il fallut obéir à l'ouragan, qui les ballotta d'une rive à l'autre pendant une longue nuit.

« Il n'y a qu'un homme en Suisse capable de nous sauver, s'écrièrent les rameurs.

— Quel est-il ? dit Gessler.

— C'est Guillaume Tell, répondirent les paysans d'Uri.

— Coupez les cordes qui le garrottent, reprit le gouverneur : sa vie nous répond de la nôtre ; confiez-lui le gouvernail.

On coupa les cordes qui garrottaient l'habile pilote. Tell, le gouvernail en main, lutta comme un dompteur de vagues avec la tempête ; il se rapprocha de la côte d'Altorf, dont on entendait les rochers à pic résonner sous les assauts des flots à travers les ténèbres et la fumée du lac. Il cherchait une anse connue de lui seul. Là les rochers abaissés formaient une échancrure à la côte et permettaient d'amarrer un esquif dans les temps calmes. Le bruit des vagues contre les parois de la côte le dirigeait. Tout à coup il fit virer la poupe de la barque vers un mon-

ceau d'écume, qui laissa à découvert en retombant un écueil ruisselant d'eau courante ; et, s'élançant d'un bond de la barque à terre, il repoussa du pied la poupe aux flots. Les flots la reprirent, l'éloignèrent, l'engloutirent et la relevèrent tour à tour comme un jouet sur leurs collines. Avant que les rameurs de Gessler eussent reconnu, aux premières clartés du matin, la côte d'Altorf et l'anse de Fluelen, Tell, échappé à la mort, avait gravi les collines d'Altorf, frappé à la porte de sa maison, embrassé sa femme et son enfant, et repris son arbalète et une flèche.

XV

Cependant le gouverneur, débarqué aussi au milieu du jour, avait envoyé un messager à Altorf, pour chercher ses écuyers, ses chevaux et ses gardes. On lui avait amené son escorte. Il s'avançait dans un chemin creux sur les traces de Tell, jurant à haute voix que, si le fugitif ne se remettait pas de lui-même dans ses fers, chaque jour de délai

lui coûterait la tête de sa femme ou d'un de ses enfants. Un homme, caché par les feuilles des arbres de la forêt, entendait ces cruelles menaces ; une flèche siffla à travers les branches et perça le cœur de Gessler. Il roula de son cheval sans avoir le temps d'achever le serment qu'il faisait au crime : on le releva mort. Nul ne vit l'archer ; il avait frappé comme la vengeance divine, sans se montrer autrement que par le coup.

Soit que Tell, bien qu'il n'eût tiré la flèche que pour sauver sa femme et ses trois enfants, sur lesquels la mort était alors suspendue, rougît d'avoir frappé en assassin plutôt qu'en combattant ; soit qu'il ne voulût pas recueillir de gloire d'un acte qui ressem-

blait par l'apparence à un crime ; soit que la flèche fût partie en effet d'une autre main que la sienne, Tell ne revendiqua jamais pour lui-même le meurtre de Gessler. Il laissa le crime ou la gloire au mystère ; il se contenta de recouvrer sa femme et ses fils, laissant à d'autres l'honneur de reconquérir la liberté politique de son pays sauvé ou vengé par sa flèche, et n'ayant fomenté, lui, d'autre révolte que la révolte de la nature. C'est cette révolte, plus légitime et plus simple que l'acte, qui fit de lui et malgré lui le héros de la Suisse. Une femme, Lucrèce, avait délivré Rome ; un père, Guillaume Tell, avait délivré l'Helvétie.

XVI

Ce dernier attentat de Gessler à la paternité; ce drame de la pomme; ce supplice moral du père; ce meurtre exécrable de l'enfant par la main de celui qui lui avait donné le jour, si cette main avait tremblé; ces angoisses et ces cris d'horreur de toutes les mères; cette immolation enfin du tyran, sauvé d'abord par sa victime, puis frappé

dans son impatience de nouveaux crimes par une invisible main, firent fermenter à l'instant le complot formé par les conjurés du Grutli pour la liberté des montagnes. Chaque paysan trouva un complice dans chaque paysan ; on s'entendit sans s'interroger ; on compta les uns sur les autres sans se prêter d'autre serment que celui du regard, de la physionomie, de la main serrée par la main. L'âme de Guillaume Tell, au moment où il tendait son arc, hésitant entre la pomme placée sur le front de son enfant et le cœur de Gessler, avait passé dans toute la Suisse.

Le 31 décembre, les trois chefs de la conjuration du Grutli levèrent leurs bannières et appelèrent leurs compatriotes aux armes.

La bannière d'Uri représentait une tête de taureau avec les chaînons brisés du joug pendant sur le cou; celle de Schwytz, une croix, double symbole de supplice et de délivrance; celle d'Unterwald, deux clefs, image des clefs de l'apôtre saint Pierre, qui allaient leur ouvrir les portes de fer de leur antique servitude.

A minuit, Stauffacher, suivi de la jeunesse d'Uri, gravit en silence les escarpes du château de Rosberg, une des citadelles de l'Autriche. Tout dormait dans la demeure forte des tyrans, excepté l'amour et le patriotisme. Une jeune fille, de la race des serfs, qui servait par contrainte dans le château du seigneur, était la fiancée d'un des conjurés.

Avertie seulement par lui du jour et de l'heure, elle lui jeta, au fond du précipice, une corde à nœuds attachée au barreaux de sa fenêtre. Le jeune homme, introduit ainsi avec vingt de ses compagnons dans le château, surprit la garnison allemande dans son sommeil, la désarma et l'enferma dans la prison de la forteresse. Les vainqueurs laissèrent flotter, comme un piége, le drapeau de l'Autriche sur les remparts. Ce piége y attira le lendemain un groupe de seigneurs qui fuyaient la rébellion des campagnes : ils restèrent les otages des paysans.

A Sarnen, les paysans, cachant leurs armes sous leurs habits, se présentèrent chargés d'agneaux, de chevreaux, de chamois et

de poules; comme pour apporter au seigneur les vœux et les tributs du premier jour de l'année. Le seigneur, qui sortait pour se rendre à l'église de Sarnen, les salua en passant et leur dit d'attendre son retour. A peine avait-il franchi la herse qu'ils la baissèrent, tirèrent leurs armes cachées sous leurs présents, enchaînèrent la garnison, et, sonnant du haut du donjon la conque de corne de bœuf des montagnes, appelèrent le peuple à la liberté.

Pendant ces surprises ou ces assauts des compagnons de Stauffacher, Walther Furst et Guillaume Tell escaladaient le château, réputé imprenable, d'Uri. Melchtal et ses héros s'emparaient de toutes les autres cita-

delles. Le soir, des bûchers, allumés par les vainqueurs sur tous ces remparts conquis, répercutaient, de cime en cime et de vague en vague, la première lueur de l'indépendance helvétique que huit siècles ne devaient plus éteindre. Cette date se confondait avec le nom de Tell, qui avait été, sinon le fondateur, du moins l'occasion de la liberté de son pays. Heureux les hommes dont les noms sont de telles dates et nomment leur peuple ! La postérité ne leur demande plus leur titre à la gloire, elle les confond avec la grandeur, la vertu, l'éternité de leur race, et elle les bénit dans les derniers de leurs descendants.

XVII

Il en est ainsi de ce pauvre paysan nommé Guillaume Tell. Sa simplicité a une merveilleuse analogie avec le pays simple et pastoral qui célèbre à jamais son nom et son aventure dans ses traditions. Son image, celle de sa femme et celle de ses fils se marient agréablement aux paysages grandioses, rustiques et riants de l'Helvétie, cette Arcadie

moderne. Toutes les fois que le voyageur les visite, que les cimes indomptées du mont Blanc, du Saint-Gothard, du Rigi s'élancent à ses yeux dans le firmament, comme le drapeau teint par le ciel de la liberté ; que le lac des Quatre-Cantons montre une barque chancelante sur la cime bleue de ses vagues ; que la cascade s'écroule en poussière du Splughen, et se brise sur les rocs comme la tyrannie sur des cœurs libres ; que les ruines d'une forteresse de l'Autriche assombrissent de leurs pans de murailles un mamelon d'Uri ou de Glaris, et qu'un rayon de soleil serein dore, au penchant d'un village, le velours vert d'une prairie où paissent les troupeaux, au son des clochettes et au ranz des va-

ches, l'imagination voit, à l'origine et au centre de toutes ces scènes, le chapeau élevé au sommet du sapin, l'archer condamné à viser la pomme sur la tête de son enfant, la pomme qui tombe traversée par la flèche, le père enchaîné au fond de la barque, domptant, la nuit, la tempête et sa propre colère pour sauver son bourreau ; puis, quand le bourreau ingrat menace sa femme et ses trois fils d'une mort cruelle, cédant enfin à la nature et frappant à mort le meurtrier. La naïveté de cette histoire ressemble à un poëme ; c'est une idylle, où une seule goutte de sang brille parmi la rosée sur une feuille d'arbre et sur une touffe d'herbe. La Providence semble ainsi se complaire à donner à

chaque peuple libre, pour fondateur de son indépendance, un héros fabuleux ou réel, conforme aux sites, aux mœurs, au caractère de ces peuples : à un peuple rustique et pastoral comme les Suisses, un paysan héroïque ; à un peuple fier et soulevé comme les Américains, un soldat honnête homme. Deux symboles debout au berceau des deux libertés modernes pour personnifier leurs deux natures : ici, Tell avec sa flèche et sa pomme ; là, Washington avec son épée et ses lois !

FIN DE GUILLAUME TELL

BERNARD DE PALISSY

I

« Le nombre de mes années m'a incité à prendre la hardiesse de vous dire qu'un de ces jours je considérais la couleur de ma barbe, qui me causa à penser au peu de jours qui me restent pour finir ma course ;

et cela m'a fait admirer les lis et les blés des campagnes et plusieurs espèces de plantes, lesquelles changent leurs couleurs vertes en blanches lorsqu'elles sont prêtes à rendre leurs fruits.

» Ainsi, plusieurs arbres se hâtent de fleurir quand ils sentent que va cesser leur vertu végétative et naturelle...

» C'est donc chose juste et raisonnable que chacun s'efforce de multiplier le talent qu'il a reçu de Dieu...

» Pour quoi je me suis efforcé de mettre en lumière les choses qu'il a plu à Dieu de me faire entendre, afin de profiter à la postérité. »

C'est en ces termes qu'un pauvre potie

de terre, parvenu à près de quatre-vingt-dix ans, s'exprime dans la préface des écrits et dialogues avec lui-même, où il s'entretient de son métier, de ses misères et de sa vie, pour sa consolation et pour l'encouragement des autres.

On croit lire une page des Confessions de Saint-Augustin ou de Jean-Jacques Rousseau, un écrivain, un philosophe, un génie de cœur et de style.

L'écrivain, le philosophe, le sage, n'est qu'un ouvrier vieilli entre sa truelle et sa fournaise, les mains encore rugueuses de l'argile qu'il a maniée toute sa vie.

Jamais on ne sentit mieux qu'en étudiant

cet homme de néant, que la grandeur n'est pas dans la condition, mais qu'elle est dans la nature.

II

Il se nommait Bernard de Palissy.

Jeune, il pétrissait la terre grasse et cuisait des briques dans la tuilerie de son père, au village de la Chapelle-Biron, dans le Périgord. Mais la passion de bien faire ce qu'on fait, qui mène l'homme réfléchi à faire mieux que ce qu'il voit faire et qui finit par lui mettre en main la clef de toutes les décou-

vertes dans les travaux de l'esprit ou de la main, tourmentait ce jeune homme.

En maniant sa terre grossière et en contemplant sa brique durcie, rougie, transformée au feu du fourneau, il pensait aux formes, aux reliefs, aux anses, aux ornements, aux figures des vases qui se moulaient déjà dans sa pensée, à la tête et à l'émail dont il colorerait un jour ses chefs-d'œuvre de poterie.

Le métier du potier en terre, c'est-à-dire le métier de pétrir, de façonner et de cuire la terre au soleil ou au feu, est un des premiers métiers de l'homme.

La terre détrempée d'eau dans laquelle le pied laisse son empreinte s'est offerte natu-

rellement d'elle-même, comme un élément tout préparé au jeu ou à l'industrie des premiers habitants du globe.

Les vases, les coupes propres à contenir les liquides nécessaires à la soif, aussitôt que l'homme eut cessé de boire à la source comme les troupeaux, furent des suppléments au creux de la main qui approchait le breuvage des lèvres.

La poterie plus perfectionnée, destinée à la cuisson des aliments, dut suivre de près l'invention du feu.

De la première jarre d'argile ou de la première coupe de terre brute jusqu'à la pâte colorée des vases étrusques, jusqu'aux porcelaines émailllées de la Chine ou du Japon,

et jusqu'aux peintures indélébiles incrustées par la flamme sur les flancs des amphores de Sèvres, on peut mesurer toute l'échelle immense du rude métier à l'art exquis.

La plus haute antiquité nous atteste que ce métier employait des mains sans nombre.

Babel était une montagne de briques.

Moïse délivra son peuple de la servitude des Égyptiens, parce qu'on ne donnait pas aux Hébreux, condamnés à ce travail servile, la paille nécessaire à lier les briques qu'ils façonnaient pour les Pyramides.

Les Grecs, qui n'avaient au fond d'autre culte que l'adoration du beau dans toutes les lignes, et dans toutes les formes, et qui

se résument dans Platon, l'adorateur de l'idée, estimaient si haut l'art en apparence si vulgaire du potier, qu'ils élevèrent des statues et frappèrent des médailles en l'honneur des premiers pétrisseurs d'argile.

Corœbus d'Athènes, inventeur de la poterie, Dibutade de Sicyone, inventeur de la pierre cuite au feu, Talus, inventeur des tours au moyen desquels on arrondit les pieds des vases, doivent leurs noms à ce métier.

Phidias lui-même, le divin statuaire, donna des modèles de coupe aux ouvriers de terre de son temps.

Sans doute il y avait en ce genre des chefs-d'œuvre dans la Grèce, mais le temps, les

convulsions sociales, les invasions, les incendies les ont détruits.

Ils sont rentrés dans la terre, d'où ils étaient sortis.

Les seuls monuments usuels de la poterie qui nous aient été conservés ont été découverts dans les tombeaux : les sépulcres sont les meilleurs gardiens de toute chose.

Les Étrusques, peuple qui habitait l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, portèrent cet art à une telle perfection et multiplièrent tellement les vases, les coupes, les amphores, les urnes cinéraires, que le sol qui les a portés les rend aujourd'hui par milliers dans les fouilles, et qu'on croirait que ce peuple, qui fournissait de terres cuites tou-

tes les nations, était elle-même une nation de potiers.

Les Romains les imitèrent sans les égaler.

On montre encore aux portes de Rome un monticule artificiel nommé le mont Testaccio, formé tout entier des balayures de la poterie romaine, dont les fragments étaient jetés en monceaux, dans ce lieu, comme pour attester à l'avenir l'immensité de la capitale de ce peuple et l'éternité de sa durée.

A la chute de l'empire romain, l'art de pétrir, de façonner, d'orner, de sculpter, de vernir, de peindre la terre cuite, disparut avec tous les autres.

Le christianisme, au commencement, re-

poussait les arts trop intimement liés à l'idolâtrie.

Temples, statues, tombeaux, urnes, vases, coupes profanes, il proscrivit tout pour recréer un monde nouveau.

Les Grecs de Byzance conservèrent seuls, par tradition, quelques procédés de cette industrie de leurs pères ; ils les exercèrent à Damas, la première des villes manufacturières de l'Orient, dont les vases vernissés et peints se répandirent comme un luxe royal dans le monde.

Ces terres cuites étaient cependant grossières et sans grâce ; on y sentait la décadence d'une industrie perdue.

Mais, pendant que l'Occident créait, per-

dait et s'efforçait de retrouver la poterie, le vieil Orient fabriquait, à notre insu, depuis des milliers d'années, les porcelaines transparentes peintes et coloriées, luxe séculaire des Chinois et des Japonais.

Ils étaient parvenus à une telle perfection de pâte, de formes, de couleurs, dans cette industrie, que nous pouvons à peine aujourd'hui rivaliser avec eux en les imitant, et que, si l'on prenait pour mesure de la civilisation matérielle la priorité de l'art de façonner l'argile, il faudrait humilier l'Occident devant l'Orient.

Les annales les plus reculées de la Chine ont perdu même la date de l'invention des porcelaines.

Il y a des mystères d'antiquité dans une tasse à thé ou dans une figurine de dieu ou de déesse du céleste empire.

Les premiers géographes arabes qui parlent de la Chine, à peine entrevue il y a mille ans par les navigateurs des mers de l'Inde, racontent que dans les villes de cet empire merveilleux il n'y a aucun art plus estimé que celui de potier de terre et de dessinateur de paysages sur la porcelaine; qu'ils remplissent l'Inde, la Perse et l'Arabie de vases de terre transparents d'une inimitable beauté, et que plusieurs millions d'hommes n'ont pas d'autre occupation ni d'autre gloire, depuis des époques immémoriales, que de fabriquer la porcelaine.

Le Japon dépasse encore les Chinois en un vernis qu'on nomme laque.

Ce vernis découle d'un arbre dont on fend l'écorce au printemps pour en recueillir la séve dans de petites coquilles.

On le dessèche ensuite sur des fils de coton, on le presse entre des pierres pesantes, on l'infuse dans des huiles purifiées, puis on l'étend et on le polit jusqu'a ce qu'il ait la splendeur du cristal.

On peint alors sur ce vernis solidifié des figures ou des fleurs en or, et l'on recouvre la peinture d'un second vernis transparent qui défie la flamme.

Les formes de ces vases, les figures, les sculptures et les peintures qui les décorent,

n'attestent pas moins d'imagination, de goût, de grâce, par l'esprit et par la main, que la main, que la pâte dont ils sont pétris n'atteste d'invention et de patience.

Les anses des tasses sont tantôt des branches d'arbustes garnies de leur feuillage, tantôt des animaux rampants, cariatides animées dont les pattes supportent les bords et dont la queue s'enroule au pied de la coupe.

Ici, c'est une chatte et son petit, accroupis sur un roc évidé, dont la cavité contient l'eau ou le parfum liquide.

Là, c'est un mendiant qui chante pour solliciter la pitié et la goutte de thé qui tombera du vase dans la main de l'homme rassasié.

Ailleurs, des coqs perchés sur un arbre en fleur; un oiseau couché, dont le bec distille le liquide; une femme entourée de ses enfants, au milieu de fruits et de feuilles; un singe jouant avec une orange qui échappe de ses doigts; une tasse en forme de fleur entr'ouverte, la tige formant l'anse; un vieillard, semblable à Tantale, élevant la tête au bord de la coupe, dont l'eau déborde sans tomber jamais sur ses lèvres; une autre, imitant un lotus épanoui que sa feuille soutient sur l'eau; une grappe de raisin rongée par un petit écureuil; mille autres caprices de décoration qui font d'un dressoir du Japon ou de la Chine un véritable musée d'art et d'imagination, où toutes

les fantaisies de la nature sont reproduites en porcelaine.

Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour qu'un métier, si vulgaire en apparence, devînt le luxe et l'industrie principale de tant de millions d'hommes!

Mais ces merveilles de l'Orient restaient encore inconnues à l'Occident dans le quatorzième siècle.

La faïence vernissée y paraît pour la première fois dans les pavés de l'Alhambra de Grenade et dans les mosquées des Mores en Espagne.

C'est par l'Arabie que cet art s'introduit en Europe.

Ce n'est qu'un siècle plus tard que le fa-

meux Lucca della Robia, ce Palissy toscan, s'illustra par les faïences émaillées en Italie. Sculpteur en terre cuite, il parvint, après des travaux obstinés, à colorier et à vernisser ses groupes d'un émail blanc, imperméable aux éléments qui rongent l'argile.

Les villes industrieuses de Florence et de Faenza, d'où vient le nom de faïence, lui durent leur exportation et leur renommée.

La peinture s'empara bientôt de cet émail comme d'une toile impérissable, et les tableaux des plus grands maîtres furent copiés, calcinés et perpétués sur ces disques de faïence.

La sculpture voulut rivaliser avec la peinture, elle groupa ses statuettes et ses bas-

reliefs autour des vases, des coupes, des aiguières et des plats de cette argile solidifiée.

III

L'art du potier en était là quand Bernard de Palissy fabriquait ses tuiles, ses briques et ses amphores pour contenir l'eau, le vin et l'huile, dans sa tuilerie.

Mais que pouvait savoir de ces secrets de l'artiste le pauvre ouvrier ignorant, sans modèles, sans livres et sans guides, dans un hameau de paysans aussi rudes que lui, au

milieu des marais et des bois de la Saintonge ?

Et cependant l'art, qui s'attacha partout d'abord au culte des dieux, comme s'il était pressé de retourner à sa source et de se diviniser lui-même en se mêlant aux choses saintes, apparut au jeune potier à travers les splendeurs des dessins gothiques des vitraux coloriés de son église.

Il comprit que ce verre qui laissait passer les rayons de soleil dans le temple, et qui incrustait les merveilleuses scènes de la Bible et de l'Évangile, n'était qu'une terre et un sable plus pétris par la main de l'homme, plus épurés et plus solidifiés par le feu, et devenus transparents comme le cristal de

roche par des procédés semblables à une magie de l'ouvrier.

De ce jour, la terre qu'il maniait si bien lui parut de la boue; son imagination se représenta une magie à imiter, d'autres magies à découvrir.

Il quitta la tuilerie de son père, et il se mit en apprentissage chez des artisans verriers, alors assimilés à la noblesse par la science et la dignité de leur métier.

L'art de la vitrerie ne consistait pas seulement à fondre le verre, mais à le découper en losanges pour l'enfermer en compartiments dans l'ogive des cathédrales ou des chapelles et le couvrir de peintures représentant les paysages, les animaux, les per-

sonnages, les mystères du ciel chrétien.

Les vitraux étaient le poëme des yeux pour le peuple qui fréquentait les églises. Ils chantaient aux regards des paysans la création du monde, les délices du paradis terrestre, les fleuves, les arbres, les lions, les agneaux, les oiseaux, compagnons de l'homme, les miracles de la révélation, les supplices du Calvaire, les martyres du cirque, les résurrections, les assomptions des victimes de la foi nouvelle, puis les cieux ouverts, le Père de l'éternité, le Fils verbe et miséricorde du Père, l'Esprit sous la forme de la colombe volant de l'un à l'autre pour constituer l'unité, et répandant de sa poitrine étincelante des rayons pour semer par

tout la lumière et l'amour ; enfin les âmes heureuses, figurées par d'innombrables visages ailés formant des orbres semblables aux étoiles échelonnées dans le firmament, et jouissant du rayonnement divin dans la demeure du Père.

Bernard de Palissy, pour se rendre capable de l'art qu'il avait adopté, profita des heures de la nuit et du superflu de son salaire pour s'instruire dans toutes les sciences du calcul et de la main qui se rapportaient à son métier.

Son esprit, à la fois ardent et infatigable, se forma en même temps que ses doigts.

Il apprit promptement la géométrie, le dessin, la peinture, la sculpture élémentaire.

Les sujets de ses dessins l'entraînèrent bientôt aux livres sacrés et aux livres profanes, feuilletés pour des scènes, des tableaux, des allégories.

Il devint, à son insu, lettré, poëte, théologien, philosophe, politique.

En étudiant un seul métier avec la passion de le porter aussi loin que ses facultés, il toucha à toute chose : il ne voulait former en lui qu'un artisan, il forma un homme.

C'est le caractère de tout vrai génie d'aspirer toujours à être universel : les prétendues limites qui séparent un métier d'un autre métier sont les bornes de la pensée.

Le génie les franchit presque toujours

pour arriver à l'infini, vrai champ de l'esprit humain.

Dans cet infini, tout se tient et tout se complète.

L'univers n'est qu'un art immense qui ébauche, qui sculpte, qui dessine, qui peint, qui écrit, qui chante, qui révèle le beau, c'est-à-dire Dieu.

C'est ainsi que Palissy comprenait le sien. On va voir qu'à la fin de ses jours il façonnait la pensée dans son esprit comme, étant jeune, il façonnait l'argile dans ses mains, et que son style, moulé sur la nature, n'avait ni moins de couleur, ni moins de relief, ni moins de vigueur et de grâce que ses groupes ou ses tableaux.

En devenant potier, il était devenu poëte et écrivain.

On ne sait quel instinct vague porte l'enfant de génie et l'artisan ambitieux de perfections à quitter de bonne heure son pays natal et à voyager.

Ils pensent sans doute l'un et l'autre qu'ils trouveront au delà de leur horizon matériel un nouvel horizon moral, dans lequel leur apparaîtront des choses inconnues.

Le changement de lieux correspond à cette inquiétude naturelle de l'âme qui cherche on ne sait quoi de plus parfait ; puis chaque ville et chaque contrée s'incorporent, pour ainsi dire, plus spécialement une partie quel-

conque de l'art, de l'industrie, des métiers de l'homme.

Ici on forge mieux le fer, là on étame mieux le cuivre ; au midi la soie, au nord le lin, au centre la faïence, à l'est les métaux, à l'ouest les laines, aux Pyrénées le cristal, à Lyon les fabriques.

Le climat, les productions naturelles, les éléments, les eaux, les traditions, les habitudes des lieux, se prêtent plus ou moins à chacune de ces industries humaines ; le fils tient son secret du père, l'art se localise, et il faut, si l'on veut atteindre à sa perfection, aller l'étudier sur place.

De là la coutume de ce tour du monde ou de ce tour de France par lequel, depuis Ho-

mère et Pythagore, lorsqu'un simple ouvrier de chaque profession commence la vie du philosophe, du poëte et de l'artisan, il se donne, de ville en ville et de peuple en peuple, le spectacle du monde avant de se donner lui-même en spectacle et en modèle à son art.

Bernard de Palissy alla travailler de ville en ville jusqu'à Tarbes, située sur un plateau en face des Pyrénées, où florissait alors la peinture sur verre.

Bientôt, attiré par la scène pittoresque qu'il avait sous les yeux, il se sentit peintre à l'aspect de ce tableau de la nature; il laissa pour un temps l'argile et le verre, et parcourut les gorges et les sommets de ces mon-

tagnes, où le suprême artiste semble s'être joué avec toutes les cimes, toutes les vallées, toutes les forces et toutes les grâces de la création.

Si Bernard de Palissy n'était qu'ouvrier en entrant dans ce labyrinthe des Pyrénées, il en sortit peintre et poëte.

Il se dégoûta de l'uniformité de l'atelier de Tarbes, et, voyageant comme dessinateur et faiseur d'images, il gagna ainsi sa vie, en perfectionnant sa main et en élargissant ses idées.

Il parcourut, en peignant, toutes les provinces de France, depuis Marseille jusqu'en Flandre et aux bords du Rhin.

Ses courses à travers les montagnes des

Pyrénées et des Alpes, et l'attention particulière qu'il portait aux différentes qualités de la terre, des rochers, des sables, des eaux, pour tout ramener à sa première profession, l'avaient rendu naturaliste.

Il employait ses heures de loisir à errer dans les prairies et dans les bois, à scruter le lit des fontaines, à surprendre dans les joncs et les hautes herbes aquatiques les reptiles, les scarabées, les insectes qui peuplent les bords des sources ; à gravir les montagnes, à pénétrer dans les gorges inaccessibles et dans les cavernes, comme pour y épier les secrets de Dieu.

Les vastes horizons qu'on découvre des lieux élevés, les limites variées du ciel, la

vie des feuilles, des prés, se peignaient et s'incrustaient délicieusement dans ses yeux, pour se reproduire plus tard sous sa main.

Solitaire enfant de la nature, elle était son maître et sa palette à la fois.

Il s'enivrait de l'extase, de la vérité et de la naïveté de ses impressions; et de cette absence du maître dans ce commerce direct de Palissy avec la nature devait éclore un art nouveau.

Mais si un instinct éloigne dans la première jeunesse l'ouvrier de son pays, un autre instinct l'y ramène quand il a vu ce qu'il avait à voir.

Quoique l'homme soit un être nomade, il a cependant, comme l'arbre, des racines in-

visibles dans le cœur et dans la mémoire qui le retiennent ou le rappellent à son berceau.

Ces racines sont les souvenirs, les tendresses, les regrets, les reconnaissances qui relient l'homme à cette souche qu'on appelle famille et patrie.

Là est son sol nourricier; là il se rappelle un père, une mère, des frères, des sœurs, des compagnons d'enfance, des visages, des voix, des sourires qu'il a aimés avant de parcourir le monde, et que rien, depuis, n'a effacés de sa mémoire.

Ces rêves du voyageur et de l'ouvrier finissent par devenir une douce maladie de sa pensée, dont la guérison n'est pour lui que

dans le pays de ses tendresses ; ils l'attirent à son insu, et par un cercle qui se rétrécit toujours, vers le village ou le toit de sa naissance.

Il finit par y rentrer pour y reposer son cœur.

Ce désir est d'autant plus invincible, que l'homme qui l'éprouve est plus sensible.

Les images deviennent des passions dans l'âme des poëtes ou des artistes.

Palissy avait emporté de son pays natal, en partant pour son tour de France, une image vivante qui le rappelait dans la patrie.

Son âme, recueillie et religieuse, n'était pas de celles qui laissent évaporer une pre-

mière fleur d'amour au vent du monde.

Il se maria et fonda une famille sur une petite propriété et sur un travail assidu.

Ce bonheur fut, pendant ces premières années de repos, la distraction de son génie.

L'homme qui possède ce qu'il aime oublie facilement la gloire.

L'ambition n'est que le vide, un cœur plein ne s'agite plus.

Mais les enfants survenaient aussi nombreux que les années, et l'ambition, morte en lui, renaissait pour eux et avec eux.

Il fallait pourvoir aux nécessités d'une vie qui se multipliait par autant de vies qu'il y

avait d'enfants autour de sa table et de vieillards autour de son foyer.

Il chercha d'abord à y subvenir en s'employant comme géomètre à l'arpentage des terres de la Saintonge, sous les hommes du fisc qui venaient, au nom du roi, limiter et mesurer les héritages pour l'impôt.

Ce travail ne l'éloignait pas de l'objet constant de son étude, la terre.

En arpentant, il sondait l'argile, il pesait le sable, il pulvérisait le caillou, il méditait ces mélanges et ces combinaisons d'éléments dans le creuset, propres à produire les découvertes fortuites de matière, de pâte, de couleur, de vernis, qu'il roulait dans sa pensée depuis l'âge de la truelle.

Un fragment de tesson de faïence de Luca della Robia, qu'il avait ramassé dans les balayures de quelque château pendant ses voyages, faisait travailler son esprit, comme la pomme tombant de l'arbre fit travailler celui de Newton, comme la branche du lierre garnie de ses feuilles encore vertes et flottant sur l'Océan fit augurer un continent aux premiers navigateurs, compagnons de Christophe Colomb.

Lassé de ce métier lucratif mais temporaire et stérile d'arpenteur, il rentra dans sa maison auprès de sa femme, décidé à tout tenter pour elle et pour ses chers enfants, à inventer ou à mourir à la peine.

Il faut lire dans ses propres pages, pas-

sionnées de la fièvre de son amour et de sa volonté, le récit des méditations de ses jours et de ses veilles, de cette période de sa vie comparable aux douleurs d'un enfantement.

IV

« Hélas ! dit-il dans son livre intitulé *de l'Art de terre*, il est vrai que je n'avois pas beaucoup de biens ; mais j'avois la renommée de bien faire la portraiture des biens, et on m'appeloit pour dessiner les plans de terre dans les partages et les procès.

» J'étois assez savant dans l'art de la verrerie, et ne me mis à l'art de terre qu'après

avoir été assuré de vivre quelque temps sans gagner.

» J'ai enduré beaucoup d'ennuis et de pauvreté en le cherchant, chargé que j'étois de femme et d'enfants.

» Je n'avois moyen d'aller apprendre ledit art en aucune boutique ni d'entretenir aucun serviteur pour m'assister...

» Sachez qu'il y a vingt-cinq ans me fut montrée une coupe de terre tournée et émaillée d'une telle beauté, que dès lors j'entrai en dispute avec ma propre pensée pour découvrir un émail; et je me mis à chercher les émaux, sans savoir de quelles matières ils se composoient, comme un homme qui tâte en touchant.

» Je pilois, en ce jour-là, de toutes les matières que je pouvois penser; et, les ayant pilées et broyées, j'achetois une quantité de pots de terre; et, après les avoir mis en pièces, j'en enduisois les morceaux des matières que j'avois broyées; je notois les drogues que j'avois employées dans chacun de ces essais pour mémoire; puis, ayant fait un fourneau à ma fantaisie, je mettois cuire mesdites pièces pour voir si mes drogues pourroient faire quelque couleur.

» Or, parce que je n'avois jamais vu cuire de terre, ainsi je ne réussissois jamais, lors même que mes mixtions eussent été bonnes, parce que aucunes fois la chose avoit trop chauffé, l'autre trop peu...

» Or, m'étant maintes fois abusé ainsi avec grands frais et labeurs, j'étois tous les jours à piler et broyer nouvelles matières, et construire nouveaux fourneaux avec grande dépense d'argent et consommation de bois et de temps...

» ... Quand j'eus flotté et tâtonné ainsi plusieurs années, ainsi imprudemment avec tristesse et soupirs, à cause que je ne pouvois parvenir à mon intention, j'achetai de nouveau plusieurs vaisseaux de terre, et, les ayant rompus en pièces, j'en couvris trois ou quatre cents tessons d'essais d'émail, et je les portai en une poterie distante d'une lieue et demie de ma demeurance, avec requête auxdits potiers qu'ils

me permissent de cuire lesdites épreuves dedans.

» Dieu voulut qu'ainsi que je commençois à perdre courage et que, pour le dernier coup, je m'étois transporté à une verrerie, ayant avec moi un homme chargé de plus de trois cents sortes d'épreuves, il se trouva une desdites épreuves qui fut fondue dedans quatre heures après avoir été mise au fourneau, qui me causa une joie telle, que je pensois être devenu nouvelle nature, et pensois dès lors avoir une perfection entière de l'émail blanc.

» Mais je fus fort éloigné de ma pensée.

» Cette épreuve étoit fort heureuse d'une part, mais bien malheureuse de l'autre :

heureuse en ce qu'elle me donnoit entrée à ce que je suis parvenu, et malheureuse en ce qu'elle n'étoit mise en dose ou mesure requise.

» Je fus si grand bête en ces jours-là, que soudain que j'eus fait ledit blanc, qui étoit singulièrement beau, je me mis à faire des vaisseaux de terre, combien que jamais je n'eusse cogneu terre ; et, ayant employé l'espace de sept ou huit mois à faire lesdits vaisseaux, je me pris à ériger un fourneau semblable à ceux des verriers, lequel je bâtis avec un labeur indicible.

» Car il falloit que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau pour la détrempe d'iceluy ; aussi

me falloit-il moi-même aller querir la brique sur mon dos, à cause que je n'avois nul moyen d'entretenir un homme pour m'aider en cest affaire. Je fis cuire mes vaisseaux en première cuisson ; mais, quand ce fut à la seconde cuisson, je reçus des tristesses et labeurs tels que nul homme ne voudroit croire.

» Car, au lieu de me reposer de mes labeurs passés, il me fallut travailler l'espace de plus d'un mois, nuit et jour, pour broyer les matières desquelles j'avois fait ce beau blanc au fourneau des verriers, et, quand j'eus broyé lesdites matières, j'en couvrois les vaisseaux que j'avois faits.

» Ce fait, je mis le feu dans mon fourneau

par deux gueules, ainsi que j'avois vu faire auxdits verriers, mais c'étoit une chose malheureuse pour moi ; car, combien que je fusse six jours et six nuits devant le fourneau sans cesser de brûler bois par les deux gueules, il ne me fut possible de pouvoir faire fondre ledit émail, et étois comme un homme désespéré ; et, combien que je fusse tout étourdi du travail, je me vais adviser que dans mon émail il y avoit trop peu de la matière qui devoit faire fondre les autres.

» Ce que voyant je me pris à piler et broyer ladite matière, sans toutefois laisser refroidir mon fourneau.

» Par ainsi j'avois double peine, piler, broyer et chauffer ledit fourneau.

» Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus contraint d'aller encore acheter des pots, afin d'éprouver ledit émail, d'autant que j'avois perdu tous les vaisseaux que j'avois faits ; et, ayant couvert lesdites pièces dudit émail, je les mis dans le fourneau, contenant toujours le feu en sa grandeur.

» Mais, sur cela, il me survint un autre malheur, lequel me donna grande fâcherie, qui est que, le bois m'ayant failli, je fus contraint brûler les étapes (étais) qui soutenoient les tailles de mon jardin, lesquelles étant brûlées, je fus contraint brûler les tables et plancher de la maison, afin de faire fondre la seconde composition.

» J'étois en une telle angoisse que je ne

saurois dire, car j'étois tout tari et desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau ; il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit séché sur moy.

» Encore pour me consoler, on se moquoit de moy, et même ceux qui me devoient secourir alloient crier par la ville que je faisois brûler le plancher, et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit et m'estimoit-on être fol.

» Les autres disoient que je cherchois à faire de la fausse monnoie, qui estoit un mal qui me faisoit sécher sur les pieds ; et m'en allois par les rues tout baissé, comme un homme honteux.

» J'étois endetté en plusieurs lieux et avois

ordinairement deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires.

» Personne ne me secouroit, mais au contraire ils se moquoient de moy en disant :

» — Il luy appartient bien de mourir de faim, parce qu'il délaisse son métier.

» Toutes ces nouvelles venoient à mes oreilles quand je passois par la rue.

» Toutefois il me resta encore quelque espérance qui m'encourageoit et soutenoit, d'autant que les dernières épreuves s'étoient assez bien portées, et dès lors en pensois savoir assez pour pouvoir gagner ma vie, combien que j'en fusse fort éloigné (comme tu entendras ci-après), et ne dois trouver mauvais si j'en fais un peu long discours, afin de

te rendre plus attentif à ce qui te pourra servir.

» Quand je me fus reposé un peu de temps, avec regrets de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis à mon âme :

» — Qu'est-ce qui te triste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchois ?

» Travaille à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs.

» Mais mon esprit disoit d'autre part :

» — Tu n'as rien de quoy pour suivre ton affaire.

» Comment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les choses requises pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il faut auparavant que tu puisses jouir de ton labeur ?

» Or, ainsi que j'étois en telle tristesse et débat d'esprit, l'espérance me donna un peu de courage ; et ayant considéré que je serois beaucoup trop long pour faire une fournée toute de ma main, pour abréger et gagner le temps, et pour plus soudain faire apparoir le secret que j'avois trouvé dudit émail blanc, je pris un potier commun et lui donnois certains portraits, afin qu'il me fît des vaisseaux selon mon ordonnance ; et tandis qu'il me faisoit ces choses, je m'occupois à quelques médailles.

» Mais c'étoit une chose pitoyable ; car j'étois contraint nourrir ledit potier en une taverne à crédit, parce que je n'avois nul moyen en ma maison.

» Quand nous eûmes travaillé l'espace de six mois et qu'il falloit cuire la besogne faite, il falloit faire un fourneau et donner congé au potier, auquel par faute d'argent je fus contraint donner de mes vêtements pour son salaire.

» Or, parce que je n'avois point d'étoffes (matériaux) pour ériger mon fourneau, je me pris à défaire celui que j'avois fait à la mode des verriers, afin de me servir des étoffes de la dépouille d'icelui.

» Or, parce que ledit four avoit si fort chauffé l'espace de six jours et nuits, le mortier et la brique dudit four s'estoient liquifiés et vitrifiés de telle sorte qu'en démaçonnant j'eus les doigts coupez et incisez en

tant d'endroits, que je fus contraint manger mon potage ayant les doigts enveloppés de drapeau.

» Quand j'eus défait ledit fourneau, il fallut ériger l'autre, qui ne fut pas sans grand'peine, d'autant qu'il me falloit quérir le mortier et la pierre sans aucun aide et sans aucun repos.

» Ce fait, je fis cuire l'œuvre susdite en première cuisson, puis, par emprunt ou autrement, je trouvai moyen d'avoir des étoffes pour faire des émaux pour couvrir ladite besogne, s'étant bien portée en première cuisson.

» Mais quand j'eus acheté lesdites étoffes, il me survint un labeur qui me cuida faire

rendre l'esprit; car, après que par plusieurs jours je me fus lassé à piler et calciner mes matières, il me les convint broyer, sans aucun aide, à un moulin à bras, auquel il falloit ordinairement deux puissants hommes pour le virer.

» Le désir que j'avois de parvenir à mon entreprise me faisoit faire des choses que j'eusse estimé impossibles.

» Quand lesdites couleurs furent broyées, je couvris tous mes vaisseaux et médailles dudit émail; puis, ayant le tout mis et arrangé dedans le fourneau, je commençai à faire le feu, pensant retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres. Je continuai ledit feu jusqu'à ce que j'eusse quelque indice

et espérance que mes émaux étoient fondus et que ma fournée se portoit bien.

» Le lendemain, quand je vins à tirer mon œuvre, ayant premier ôté le feu, mes tristesses et douleurs furent augmentées si abondamment que je perdis toute contenance. Car, combien que mes émaux fussent bons et ma besogne bonne, néanmoins un accident étoit survenu à ladite fournée, lequel avoit tout gâté; et, afin que tu t'en donnes de garde, je te le dirai ; aussi, après celui-là, je t'en dirai un nombre d'autres, afin que mon malheur te serve de bonheur et que ma perte te serve de gain.

» C'est parce que le mortier de quoi j'avois maçonné mon four étoit plein de cail-

loux, lesquels, sentant la véhémence du feu, se crevèrent en plusieurs pièces, faisant plusieurs pets et tonnerres dans ledit four.

» Or, ainsi que les éclats desdits cailloux sautoient contre ma besogne, l'émail, qui étoit déjà liquifié et rendu en matière glueuse, prit lesdits cailloux et se les attacha par toutes les parties de mes vaisseaux et médailles, qui sans cela se fussent trouvés beaux.

» Je fus si marri que je ne te saurois dire, et non sans cause; car ma fournée me coûtoit plus de six vingts écus.

» J'avois emprunté le bois et les étoffes, et si avois emprunté partie de ma nourriture en faisant ladite besogne.

» J'avois tenu en espérance mes créditeurs qu'ils seroient payez de l'argent qui provien-droit des pièces de ladite fournée, qui fut cause que plusieurs accoururent dès le matin quand je commençois à désenfourner, dont par ce moyen furent redoublées mes tristesses : d'autant qu'en tirant ladite besogne je ne recevois que honte et confusion.

» Car toutes mes pièces étoient semées de petits morceaux de cailloux, qui étoient si bien attachés autour desdits vaisseaux et liés avec l'émail, que, quand on passoit les mains par-dessus, lesdits cailloux coupoient comme rasoirs ; et, combien que la besogne fût par ce moyen perdue, toutefois aucuns en vouloient acheter à vil prix.

» Mais parce que ce eût été un décriement et rabaissement de mon honneur, je mis en pièces entièrement le total de ladite fournée et me couchai de mélancolie, car je n'avois plus de moyen de subvenir à ma famille.

» Je n'avois en ma maison que reproches ; au lieu de me consoler, l'on me donnoit des malédictions ; mes voisins, qui avoient entendu ces affaires, disoient que j'étois un fol et que j'eusse eu plus de huit francs de la besogne que j'avois rompue.

» Et estoient toutes ces nouvelles jointes avec mes douleurs.

» Quand j'eus demeuré quelque temps au lit et que j'eus considéré en moi-même qu'un homme qui seroit tombé dans un fossé, son

devoir seroit de tâcher à se relever; en cas pareil, je me mis à faire quelques peintures, et par plusieurs moyens je pris peine de recouvrer un peu d'argent.

» Puis je disois en moi-même que toutes mes pertes et hasards estoient passez, et qu'il n'y avoit rien plus qui me pût empescher que je ne fisse de bonnes pièces; et me prins (comme auparavant) à travailler audit art.

» Je fis faire grand nombre de lanternes de terre à certains potiers, pour enfermer mes vaisseaux quand je les mettois au four; l'invention se trouva bonne et m'a servi jusques aujourd'hui.

» Mais j'étois si nouveau que je ne pouvois discerner du trop ou peu de cuisson.

» Quand j'avois appris à me donner garde d'un danger, il m'en survenoit un autre, lequel je n'eusse jamais pensé.

» Enfin je trouvai moyen de faire quelques vaisseaux de divers émaux entremêlés en manière de jaspe : cela m'a nourry quelque temps.

» Mais quand j'eus inventé le moyen de faire des pièces rustiques, je fus en plus grande peine et en plus d'ennui qu'auparavant.

» Car, ayant fait un certain nombre de bassins et les ayant fait cuire, mes émaux se trouvoient les uns beaux et bien fondus, autres mal fondus, autres brûlez, à cause qu'ils étoient composés de diverses matières qui étoient fusibles à divers degrés.

» Le verd des lézards étoit brûlé premier que la couleur des serpents fut fondue; aussi la couleur des serpents, tortues, écrevisses, et cancres étoit fondue auparavant que le blanc eût reçu aucune beauté.

» Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit, qu'auparavant que j'aie eu rendu mes émaux fusibles à un même degré de feu, j'ai cuidé entrer jusques à la porte du sépulcre.

» Ainsi, en me travaillant à tels affaires, je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort écoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni apparence de bosse aux bras et aux jambes.

» Ainsi étoient mesdites jambes toutes

d'une venue ; de sorte que les liens de quoi j'attachois mes bas de chausses étoient, soudain que je cheminois, sur les talons avec le résidu de mes chaussures.

» Je m'allois souvent pourmener dans la prairie de Xaintes, en considérant mes misères et ennuis, et, sur toutes choses, de ce qu'en ma maison même je ne pouvois avoir nulle patience ni rien faire qui fût trouvé bon.

» J'étois méprisé et moqué de tous.

» Toutefois, je faisois toujours quelques vaisseaux de couleurs diverses, qui me nourrissoient tellement quellement.

» L'espérance que j'avois me faisoit procéder en mon affaire si virilement que plusieurs fois, pour entretenir les personnes qui

me venoient voir, je faisois mes efforts de rire, combien que, intérieurement, je fusse bien triste...

» J'étois toutes les nuits à la merci des pluies et vents, sans avoir aucun secours, aide, ni consolation, sinon des chats-huants qui chantoient d'un côté et des chiens qui hurloient de l'autre.

» Parfois il se levoit des vents et tempêtes qui souffloient de telle sorte de dessus et de dessous de mes fourneaux, que j'étois contraint quitter de tout avec perte de mon labeur.

» Et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi à cause des pluies qui étoient tombées, je m'en

allois coucher à la minuit ou au point du jour, accoutré de telle sorte comme un homme que l'on auroit traîné par tous les bourbiers de la ville; et en m'en allant ainsi retirer, j'allois bricollant sans chandelles et tombois d'un côté et d'autre, comme un homme qui seroit ivre de vin, rempli de grandes tristesses : d'autant qu'après avoir longuement travaillé, je voyois mon labeur perdu.

» Or, en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvois en ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait à présent émerveiller que je ne suis consumé de tristesse. »

V

Dieu et l'art, qui veulent être vaincus, l'un par la patience de l'homme, l'autre par le travail, lui cédèrent enfin, à un âge déjà avancé, la victoire.

Sa renommée se répandit avec ses œuvres, et le prix qu'il recevait de ses terres émaillées, de ses sculptures en argile, releva sa maison et sa famille.

La gloire et la fortune visitèrent ensemble, quoique tard, ses fourneaux.

Ses ouvrages, ébauchés d'abord, imparfaits, mais où l'on sent la sève naissante d'un nouvel art né de lui-même et non d'aucune routine, décorèrent bientôt les châteaux et les palais.

Paris, où Catherine de Médicis avait appelé le génie, les arts, avec les conceptions de l'Italie, l'attira comme il avait attiré les grands sculpteurs de ce siècle, Jean Cousin, Germain Pilon, Jean Goujon, famille de Raphaël et de Michel-Ange.

Les grands l'accueillirent, les petits l'envièrent, le maréchal de Montmorency le protégea, Catherine de Médicis lui donna un

emplacement pour ses fourneaux dans une partie du sol qu'occupe aujourd'hui le palais des Tuileries.

Elle allait l'y voir travailler, à l'exemple des princes de sa famille à Florence qui vivaient dans l'atelier et dans la familiarité des artistes, ces princes de la nature, du travail et du génie.

Ce fut à cette époque heureuse et honorée de sa vie qu'il fit ses innombrables chefs-d'œuvre de poteries en relief et de plats décorés de figures, d'animaux, de reptiles, d'insectes, de scarabées, de plantes et de fleurs, qui, après avoir été enfouis trois siècles dans les catacombes domestiques des maisons riches, en ressortent aujourd'hui

au prix de l'or, comme des trésors perdus de dessin, de grâce, de naïveté, pour être établis dans les musées des palais et dans les dressoirs des hommes opulents qui ennoblissent la richesse en faisant de leurs demeures les archives de l'art.

Une salle du Louvre est dédiée presque en entier aux minutieuses merveilles de Palissy.

Le voisinage des toiles de Raphaël et des marbres de Michel-Ange n'éteint pas la gloire du potier de terre.

On s'arrête, retenu par l'attrait de la naïveté et de la vérité, devant ces plats sculptés où des couleuvres en relief, aux spirales écaillées, font crisper les doigts qu'elles at-

tirent par les couleurs et qu'elles repoussent par la vérité.

A côté de la couleuvre endormie, qui repose sa tête en fléchissant le cou sur les anneaux de sa queue, on voit la noire écrevisse, cette araignée des eaux, tendre ses longues serres comme pour pincer les écueils et s'incruster dans les fentes du rocher.

A côté d'elle, les poissons argentés aux nageoires ouvertes s'élancent comme par un ressort intérieur, dirigeant leur fuite rapide à travers les joncs, par un léger frémissement de leur queue, gouvernail de cette nef vivante.

Le coquillage aux volutes cannelées, semblable à une pétrification de la vie animale

ou à une animalité commençante de la pierre, se colle au fond de l'eau, comme pour fermer sa demeure solitaire à ses ennemis.

La grenouille, contractant ses membres élastiques, se teint en vert pour se confondre avec les plantes qui bordent le ruisseau ; elle ouvre ses larges yeux, dresse sa tête, et semble prête à bondir pour échapper à la couleuvre.

Sur les rebords du plat, de jeunes lézards aux pattes étendues et à la queue sinueuse comme les labyrinthes des plantes entre lesquelles ils se glissent, penchent la tête pour écouter le bruissement des brins d'herbes ou des grains de sable.

Le fond de l'eau et les bords sont tapissés de mousses humides ou de larges feuilles d'herbes aquatiques, aplaties et collées au sol par le poids des gouttes de rosée, dont la transparence se reflète sur leur vernis.

C'est le monde sous-fluvial, surpris par l'œil de l'homme qui écarterait les feuilles, les tiges, les joncs du marécage, et transporté sur l'argile, aussi vrai de formes, aussi nuancé d'écailles, aussi éclatant de couleurs que si une ménagère, en lavant son dressoir, avait enfoncé un de ses plats dans le lavoir et l'avait retiré rempli jusqu'aux bords de sable, de coquilles, de débris d'herbes et d'animaux aquatiques.

Le filet d'un pêcheur vidé, tout palpitant

et tout ruisselant sur le sable et transvasé dans un bassin d'argile, voilà les plats de Palissy.

Quelquefois il sculpte et il peint en groupes coloriés des scènes de l'histoire, de la Fable, de la Bible, de l'Évangile ; quelquefois des scènes naïves de la vie rurale, la nourrice qui donne le sein et qui sourit à l'enfant ivre et rassasié de la source vivante de toute vie; quelquefois Vénus jouant avec les Amours ; ailleurs, une jeune fille qui a surpris une nichée de petits chiens et qui les emporte dans un pan de son tablier pour les faire admirer : leurs petites têtes étonnées débordent des fentes de la toile, et la mère, tendre, inquiète, mordille, en suivant

ses petits, les plis de la robe de la jeune fille. Celle-ci la regarde et la rassure par un sourire.

Mais les chefs-d'œuvre de Palissy, devenu artiste plus consommé par la contemplation des grandes toiles et des grands marbres, décorent les musées domestiques du prince Soltikof, à Paris; de M. de Rothschild, à Londres; de M. Sauvageot, de M. Rallier, enfin de M. Sellières, qui a voué un culte à la mémoire de ce grand artisan et qui a fait de sa demeure un musée de ses œuvres.

C'est chez M. Sellières, au château de Mello, qu'on admire le grand bassin des Éléments où la terre a imité les délicatesses du métal; le combat des Centaures et des La-

pithes, monument unique de l'atelier de Palissy; le relief de Persée et d'Andromède ; celui de la femme adultère ; celui de la vendange et des plats à jour festonnés d'arabesques, dont des marguerites en fleur émaillent et semblent parfumer les bords, devise parlante de quelque amour royal ou chevaleresque inspiré à l'artiste.

Il est beau de voir la passion désintéressée de l'art, dans des hommes de luxe, attribuer ainsi des prix énormes à des morceaux de terre cuite qui gardent seulement l'empreinte des doigts d'un pauvre artisan.

Le métier ainsi devient or, et l'or devient art, à la gloire de l'homme de goût et au bénéfice de l'ouvrier ; échange mutuel entre le

luxe et le travail, et la fortune qui les ennoblit tous deux !

Nous devons à M. Sellières la clef des musées de Palissy.

VI

Mais cette gloire, cette faveur des cours, cette popularité de ses ouvrages dans toute la France et jusqu'en Espagne et en Italie, cette fortune, repos de ses vieux jours et héritage de ses enfants, ne contentaient pas l'ouvrier de terre.

Il sentait qu'il avait en lui une autre œuvre à façonner, son âme.

Comme Socrate, statuaire en marbre, c'est en lui-même qu'il s'efforçait de tailler sa propre statue, par la ressemblance avec le divin modèle de toute perfection, par la sainteté de sa vie, et, s'il était nécessaire, par le martyre.

La vie immortelle, à mesure qu'il avançait en âge, l'occupait plus que la vie mortelle.

Dès son enfance, et pendant tout le cours de ses apprentissages, de ses voyages et de ses luttes corps à corps avec la terre, la passion de Dieu l'avait travaillé, soutenu et consolé. C'est cette passion dont il trouvait la satisfaction dans la solitude des forêts, sur la cime des montagnes et au bord des mers. Elle lui faisait rechercher les lieux déserts

pour s'abîmer plus en silence dans la contemplation des formes et de la vie des rochers, de la structure et de la végétation des plantes, du réseau souterrain des eaux, de l'organisation et des mœurs des animaux.

Il en sait des secrets merveilleux, à la gloire de celui qu'il appelle le grand mécanicien, le grand constructeur, le grand animateur des mondes.

Cette contemplation pieuse et passionnée des choses de la terre devait porter nécessairement une âme si complète à la divination des choses d'en haut.

Tout vrai génie monte sans cesse, et, en montant, il rencontre Dieu.

Palissy croyait l'avoir rencontré, et il vi-

vait dans un perpétuel commerce avec l'esprit invisible qui seul lui rendait raison des choses visibles. C'était le temps où la Réformation, née des abus introduits par les Médicis dans l'Église catholique, préludait à la liberté de penser tout en voulant rester fidèle au dogme principal du christianisme, et où la foi d'autorité et la foi de raisonnement luttaient avec le fer et le feu, l'une pour conserver, l'autre pour conquérir le monde des âmes.

La famille de Palissy et lui-même étaient de la religion réformée ; ils subissaient les persécutions de la religion dominante.

Il y a dans l'homme une tyrannie naturelle : quand il ne peut pas asservir au nom

des princes, il veut asservir au nom de Dieu.

Il n'apprend à respecter la liberté d'autrui qu'après avoir mille fois souffert dans la sienne.

Les prédicateurs du culte nouveau dans les provinces du midi et de l'ouest y étaient traqués comme des bêtes fauves, prenant différents déguisements et métiers pour cacher leur véritable métier de moissonneurs d'âmes, épiés, emprisonnés, enfermés, traînés sur les routes et conduits dans les villes pour y être jetés au feu des bûchers : prélude sinistre de la Saint-Barthélemy!

Des traits sublimes de foi, de résignation, de dévouement et d'espérance signalaient cette persécution.

L'un, évadé de sa prison la veille du supplice et voyant qu'il n'était pas suivi par ses compagnons de captivité moins adroits que lui, y rentrait pour les consoler jusqu'à la dernière heure.

L'autre, le matin du jour de sa mort, éveillait son ami couché sur la même paille, et, lui montrant de la main une splendide aurore d'été sur l'horizon, lui disait :

« Réjouissons-nous ! Si le spectacle de la nature et de la clarté renaissante est si beau sur la terre, que sera-ce demain quand nous verrons tant de pavillons éternels ? »

Les plus heureux se réfugiaient sur les écueils et dans les îles qui bordent les côtes de Saintonge, et venaient, à travers les tem-

pêtes et en bravant la mort, apporter la parole évangélique à leurs coreligionnaires.

Palissy, qui se nourrissait de leurs doctrines, décrit avec admiration leur zèle et leur intrépidité :

« Ces vieillards n'avoient point d'épée, dit-il, à leur ceinture, mais un simple bâton à la main, et s'en alloient ainsi seuls et sans crainte, selon cette parole du Maître :

« Vous annoncerez ma loi, allant, venant,
» mangeant, buvant, couchés, levés, assis
» sur le bord des chemins. »

» Ils portoient leur nourriture dans leur chemise, car il y en avoit bien peu de riches dans notre assemblée, et nous n'avions pas de quoi leur payer leur salaire. »

« Les peintres, horlogers, imagiers, orfévres, libraires, imprimeurs et autres, dit un historien catholique du temps, qui dans leur humble métier ont cependant quelque exercice d'esprit d'esprit, furent les premiers à se prendre aux idées neuves. »

L'âme poétique et musicale de Palissy était particulièrement séduite par la poésie et par le chant des psaumes, dont les prédicateurs apprivoisaient le peuple des champs.

« En les écoutant, dit-il, il me sembloit que je me promenois le long des rideaux d'aunes et de frênes qui voilent le lit des eaux des ruisseaux, et que j'entendois un peu murmurer les eaux courantes du ruisseau qui couloit au pied de ces rideaux d'ar-

bres ; et, d'autre part, j'entendois la voix des petits oiseaux qui étoient sur lesdits aubiers, et lors me venoit à souvenir du psaume cent quatrième, sur le plan duquel j'avois dessiné mon jardin, et où le prophète dit que *les ruisseaux passent et murmurent aux vallées, au bas des collines,* et où il dit aussi que les *oiseaux font résonner leurs voix sur les arbrisseaux plantés au bord des eaux courantes.* Il me sembloit encore que j'entendois les voix de plusieurs vierges qui gardoient leurs troupeaux, et des pasteurs jouant mélodieusement de leurs flûtes. »

Mais il décrit bientôt la persécution religieuse et politique qui dissipe ces petits troupeaux :

« Je me retirai secrètement dans ma maison, dit-il, pour ne pas voir les meurtres, les reniements, les pillages qui se faisoient dans les villes et dans les campagnes.

» Cependant deux mois que j'y restai, il me sembla que l'enfer étoit défoncé et que tous les démons étoient sortis pour ravager la terre.

» De ma maison, je voyois les soldats courant par les rues l'épée nue au poing et criant :

» Où sont-ils?...

» Les petits enfants eux-mêmes s'assembloient dans une place que je voyois de la maison où je travaillois de mon métier de terre, et imitoient les blasphèmes, les batailles et les meurtres des hommes.

» Il me prenoit souvent envie d'en faire vengeance ; mais je récitois en mon cœur le psaume de miséricorde ! »

VII

Palissy revint à Paris pour échapper à ces spectacles. Son génie le préserva du massacre de la Saint-Barthélemy, peut-être aussi l'humilité de sa condition et la douceur de son caractère. Jean Goujon, le Michel-Ange de la France, plus envié parce qu'il était plus célèbre, fut atteint sur son échafaud de sculpteur, en travaillant aux cariatides du

Louvre; il tomba, le ciseau à la main, au pied de la statue à laquelle il donnait sa vie.

Les protections de cour sauvèrent Palissy.

Il occupa ses loisirs d'abord et plus tard ses captivités à écrire, de son art, de son âme et de sa foi, les choses, étranges sous la plume inculte d'un ouvrier, que vous avons citées de lui.

Le style grandissait en lui avec la sagesse et les années. Nous n'en connaissons point, en français, de plus biblique et de plus moderne à la fois.

On y sent les premiers bouillonnements d'une source qui va jaillir : c'est une langue qui se moule sur l'âme, et non sur l'anti-

quité. Ce sont les ignorants qui créent les langues, les savants ne font que les exhumer.

Le principal livre de Palissy dans sa maturité est un recueil de méditations philosophiques, religieuses, artistiques et surtout agricoles, qu'il intitule *Mon Jardin*. C'est le Salomon des ouvriers, se reposant au soleil couchant de sa pénible et sainte vie, se remémorant les choses de la nature, de l'art et de l'âme, qui ont laissé leur empreinte dans son imagination et dans son cœur pendant son pélerinage ici-bas.

On y sent le laboureur, le fabricateur de briques et le fabricateur de songes ; on y sent surtout l'adorateur du suprême Ouvrier en esprit et en vérité.

L'amour de la nature lui en donne l'intelligence, et l'intelligence de la nature lui révèle les lois, les forces, les grâces de la création. Il se figure que, pour s'abriter contre les persécutions et les guerres civiles de son temps, Dieu lui a permis de se construire un jardin inaccessible aux bruits, aux troubles, aux ravages du monde, une sorte d'Éden dont il est l'Adam ; il rêve qu'après avoir dessiné, planté, semé cet asile, il y donne, à l'ombre de ses vergers et au bord de ses sources, des leçons de culture, de sagesse, de piété et de bonheur aux hommes. Il se peignait ces images de félicité, de liberté et de repos dans les murs de la Bastille de Paris, où le maréchal de Montmorency et

ses autres protecteurs du parti opposé le tenaient enfermé pour sa sûreté autant que pour le contraindre à sa conversion.

Comme le Créateur lui-même l'a fait dans son œuvre, Palissy répand son âme dans toute sa création imaginaire, et il convie tous les animaux vivants, intelligents et aimants à l'habitation et à la félicité de l'homme. Il y associe même les plantes, qu'il dépeint comme susceptibles d'un certain degré incomplet d'intelligence et d'amour.

« Sur les parois de mes cavernes de rochers il y aura, dit-il, songeant à ces objets qu'il a si souvent reproduits dans ses compositions d'argile et d'émail, nombre d'espèces d'herbes et de mousses insculpées,

comme sont les scolopendres, les cheveux de Vénus, les adiantes et autres espèces d'herbes, et au-dessous desdites herbes et mousses, il y aura un grand nombre de lézards et insectes qui ramperont le long des roches, les uns en haut, les autres en travers, les autres descendant en bas, faisant leurs gestes, attitudes et plaisants contournements ; et tous lesdits animaux seront insculpés et coloriés si près de la nature, que les autres insectes, lézards et couleuvres naturels, les viendront souvent admirer comme tu vois qu'il y a un chien insculpé dans mon atelier de potier que plusieurs chiens se sont mis à gronder contre, pensant qu'il fût naturel ; et du rocher suinteront

plusieurs ruisselets d'eau qui tomberont dans le bassin, où il y aura poissons naturels, grenouilles et tortues.

» Et au-dessus de cette grotte ouverte au ciel, je planterai, en façon de corniche, un grand nombre d'aubépines et autres arbrisseaux portant leurs fruits pour la nourriture des oiseaux, lesquelles aubépines et autres arbustes seront cause que ceux qui se pourmèneront en icelles allées auront ordinairement le plaisir de diverses chansonnettes qui par les oiseaux seront dites sur ces arbrisseaux. Il y a deux causes qui rendront les oiseaux amateurs de dire leurs chansonnettes en ce lieu.

» La première cause est le soleil, qui dès

le matin jettera ses rayons sur les arbrisseaux; la seconde est que les oiselets trouveront ordinairement quelque chose à se repaître sur les branches.

» Pour mieux les accoutumer en ce jardin, je jetterai en temps d'hiver des graines de plusieurs semences sur la terre, afin qu'ils trouvent à manger quand la saison aura rendu les arbres stériles...

» Et ceux qui se pourmèneront au-dessus de ces galleries et s'apouieront sur l'accoudoir pour se récréer auront les arbustes et les oiselets sur leur tête; et, voulant regarder la beauté du jardin et ce qui s'y fera, ils auront de la senteur de certains violettes, marjolaines, basilics et autres espèces d'her-

bes abritées, par les rochers, des froideurs du nord ou de l'ouest.

» Ces montagnes exposées au midi et au matin, échauffées tout le jour par le soleil, rendront la nuit leur chaleur à ces plantes, herbes et arbres, et les fruits en seront plus savoureux et à meilleurs goûts. De plus, celles qui demanderont l'humidité seront plantées le long des ruiseaux qui sortiront de ces rochers et montagnes, et ces petits ruisseaux feront, en allant, un grand ruisseau; certaines circulations formeront des îles propres à nourrir des herbes aquatiques, et, pour arroser chacune, je creuserai un grand nombre de branches de sureau qui s'engenceront l'une au bout de l'autre; et j'en présenterai un

bout aux suintements des roches, et je les soutiendrai sur de petites fourches en bois plantées en terre, qui porteront mes petits canaux à chaque place que je voudrois mouiller.

» Et pour que le pied des hommes ne foule et ne gâte pas les herbes, entre les rochers et les plantes auxquelles je conduirai l'eau, mes aqueducs de sureau seront percés tout le long de petits trous qui laisseront pleuvoir comme une rosée perpétuelle sur les herbes. »

Puis, après une longue amoureuse description de ses montagnes, cavernes, rochers, parterres, vergers, entremêlée de réflexions

merveilleusement pieuses et d'élans de l'âme à Dieu :

« En me retirant des labeurs de cette terre, s'écrie-t-il, je n'ai trouvé en ce monde autre délectation que de construire et cultiver mondit jardin ; tellement que depuis ce temps-là je n'ai fait que rêver à l'édification d'icelui.

» Et la semaine passée, comme j'étois en mon lit endormi, il me sembla que mon jardin étoit déjà fait comme j'ai dit ci-dessus, et que je commençois déjà à en manger les fruits ; et me sembloit qu'en passant le matin par ledit jardin, je considérois les merveilleuses choses que le souverain Maître a commencé à faire à nature. »

Palissy sort de là pour s'élever aux considérations les plus surnaturelles, mais les plus vraies, sur les lois morales de toute la création, visibles pour un génie religieux et philosophique dans les lois physiques de la végétation et de l'animalité.

Il épanche sa charité sur les animaux, il prête son intelligence aux végétaux, aux rochers eux-mêmes, aux sources, à l'Océan ; il fraternise de l'âme avec l'âme universelle, dont il voit les actes, dont il plaint la sensibilité, dont il entend la plainte ou la joie dans toute la nature.

« Nulle nature, dit-il, ne produit son fruit sans extrême travail ou douleurs.

» Je dis aussi bien les natures végéta-

tives que les sensibles et raisonnables.

» Si la poule devient maigre pour faire éclore ses poussins, si la chienne souffre en mettant bas ses petits, je te puis assurer que les plantes souffrent en produisant leurs fruits...

» J'étois une fois dans les îles de la Saintonge.

» J'aperçus une vigne plus chargée de fruits que toutes les autres : m'enquérant de la cause, on me répondit qu'elle étoit chargée à mort.

» Je demandai ce que l'on vouloit dire.

» J'appris alors qu'on lui avoit laissé plus de rameaux que de coutume, parce qu'on vouloit l'arracher après la cueillée ; mais,

qu'autrement on n'auroit pas voulu permettre qu'elle fût chargée si abondamment.

» Ce qui veut dire que, si on laissoit faire aux vignes ce qu'elles voudroient, elles se tueroient à cause de l'abondance des fruits qu'elles s'efforceroient de produire...

» Bien des fois j'ai contemplé des arbres et plantes qui se sentoient mourir, et qui, avant de mourir, se hâtoient de fleurir et de produire graines et fruits avant le temps accoutumé.

» Que seroit-ce si je parlois des hommes ? »

Plus loin, il contemple dans son jardin « les rameaux des vignes, des pois et des courges, lesquels sembloient avoir connois-

sance de leur débile nature; car, ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes, ils jetoient certains petits bras comme filaments en l'air, et, trouvant quelques petites branches, ils venoient s'y lier, suspendus et attachés.

» Quelquefois aussi, passant par les jardins, je voyois plusieurs de ces rameaux qui n'avoient rien à quoi s'appuyer et jetoient leurs petits bras en l'air, pensant saisir quelque chose pour se soutenir.

» Lors je venois leur tendre certaines branches pour aider à leur foiblesse; et un matin l'ayant fait ainsi, je trouvai le soir que ces plantes avoient jeté et entortillé leurs bras autour de ces appuis.

» Et, tout émreveillé de la providence de

Dieu, je me rappelois cette parole : que les oiseaux mêmes y ont part et ne tombent pas sans sa volonté !...

» J'aperçus aussi certains arbres fruitiers, lesquels il sembloit qu'ils eussent quelques connoissances, car ils étoient soigneux à garder et à protéger leurs fruits, comme la femme son petit enfant.

» Parmi ces plantes, les vignes, les courges, s'étaient posées et contournées certaines feuilles dont ils couvroient leurs fruits, craignant que le froid ne les endommageât.

» Les rosiers et groseilliers, afin de se défendre contre ceux qui voudroient ravir leurs fleurs et germes, avoient mis au-devant des armures et épines piquantes.

» Je vis le froment et autres blés, à qui le Tout-Puissant avoit donné la sagesse de vêtir leurs fruits si excellemment, que Salomon ne fut jamais si bien vêtu avec toute sa sagesse.

» Toutes ces choses me donnoient occasion de tomber sur ma face et d'adorer le Vivant des vivants, qui a fait de telles choses pour l'utilité et le service de l'homme ! La terre seroit bénie, s'écrie-t-il alors, si l'homme y travailloit. »

Le potier devient lyrique, et le cantique du prophète se mêle au travail de ses mains :

« Il n'y a trésor pareil aux petites herbes des champs, même les plus méprisées ! »

Si la nature que nous appelons inanimée, par ignorance sans doute et par faiblesse de vue, lui fournit de tels hymnes, qu'on juge des impressions qu'il recevait de la contemplation des animaux, des champs et des merveilles de l'intelligence de l'homme !

« Quand je sortois du jardin, dit-il, pour aller me pourmener à la prée qui penche vers la rivière, étant là, je voyois jouer, gambader et folâtrer certains agneaux, moutons, brebis, chèvres et chevreaux, ruant sautelant et faisant plusieurs gestes et mines étranges ; et mêmement me sembloit que je prenois grande délectation à voir certaines brebis dépouillées, lesquelles sentant le temps nouveau (le printemps), ayant laissé

leurs vieilles robes, elles faisoient mille sauts et gambades en ladite prée.

» Je voyois certains autres béliers qui se reculoient bien loin l'un de l'autre ; et puis, courant d'un vitesse en grande roideur, ils se venoient frapper des cornes l'un contre l'autre.

» Je voyois aussi des chèvres qui, se levant des deux pieds de derrière, se heurtoient les cornes d'une grande violence ; aussi je voyois les petits poulains et les petits veaux qui se jouoient et folâtroient auprès de leurs mères...

» Toutes ces choses me voyoient d'un si grand plaisir, que je m'écriois en moi que les hommes étoient bien fous d'ainsi mépri-

ser les lieux champêtres et l'art d'agriculture, lequel nos pères anciens, gens de bien, et même les prophètes, ont bien voulu exercer voire même garder leurs troupeaux... »

VIII

Hélas ! c'était dans les murs et dans les fossés d'une prison, séparé de sa femme par le tombeau et de ses enfants par la captivité, des horizons de la Seine par la proscription, des outils et du travail de son art par la vieillesse, de ses frères en religion par le martyre, que Palissy écrivait ces choses et

se consolait dans sa pensée de sa ruine, du cachot, et de sa mort prochaine.

Ces feuilles éparses, longtemps oubliées, enfin recueillies, forment deux volumes, véritables trésors de sagesse humaine, de piété divine, de génie éminent, de naïveté, de force et de couleur de style.

Il est impossible, après les avoir lus, de ne pas proclamer ce pauvre ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de la langue française.

Montaigne ne le dépasse pas en liberté, J.-J. Rousseau en séve, La Fontaine en grâce, Bossuet en énergie lyrique.

Il rêve, il médite, il pleure, il décrit et il chante comme eux.

Il touchait alors à ces dernières heures de la vie où la voix de l'âme prend plus de mélancolie et de solennité, comme les bruits du soir dans une nature qui va s'éteindre et se taire.

Son ancien patron avait pitié de ce vieillard prêt à mourir dans les chaînes et à changer seulement de tombeau.

Le roi Henri III alla le visiter dans sa prison, désirant l'affranchir et mettre sa grâce au prix d'une légère complaisance de sa foi.

« Mon bon homme, lui dit le roi, il y a quarante-cinq ans que vous êtes au service de ma mère et de moi ; nous avons enduré que vous ayez vécu en votre religion parmi les feux et les massacres. Maintenant je suis

tellement pressé par ceux des Guises et par mon peuple, que je me vois contraint de vous livrer entre les mains de mes ennemis, et que demain vous serez brûlé si vous ne vous convertissez. »

Le vieillard s'inclina, attendri par la bonté du roi, humilié de sa faiblesse, mais inébranlable dans la foi de ses pères.

« Sire, répondit-il, je suis prêt à donner mon reste de vie pour l'honneur de Dieu. Vous m'avez plusieurs fois dit que vous aviez pitié de moi, et moi j'ai pitié à mon tour de vous qui avez prononcé ces mots :

» *Je suis contraint !*

» Ce n'est pas parler en roi, sire ! et ce sont paroles que ni vous, ni les Guises, ni

votre peuple, ne pourront jamais me faire prononcer. JE SÇAIS MOURIR ! »

Les courtisans qui accompagnaient le roi, au lieu d'admirer, s'indignèrent.

« Voyez l'insolent ! criaient-ils ; ne dirait-on pas qu'il a lu Sénèque et qu'il parodie le mot du philosophe :

« Celui qui sait mourir ne sait jamais être contraint ! »

Henri III, meilleur que sa cour, en considération des belles œuvres qui décoraient ses palais, et en mémoire de sa mère, ne consentit pas à céder Palissy aux Guises, et laissa la vieillesse et la nature achever le condamné. Il expira martyr volontaire dans

les cachots de la Bastille et ne retrouva la liberté que dans la mort.

Sa gloire parut longtemps ensevelie avec lui ; elle ne fut exhumée de l'oubli avec ses œuvres que dans le dernier siècle, par Faujas de Saint-Fond, Fontenelle, Buffon ; dans celui-ci par M. Cap, qui recueillit, classa, commenta ses œuvres ; et enfin, tout récemment, par un jeune homme dont l'âme et l'imagination se passionnèrent, par ressemblance de nature, pour l'art, la poésie et le martyre de Palissy, M. Alfred Dumesnil. Nous leur devons les matériaux de la statue d'argile du potier de terre.

Bernard de Palissy est le plus parfait modèle de l'ouvrier. C'est par son exemple,

plus que par ses œuvres, qu'il mérite une place à part parmi les hommes dont le nom a grandi le nom de l'humanité.

Qu'il fût resté inconnu et routinier dans la tuilerie de son père à pétrir ses tuiles qu'il n'eût jamais purifié, façonné, émaillé sa poignée de boue; que ses groupes naïfs, ses reptiles rampants, ses limaçons baveux, ses grenouilles humides, ses lézards éveillés, ses herbes et ses mousses trempées de pluie n'eussent jamais décoré les fonds et les bords de ces plats, de ces aiguières, de ces salières, ornements aussi bizarres que minutieux des tables et des dressoirs du seizième siècle : certes, rien n'aurait manqué à l'art de Phidias, de Michel-Ange, à la porcelaine de

Sèvres, de la Chine, de Florence ou du Japon ; mais sa vie aurait manqué à l'admiration et à l'imitation de l'homme de métier.

C'est le patriarche de l'atelier, le poëte du travail des mains dans les temps nouveaux, le potier de terre de l'Odyssée, de la Bible, de l'Évangile, la parabole faite homme pour ennoblir et diviniser toute profession, même la plus triviale, pourvu qu'elle ait le labeur pour mérite, le progrès et l'art pour mobile, Dieu pour fin.

IX

Tel fut Palissy. Né de lui-même, il sent un génie au bout de ses doigts ; il ne jette pas la terre glaise sous ses pieds ; il ne méprise pas la vile matière que sa condition a mise dans ses mains ; il s'étudie à la purifier et à l'ennoblir en l'imprégnant de son âme ; il parcourt le pays avec sa truelle et sa spatule, gagnant sa vie honnêtement de four-

neau en fourneau ; puis, quand sa profession n'a plus rien à lui apprendre, il va dans les solitudes interroger le Maître des maîtres, la nature, en lui dérobant ses mystères ; il en prend l'amour et l'enthousiasme à force de la contempler ; il l'égale dans ses formes, dans ses couleurs, dans ses jeux ; il transporte la feuille, l'herbe, la mouche, le reptile, l'insecte, le ruisseau, la rosée, l'humidité, la fraîcheur, le vernis de la lumière sur un morceau de terre, en recherchant la perfection de l'art qui se cache toujours pour être découvert et qui se refuse pour être ravi ; il rencontre la misère, l'incrédulité, la raillerie de ses contemporains ; il s'obstine, il s'acharne ; il brûle sa maison

pour alimenter son dernier fourneau ; il fait violence au génie de l'invention ; il manifeste la folie de l'espérance, l'héroïsme du travail ; il est récompensé, il triomphe, il s'illustre et il enrichit ses enfants.

Mais ces récompenses terrestres, dont il rend grâce à la Providence, ne sont rien pour lui : l'ouvrier est satisfait, l'homme ne l'est pas. Il a soif de la beauté et de la gloire éternelles.

Ce qu'il a découvert de plus précieux dans ses contemplations solitaires de la nature, ce n'est pas son art, c'est Dieu, la fin et l'objet de tout art parfait.

Il écrit dans ses loisirs ses merveilleuses contemplations ; il épanche son intelligence

dans ses cantiques, œuvre de sa piété, mille fois plus que dans ses vases, œuvre et jeu de ses mains.

Cette âme éclate, sans étude et sans langue, d'un saint enthousiasme. Il s'attache avec une foi filiale au culte alors persécuté de ses frères ; il donne sa maison pour son art ; il donne sa vieillesse, sa liberté, sa vie pour son Dieu ; il s'élance de son cachot au ciel sur les ailes de la sainte espérance ; il laisse après lui de futiles chefs-d'œuvre sans doute, semblables aux édifices d'argile, de sable ou de coquillages que les enfants laissent oubliés après eux sur la place où ils ont joué avec d'autres enfants de leur âge ; mais il laisse d'éloquentes leçons et d'im-

mortels exemples de travail, de patience, de lutte avec l'obstacle, de victoire sur la matière, d'élévation douce, de piété et de vertu, aux artisans de toutes les professions.

Sa vie veut dire labeur, ses œuvres invention, sa mort martyre.

Son livre devient le catéchisme, non-seulement du métier de terre, mais du métier plus sublime de bien dire, de bien faire et de bien vivre.

Son nom est le patron des métiers ingrats, obstinés et victorieux.

Palissy conquiert ainsi légitimement une place parmiles grands hommes dans l'obscurité.

Quelques-uns disent :

« Mais il n'a manié que de l'argile ! »

Qu'importe? La grandeur n'est pas dans le métier, elle est dans le caractère.

Si un tel homme est petit, qui donc est grand ?

FIN.

TABLE

Coulommiers. — Typographie A. Moussin.

COLLECTION MICHEL LÉVY

JACQUAR D

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Antar	1 vol.
Bossuet	1 —
Christophe Colomb	1 —
Cicéron	1 —
Les Confidences	1 —
Cromwell	1 —
Fénelon	1 —
Geneviève, histoire d'une servante	1 —
Graziella	1 —
Guillaume Tell	1 —
Héloïse et Abélard	1 —
Homère et Socrate	1 —
Jacquard	1 —
Jeanne d'Arc	1 —
Madame de Sévigné	1 —
Nelson	1 —
Nouvelles confidences	1 —
Régina	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

JACQUARD

— GUTENBERG —

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

JACQUARD

I

La première condition de l'histoire, c'est la vérité; la seconde, c'est la mesure dans l'appréciation d'estime et de gloire qu'elle décerne à ses héros. Nous ne voulons point faire un poëme ou un roman de cette humble

vie passée devant un métier de brochage et devant des outils de menuiserie employés pendant soixante ans à perfectionner le passage de quelques navettes à travers la trame, et le jeu de quelques poulies entre quatre piliers ; nous ne voulons pas donner le nom de grand homme à un pauvre ouvrier en soie, homme simple, bon et utile, esprit sans autre horizon que celui de sa profession, sans autres lumières que les lueurs de sa lampe ; mais rêveur, ingénieux, obstiné à la découverte, acharné à l'invention, et doué d'un instinct si exclusivement mécanique, que des esprits supérieurs qui l'entendaient parler sur d'autres sujets que son métier, s'en allaient en disant de lui :

« Ce n'est rien, c'est une machine qui en a inventé une autre ! »

Nous n'en avons pas nous-mêmes d'autre idée ; nous ne le comparons ni à Triptolème, qui invente la charrue nourricière des hommes ; ni à ce Platon, qui invente des idées transformatrices des philosophes ; ni à Homère, qui invente des mondes fantastiques, des poëmes, des sentiments, des images, pour pétrir de larmes de pitié et de nobles passions le cœur humain ; ni à Archimède, qui invente des forces physiques capables de soulever des montagnes par la main d'un insecte ; ni à ce Phidias, qui invente le beau dans les formes des temples pour contenir le beau suprême dans l'idée,

les dieux ; ni à Christophe Colomb, qui invente un monde ; ni même à Montgolfier, qui invente la navigation aérienne, dont les enfants de nos enfants développeront un jour les ailes et recueilleront les nouvelles civilisations.

Non, ce serait profaner la gloire et la reconnaissance du genre humain que d'appliquer le même mot à des inventions si différentes. Au grand homme, l'immortalité ; à l'homme simplement utile à ses semblables, l'estime de sa profession, de sa ville, de son époque, une ligne dans l'histoire de l'art : voilà tout ce qu'on lui doit et tout ce qu'on lui paye. Nous inscrivons ici le nom de cet artisan de Lyon, nommé Jacquard, pour

montrer en lui aux artisans de tous les métiers manuels, si nombreux et si intéressants de nos jours, l'écueil et le modèle à la fois de l'ouvrier.

II

Disons tout de suite ce qui nous frappe dans la vie de cet homme.

Ce fut l'excès de la fatigue, de la misère, et la déchéance physique et morale de l'ouvrier industriel, qui forcèrent Jacquard à chercher quelque adoucissement à ce supplice de ses frères et à méditer soixante ans son invention. Ceci même est une première

leçon qui sort de la vie que nous allons écrire. Cette leçon est de nature à bien faire réfléchir l'homme des champs, vivant du métier naturel, éternel et universel, la culture de la terre, avant de quitter ce métier des métiers, qui peuple l'univers, qui crée, qui nourrit sans limite les populations qu'il enfante, pour aller se jeter, au sein des villes, dans ces métiers industriels, précaires, passagers, chanceux, qu'un caprice fait naître, qu'un autre caprice anéantit, que l'invention d'une cheville ou le déplacement d'une bobine dans une mécanique à tissage supprime, et qui dévorent par milliers les populations, corps et âme, sous prétexte de les mieux salarier. Comparons, en effet,

l'ouvrier de la terre à l'ouvrier de l'atelier industriel : la comparaison produit l'étonnement, quand elle ne produit par la pitié.

III

J'habite une contrée voisine de ce grand atelier moderne, de cette Sidon de la France, de cette Damas de l'Occident, qu'on appelle Lyon. Je connais bien la condition et les mœurs de cette *tribu de parias européens*, appelée *canuts*, par je ne sais quelle assimilation dégradante avec la canette, outil de

leur métier, ou par je ne sais quel cynisme de langue, terme trivial qui semble porter en lui le sens de quelque infirmité de race ou quelque antique malédiction du sort.

D'un autre côté, je suis né et j'ai habité la plus grande moitié de ma vie parmi les paysans, dans un pays montagneux et pauvre, où le sol rare, mince, rocailleux, ingrat, ne produit que ce qu'on lui arrache. Je connais également bien la condition et les mœurs de l'ouvrier de la terre. Eh bien, daignez me suivre un moment en esprit dans l'atelier industriel de Lyon, ou dans l'atelier de Dieu, la campagne. Toutes les fois que j'ai fait par la pensée cette compa-

raison, je n'ai pu m'empêcher de répéter ce vers du poëte garçon de charrue, Burns :

> C'est l'homme qui a fait les cités,
> C'est Dieu qui a fait les campagnes !

IV

Entrons dans ce faubourg de Lyon. Les toits, noircis par la fumée des machines et par la vapeur des chaudières où l'on teint les laines et les soies, sortent à peine du brouillard de la rue ; on voit peser d'en haut, sur ces maisons, un miasme lourd, éternel, visible ; le vent frais qui suit le courant de deux fleuves s'efforce vainement de rejeter ces lambeaux de brume sur les collines. La

brise du Rhône et de la Saône ne parvient à arracher au soleil que quelques rayons pluvieux qui semblent répugner à salir leur lumière par le contact de cette haleine immonde d'une ville de feu et de bruit.

A droite et à gauche de ce faubourg, artère malsaine d'un corps souffrant, s'élèvent des rues grimpantes, étroites, tortueuses, entrecoupées de degrés de pierre, bordées des deux côtés de maisons à quatre ou à six étages, qui se disputent l'air, le jour, et qui, n'ayant pas sur le sol assez de place pour s'étendre, montent les unes à l'envi des autres pour conquérir l'espace sur le ciel. Leurs murs noirâtres et tachés de teintes vertes sont percés de milliers de

fenêtres sans balcons et sans entablements, où l'on n'aperçoit pas même le pot de fleurs, image consolante du monde végétal qui porte quelque souvenir ou quelque parfum domestique à la jeune fille, ou la cage de l'oiseau qui gazouille pour l'enfant. Le plus grand nombre de ces fenêtres n'encadrent pas même la feuille de verre, tamis de la lumière dans leurs châssis ; des feuilles de papier huilé et jaunies par la pluie remplacent les vitres, afin que la lueur trop vive du jour ne dévore pas les teintes de l'étoffe. Quelques-unes de ces feuilles de papier, crevées par la grêle ou par le vent, flottent en lambeaux à ces fenêtres ; elles rendent à l'oreille des passants ce cliquetis mort de

feuilles sèches, seul murmure de ces ombres qui ne végètent pas ; elles impriment à ces maisons une physionomie d'indigence, de ruine et de catacombe qui serre le cœur dans la poitrine, et qui fait presser le pas au passant pour retrouver la lumiere et la vie. On n'entend sortir de ces demeures d'autre bruit que le bruit monotone et cadencé de la navette, des rouages et des poulies qui battent, grincent et sifflent à tous les étages, sans laisser au passant l'intervalle d'une respiration : on dirait le sourd et perpétuel froissement des muscles et des nerfs de bois de l'avarice et de l'industrie, remués par d'invisibles ressorts dans l'automate ou dans le squelette de la ville morte.

V

Si vous pénétrez dans une de ces maisons ou de ces fourmilières humaines, vous trouvez d'abord une étroite, longue et sombre voûte qu'on appelle une allée; une rigole humide et fétide la borde des deux côtés pour écouler la sueur de la maison dans le ruisseau de la rue. Vous glissez dans la fange toujours détrempée que

les pieds boueux des habitants ou des visiteurs, les parapluies égouttés et les incuries banales entretiennent sans cesse dans ce supplément de l'égout, portique d'un cloaque. L'allée vous conduit à un escalier commun aux deux cents habitants qui peuplent cette demeure; ses marches, usées par le frottement des souliers ferrés, suintent, comme le pavé de l'allée d'une humidité fétide. A chaque palier, des portes entr'ouvertes laissent s'exhaler l'émanation souterraine d'autres égouts. A côté, et à l'odeur de ces immondices, huit à dix autres portes hermétiquement fermées ne laissent entendre à l'intérieur que des vagissements d'enfants, des impatiences de mères interrompues dans

leur ouvrage par ces soifs de leurs mamelles. Ces bruits sont entrecoupés par le coup sourd des pédales du métier qui ne se repose jamais sous le pied de la jeune fille, du frère ou du père. Montez, redescendez, suivez les paliers et les corridors de ce labyrinthe sans guide. C'est partout le même aspect, la même mélancolie, le même murmure : vaste geôle du travail, dont on n'aperçoit pas les geôliers!

VI

Plongez-vous les yeux à travers une de ces portes entr'ouvertes par le fabricant qui vient inspecter l'étoffe, apporter le dessin, solder la semaine; vous apercevez des chambres nues dont presque tout l'espace est occupé par le métier, pilori de la famille. Des échevaux de soie tapissent les murs; des piliers de bois, des cordages, des poulies,

des fils, des bobines, des navettes, des cylindres, des cartons percés de trous, des contre-poids, des leviers, jouent à grand bruit sous la main de l'ouvrier accroupi devant sa trame, pendant que ses fils l'assistent devant un métier pareil, que ses filles font lever et baisser tour à tour, par un mouvement machinal, les soies tendues sur son cadre. Toute cette famille porte dans ses attitudes et dans ses traits l'empreinte de la profession sédentaire, renfermée, immobile ou torturée qui l'emprisonne dans ces cellules du travail : la taille courte, les jambes cagneuses, les genoux gros, les pieds longs, les épaules hautes, la poitrine rentrée, les bras grêles, les doigts maigres, les joues

creuses, le teint hâve, les yeux ternes. La physionomie douce, mais sans virilité dans l'homme, sans attrait dans la femme, semble avoir contracté dans la monotonie et dans la réclusion de l'état une sorte de stupeur mécanique pétrifiée sur le visage. Les lèvres épaisses sont fendues par un ricanement trivial et triste ; les yeux gros, ronds, démesurément ouverts, semblent frappés d'un perpétuel étonnement. La voix est cassée. La langue même de cette race séparée du reste de la population par sa cohabitation exclusive avec elle-même ne ressemble plus à la langue qu'on parle dans la rue, elle a des idées, des mots, des jargons, des proverbes, des accents qui la rendent une lan-

gue morte, ou impénétrable pour le reste du peuple ; elle traîne comme la plainte, elle chante comme la captivité, elle se lamente comme l'éternel ennui de l'uniformité ; elle révélerait à elle seule une tribu souffrante entre toutes les tribus de la terre : tribu qui travaille à l'ombre comme le tisserand dans sa cave, dont le travail, toujours le même, n'exerce en rien l'intelligence ni le cœur, et réduit toute l'existence d'un homme à un seul geste éternellement répété depuis le berceau jusqu'à la mort.

Le canut se déplace à peine de son métier pour prendre son repas ; il mange son pain et sa salure sur le bord du banc ; il ne quitte sa trame pendant toute la semaine que pour

se coucher. L'instrument de son salaire et de son supplice est toujours là devant ses yeux : c'est le dernier objet qui frappe sa vue quand il s'endort, c'est le premier objet qu'il aperçoit à son réveil. Sa femme et ses enfants n'ont pas d'autre horizon. A peine le jour pénètre-t-il à travers le brouillard du matin dans la mansarde, que chacun d'eux reprend autour de l'instrument la place et le fil de la veille, et que le gémissement des rouages et des poulies dans toute l'immense et noire caserne annonce à la rue qu'une nouvelle journée a recommencé pour le même peuple.

Le dimanche seul interrompt, d'un repos aussi régulier que la tâche, la monotonie

de cette vie. L'ouvrier change de linge, s'accoude à sa fenêtre pour causer avec l'ouvrier des autres étages ou de la façade opposée. On les entend sans les comprendre. La femme, les filles, les frères, les apprentis sortent dans leurs costumes endimanchés ; ils se mêlent peu aux autres groupes de la population ; on les voit, sortant des églises, errer à pas lents, en famille, dans les rues, comme des étrangers, regardant tout d'un regard étonné de la lumière et du mouvement de la ville. Le soir, ils se répandent dans les chemins creux, dans les terres vagues des environs de Lyon ; ils s'asseoient sur l'herbe poudreuse, ou sur le sillon, ou sur le bord du chemin ; ils regardent mé-

lancoliquement le coucher du soleil derrière les vertes collines de la Saône. Quelquefois la danse attire les jeunes gens et les jeunes filles ; le loisir attable le père et la mère dans les guinguettes exclusivement fréquentées par leur profession ; ils regagnent ensuite à pas lents la rue sombre, la chambre haute, et recommencent le lendemain la même alternative de travail et de repos.

Quelques-uns atteignent, à force d'années et d'économie sur leur pain de tous les jours une petite épargne qui leur permet d'acheter eux-mêmes un ou plusieurs métiers. Autour de ces métiers ils exploitent parcimonieusement le travail de leurs apprentis, comme les fabricants ont exploité leur pro-

pre jeunesse ; ils deviennent à leur tour fabricants: ils s'enrichissent; ils prennent rang dans la cité; ils dépouillent la veste brune du canut pour revêtir l'habit à longue basque du négociant; ils accumulent épargne sur épargne; ils se naturalisent en deux ou trois générations dans la probe et laborieuse bourgeoisie de Lyon; ils y portent, ils y conservent de leur origine cette économie féroce qui est à la fois la vertu et le vice du travail enrichi. Ils n'apprécient pas l'homme, ils le numèrent. Ils ont un signe unique et cabalistique auquel ils mesurent tout ici-bas: la fortune. Rien n'existe pour eux que ce qui pèse dans la main et ce qui sonne sur le comptoir; ils sont les idolâ-

tres du métal ; l'or leur a tant coûté à acquérir, qu'ils regardent comme une impiété de le dépenser.

Mais ceux-là sont peu nombreux. Le plus grand nombre consomment à l'entretien de la famille le salaire des jours heureux ; puis lorsque le travail cesse et que le salaire tarit, les pères et les fils serrent leur ceinture autour de leur corps pour moins sentir le vide des aliments diminués. Ils se répandent en groupes indigents de femmes et d'enfants dans les rues de leur ville nourricière ou dans les campagnes lointaines du Forez ou de la Bresse ; ils chantent les tristes complaintes de la misère sous les fenêtres des riches ; ils mangent sans murmu-

rer le pain de l'hiver jusqu'à la reprise des métiers. D'autres, parvenus à la vieillesse, toujours précoce chez eux, se lassent du travail, se livrent à l'intempérance, et meurent à la charge des hospices. On les ensevelit dans la fosse banale du faubourg; c'est une bouche de moins dans la famille, le métier continue à battre le lendemain. Et voilà une race d'hommes! Car telle était la vie de l'ouvrier de Lyon il y a à peine cinquante ans.

VII

La vie de l'ouvrier, de l'habitant pauvre de la campagne, est une vie humaine au moins, en comparaison de cette vie machinale de l'ouvrier en soie ou en coton des villes. Celui-là ne se dépayse ni de son sol, ni de son ciel, ni de sa maison, pour aller s'exiler entre quatre murs. Les racines de l'arbre sont aux pieds, les racines de

l'homme sont au cœur. C'est beaucoup pour l'homme de n'être pas déraciné dans sa séve. L'ouvrier des champs grandit où il est né. Les sentiments et les habitudes de famille, de voisinage, de parenté, de pays, lui forment une atmosphère d'affections innées, cruelles à rompre, lentes à reformer. Il n'est pas contraint de se séquestrer de la nature physique, ce milieu nécessaire à l'homme pour que l'homme soit sain et complet. Il a le ciel sur sa tête, le sol sous ses pieds, le soleil dans ses yeux, l'air dans sa poitrine, l'horizon vaste et libre devant ses regards le spectacle irréfléchi mais perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons, qui entretiennent

sans paroles, mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne. Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés; ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras: bécher, labourer, semer, sarcler, faucher, planter des haies, bâtir des murs, élever, soigner, nourrir, traire des animaux domestiques, moissonner, battre les gerbes, vanner le blé, émonder, vendanger les vignes, pressurer le raisin, récolter les fruits du noyer ou du châtaignier, sécher les récoltes, les préserver pour l'hiver, irriguer les prairies, curer les écluses du moulin, pêcher les étangs, atteler, dételer les

bœufs, tondre les moutons, presser le laitage des chèvres, couper le genêt ou la broussaille pour le foyer, réparer le chaume du toit, tresser le jonc, peigner le chanvre, nourrir le ver à soie, filer la laine pendant les jours de neige, ce sont là autant de travaux qui, en diversifiant le travail de l'ouvrier de la campagne, le lui font aimer, et changent la peine en intérêt et souvent en attachement passionné à l'œuvre.

Presque tous ces travaux s'accomplissent en plein air et en plein jour, santé et gaieté de l'homme. L'homme n'y est point machine, il est homme ; il y place son émulation, son orgueil, son adresse, sa force, son exactitude, son habileté; il y est actif et as-

sidu mais il n'y est pas esclave. Il se sent libre, et il se déplace à son gré dans le vaste atelier rural ouvert à ses pas. Il y devient robuste, il y reste sain ; sans cesse aux prises avec les forces de la nature, il y exerce les siennes ; il a la fierté et le courage de sa liberté ; il est propre à tout. Quand il a grandi dans cette forte discipline des travaux champêtres, le sabre ou le fusil lui paraîtra léger après la charrue ou le pic ; il y est aussi propre à défendre son pays qu'à le fertiliser. Une empreinte de santé, de vigueur, de franchise, de liberté et de fierté modeste virilise ses traits. Il regarde en face, il marche droit, il parle haut, il respire à pleine poitrine ; il ne craint et il n'envie personne.

Placez à côté l'un de l'autre un ouvrier en soie de Lyon et un paysan de l'Auvergne ou des Alpes du même âge, et comparez l'homme à l'homme : l'un vous rendra fier, l'autre vous rendra triste d'appartenir à la race humaine, qui a produit tant de faiblesse à côté de tant de majesté.

VIII

La misère même des champs n'est pas la misère des villes manufacturières : on y souffre des privations, mais presque jamais le dénùment et la faim. Si le fils du cultivateur ne possède pas un petit héritage à cultiver, il se place toujours facilement ou comme serviteur ou comme journalier dans la ferme du métayer ou dans le champ du

propriétaire. Serviteur, il peut économiser tous ses gages ; journalier, il peut épargner son salaire. La nourriture et le vêtement sont à si bas prix dans les campagnes, que ces premières nécessités de la vie sont presque gratuites pour le journalier sobre. En peu d'années il peut acheter un petit champ et s'y construire presque à lui seul son toit et son étable. C'est la situation de presque toutes les familles de cultivateurs dans les pays de montagnes. Deux ou trois mille francs de terre inculte suffisent pour abriter et nourrir le père, la femme et les enfants jusqu'à l'âge où ces enfants se placent eux-mêmes au service des propriétaires voisins pour gagner et économiser à leur tour. On

meurt quelquefois de faim dans une ville, c'est un reproche légitime à la civilisation ; on ne meurt jamais de faim dans la chaumière du paysan. Il faut si peu de sol pour produire le pain d'un hiver, le maïs, la pomme de terre, la châtaigne, le sarrazin pour les poules, le trèfle pour la vache, le feuillage pour la chèvre, l'épine ou le bois mort pour le feu, la paille ou la litière, que le cri réel de la faim est presque inconnu. Quand le cri de l'indigence rurale s'élève, tout le monde est sur sa porte, le morceau de pain à la main ; car le paysan, avare d'argent, a le cœur ouvert pour l'assistance en nature à ceux dont il connaît la détresse. Mais cette détresse extrême et qui réclame des ali-

ments n'atteint jamais l'ouvrier actif et sa famille ; elle ne se manifeste que dans des maisons dépourvues d'habitants valides, où quelque vieillard, quelque infirme, quelque veuve ou quelques orphelins sont restés seuls et abandonnés dans le foyer désert par l'extinctiou des fils, des pères, des maris, des parents morts. Ces indigences accidentelles ne dépassent jamais un ou deux sur cent de la population pauvre, et par conséquent, les forces d'assistance de la population propriétaire y suffisent largement.

IX

Quant à la différence de bonheur physique et de bonheur moral entre l'ouvrier des chaumières et l'ouvrier des ateliers, on peut la mesurer d'un mot : c'est que l'un vit et meurt en communication avec la nature et avec Dieu, et que l'autre vit et meurt en cellule ; c'est que l'un a pour métier la terre, les plantes, les animaux aimants, les arbres,

les eaux, le soleil, et que l'autre a pour métier quatre morceaux de bois et une trame sans fin entre les murs d'une prison à vie. L'un est comparable au pauvre insecte qui file sa soie et qui meurt; l'autre est un être qui s'incorpore par le regard et par la pensée à la création tout entière, et qui n'a rien à envier de ce que Dieu a donné à l'espèce humaine de durée, d'activité, d'intelligence, de sentiment, de sensations et de félicité. Comment se trouve-t-il cependant des générations qui se jettent de jour en jour davantage dans ces ateliers des villes pour recruter cette tribu de la soie et pour mourir sur leur métier? c'est ce que mon intelligence n'a jamais pu comprendre. C'est le

mystère de l'or, il faut renoncer à le sonder ; puis, les villes ont des courants invisibles comme la mer, qui entraînent les campagnes contre l'écueil.

X.

Le père de Jacquard était un de ces hommes des champs, propriétaire aisé à Couzon, village de la banlieue de Lyon, où les excavations d'une montagne, au bord de la Saône, fournissent une pierre saine à larges blocs, rouge comme un granit égyptien, aux constructions de Lyon. Il quitta son petit domaine paternel pour s'enrôler dans la fabri-

que de la soie. Il ne s'enrichit pas ; il mourut jeune, comme meurent les ouvriers de sa profession ; il laissa à son fils deux métiers pour héritage. Ce fils était Jacquard, destiné à immortaliser ce nom dans la cité.

Jacquard, dont l'intelligence était supérieure au labeur manuel dans lequel il avait été élevé, rêva très-jeune deux choses qui font rêver tous les hommes au matin de leur existence : l'amour et la renommée. Il aimait la fille d'un armurier de Lyon, ami de son père. L'armurier lui accorda la main de sa fille. Jacquard fut heureux. Claudine Boichon, c'était le nom de sa femme, rachetait, par sa grâce, par sa tendresse et par sa do-

cilité aux imaginations un peu chimériques de son mari, l'absence d'une dot que son père l'armurier lui avait promise et que sa mauvaise fortune ne put lui donner. Peu importait à Jacquard qui ne voulait du mariage que le bonheur et le calme dont il avait besoin afin de poursuivre les inventions mécaniques, vocation innée dans sa nature ! Il s'endormait tous les soirs, il s'éveillait tous les matins avec un plan nouveau dans l'esprit pour simplifier ou perfectionner les outils de son art ou de tous les autres arts. Au lieu de sentiments et d'images, sa poésie se composait de leviers, de poulies, de ressorts, de cylindres, de rouages, qu'il mettait en mouvement dans ses

pensées, auxquels il faisait accomplir toutes les œuvres de la main de l'homme. La poésie dans les artisans prend presque toujours les formes de la mécanique. Les mécaniciens sont les poëtes de la matière. Au lieu de poëmes et de drames, ils font accomplir des évolutions à des poids, à des contre-poids, à des roues, et, de même que les poëtes créent le mouvement de l'âme, les mécaniciens créent le mouvement de corps. Archimède et Vaucanson sont les Homère et les Virgile de cette poésie. Jacquard, à un degré inférieur, était de cette race créatrice.

Ordinairement le mécanicien ne peut rien sans la géométrie et les mathématiques ; ces

sciences sont les chiffres de ses calculs et les termes par lesquels il exprime ses pensées. Mais les sciences, qui sont l'outil des esprits vulgaires, sont les servantes du génie. Quand il ne les a pas sous la main, il s'en passe, ou il les invente une seconde fois par sa propre force et pour son propre usage. Une vive et patiente imagination, ce don de la nature que les savants de profession affectent de mépriser, est la seule source de toutes les grandes inventions qui ont changé la face du monde matériel. Les plus belles machines sont sorties toutes vivantes de la tête d'un artisan, d'un berger, d'un moine rêveur, d'un potier de terre, d'un cardeur de laines, d'un matelot, d'un ouvrier

en soie ou d'un forgeron ignorant, et non de la main des savants. Les ateliers ont enfanté en ce genre plus de chefs-d'œuvre que les académies. La machine des mondes elle-même, l'astronomie, n'a été dévoilée, décomposée et reconstruite pièce à pièce, astre par astre, que par des pasteurs de la Chaldée. Le hasard et l'imagination sont le père et la mère de l'invention, la science n'en est que la nourrice.

XI

Jacquard ne savait rien et créait tout. Causant un jour avec un coutelier de ses amis et remarquant qu'une lame de couteau passait par les mains de trois ou quatre ouvriers avant d'être adaptée au manche, il rêva un moment en silence devant l'établi de l'artisan.

« Que rêves-tu donc ainsi? lui demanda le coutelier.

— Tu le verras demain, lui répondit Jacquard. »

Le lendemain, il apporta à la boutique de son ami le plan complet d'une machine qui faisait seule en cinq minutes l'ouvrage de quatre ouvriers en un jour. Le coutelier, trop pauvre pour faire exécuter la machine de Jacquard, se contenta de l'admirer et de la garder dans son atelier comme un chef-d'œuvre. Les apprentis la brisèrent à son insu quelques jours après, tremblant que l'invention du canut, en simplifiant tellement le travail, ne supprimât le salaire et la vie de milliers d'ouvriers en coutellerie.

XII

Quelque temps après, ayant appris que les villes maritimes de France et d'Angleterre avaient proposé, un prix à l'inventeur du procédé le plus économique pour les filets de pêche, Jacquard y pense tout un jour de dimanche, en se promenant seul dans la campagne. Le soir, il rapporte le problème tout résolu dans sa tête ; la nuit, il exécute

le modèle de la machine à filets ; le lendemain, il présente cette machine à son fabricant. Ce fabricant éclairé, M. Pernon, détourna l'ouvrier de son invention peu productive, inclina ses méditations vers le perfectionnement des métiers à soie, dont la consommation universelle promettait à l'inventeur une gloire et une fortune sans limites.

XIII

Jacquard y rêvait depuis longtemps. Il avait été entraîné à ces efforts de son imagination par un plus noble motif que la fortune et la gloire, par la compassion fraternelle pour la misère et pour les souffrances des hommes, des femmes et des enfants qui disloquaient leurs membres et abrégeaient leur vie devant ces métiers imparfaits. De

ce jour, il concentra ses pensées dans les combinaisons obstinées du métier à soie. Simplifier ce métier, véritable supplice physique de la classe nombreuse des ouvriers, des ouvrières et des enfants qui y étaient condamnés, ce n'était pas seulement servir l'industrie, c'était servir le genre humain.

Le travail de la soie, répandu depuis l'extrémité de l'Inde jusqu'au centre de la France, est le salaire et le pain de plusieurs centaines de millions d'hommes sur la face de la terre. Un imperceptible insecte, en filant son tombeau, a transformé, nourri, salarié, peuplé et civilisé un tiers du globe. Jamais l'économie politique n'eut, dans un plus petit artiste un plus vaste phénomène du tra-

vail à présenter à l'admiration des hommes. Arrêtons-nous un instant sur ce phénomène, pour apprécier mieux la portée de l'invention qui devait l'agrandir encore.

XIV

Le ver à soie se métamorphose quatre fois pendant sa vie de quelques semaines. Œuf, il éclot en dix jours, couvé par un rayon direct de soleil auquel il emprunte sans doute ses couleurs ; chenille, il revêt et dépouille trois ou quatre robes de nuances différentes en moins d'un mois, comme pour se parer

lui-même des soyeux et brillants tissus qu'il se prépare à tisser pour nous ; ouvrier, il se file à lui-même un linceul pour s'ensevelir et y demeurer vingt jours caché à tous les yeux, pendant lesquels il accomplit sa mystérieuse incarnation sous une autre forme. Le vingtième jour, on voit se déchirer silencieusement ce linceul ou ce cocon ; une tête en sort, des ailes poussent, un papillon jaillit dans l'air, il cherche sa compagne pour perpétuer la vie de l'espèce par l'amour, cette immortalité de la création. La femelle pond des œufs semblables à une graine de fleur aérienne ; puis mâle et femelle meurent en même temps, assurés de revivre. L'homme arrive, il s'empare du sépulcre

vide, entouré de son linceul jaune ou blanc; il l'humecte pour le décomposer, il le dévide, et voilà la soie.

XV

Au commencement, l'homme se contentait de recueillir ce cocon au pied de la plante sur laquelle l'insecte l'avait filé ; mais bientôt l'industrie, pour multiplier le précieux produit, s'empara de l'animal, étudia ses besoins, ses mœurs, son aliment, son travail, et s'associa à lui pour produire en-

semble de plus nombreux écheveaux de son fil d'or.

Ce furent les femmes dont les mains plus délicates se chargèrent de toucher sans les flétrir ces imperceptibles artisans de leur parure. Elles recueillirent les œufs ou la graine pour leur communiquer une température toujours égale, elles les couvèrent dans leur propre sein, elles les firent éclore ainsi à la chaleur de leur propre vie. D'autres les abritèrent et les abritent encore sous leur oreiller ; elles leur cueillirent des feuilles vertes et tendres, propres à être facilement entamées par d'invisibles dents ; elles virent les vers avec ravissement, après quelques semaines, extraire, comme l'abeille, de leur

bouche une salive liquide et dorée sortant par deux orifices, se rejoignant et se solidifiant en un seul fil par la volonté de l'insecte, puis prenant à l'air la consistance d'une toile d'araignée se contournant en voûte ovale autour de la chenille, pour lui servir de nid, de vêtement, de voile, d'ombre, de couveuse ou de tombeau.

Après avoir admiré ce nid, les femmes le pesèrent ; sa légèreté leur attesta la finesse de son tissu. Elles le dévidèrent ; le dévidage leur montra sa solidité. Elles le mesurèrent ; sa longueur les étonna par sa ténuité, le fil de soie d'un cocon s'étend sans se rompre jusqu'à près de mille pas d'homme. Voilà l'ouvrage d'un fileur un peu plus gros que le

ciron. Bientôt ces femmes suppléèrent par des soins de toute espèce aux difficultés, aux maladies, aux saisons que des climats moins favorisés opposaient à l'éducation, à l'éclosion, à la nourriture de leur ouvrier naturel. Elles filèrent elles-mêmes cette nouvelle toison, et la soie commença à effacer dans l'usage et dans l'admiration des hommes toutes les autres toisons grossières que le chanvre, le lin, le coton, le duvet des plantes, les fourrures des animaux, avaient fournies jusque-là à leurs vêtements ou à leur luxe. L'invention de la soie tissée, de la soie teinte, de la soie brochée, devint une date dans l'existence de l'humanité.

XVI

L'Europe, comme toujours, fut la dernière partie du monde visitée par la nouvelle invention. L'Orient, berceau de toutes choses par droit d'aînesse dans le genre humain, en idée, en philosophie, en religion et dans les arts, posséda la soie avant nos ancêtres. Mille sept cents ans avant Jésus-Christ, les Chinois avaient découvert le ver

à soie, planté le mûrier, fabriqué les tissus les plus merveilleux et les plus usuels avec le fil animal de l'insecte. Les Persans et les Indiens recevaient de la Chine par caravanes ces mystérieux brocarts dont ces peuples ignoraient la matière et qui tapissaient, au nombre de *trente mille tentures*, les palais babyloniens de Kosroès. Les Chinois, peuple de granit ! qui connaissaient l'économie politique la plus raffinée avant que l'Europe soupçonnât seulement la portée de la moindre industrie dans la destinée des peuples, connaissaient parfaitement le prix de cet insecte pour leur prépondérance commerciale en Orient ; ils en faisaient un mystère, comme plus tard, du thé, ils défendaient,

sous peine de mort, d'en dévoiler la nature, l'éclosion, le travail et d'en exporter la graine aux étrangers. Les Indes et la Perse seules s'éfforçaient de le naturaliser. Rome et ce petit espace autour de la Méditerranée que la vanité antique à appelé le monde romain, savaient à peine le nom de la Chine et n'avaient entrevu que quelques lambeaux de soie apportés par les Persans ou par les Parthes jusqu'à Tyr. Les femmes de Tyr, qui tiraient la pourpre des veines d'un autre insecte ou coquillage dont elles taignaient leurs laines, avaient vu avec stupeur ces échantillons de soie ; elles avaient pressenti que ces tissus détrôneraient la pourpre et qu'un insecte triompherait d'un

autre. Cependant, par cette curiosité naturelle des femmes pour les objets qui peuvent relever la beauté, la vanité avait prévalu chez elles sur l'intérêt : les belles fileuses de pourpre de Tyr et de Sidon avaient éffilé les morceaux d'étoffe de soie que les marchands du golfe Persique leur avaient apportés de Chine ; elles les avaient filés et teints de nouveau ; elles en avaient composé un tissu à mailles lâches, léger comme l'air, transparent comme l'eau de leur mer, mêlé de soie et de laine, pour la parure des reines. On appelait cette étoffe du *vent tissu.*

XVII

Lés Chinois avaient gardé douze cents ans leur monopole avec leur secret. Ce ne fut que six cents après Jésus-Christ et dans la décadence de Rome, sous Justinien gouvernant l'empire à Constantiuople, que cet empereur parvint à arracher à la Chine ce trésor d'industrie et de civilisation. Alors

la Chine était tolérante en matière de religion ; elle permettait l'introduction des nouvelles idées et des nouveaux dieux dans l'empire avec autant de libéralité philosophique qu'elle apportait de jalousie industrielle à interdire l'exportation de ses éléments et de ses procédés de travail en Occident. On y prêchait librement le Dieu des chrétiens. Justinien envoya en Chine deux moines persans de la religion du Christ, sous prétexte d'y répandre la nouvelle foi : leur véritable mission avait pour objet de découvrir et de rapporter en Europe le secret et la matière de la soie. Le commerce commençait à porter tout l'or de l'Europe et de l'Asie à la Chine, en Perse

et aux Indes. Justinien s'alarmait de cet appauvrissement de l'empire, qui se ruinait pour un tissu.

XVIII

Les deux moines parvinrent à Péking, y résidèrent deux ans, surprirent la nature de l'insecte et les procédés de la fabrication ; ils se procurèrent des œufs de vers à soie ; ils enfermèrent cette graine dans deux bâtons creux qui leur servaient de contenance. Ils dérobèrent ainsi leur larcin aux soupçons des Chinois, revinrent à Constan-

tinople, brisèrent leurs bâtons en présence de Justinien, et déposèrent la graine précieuse sur les genoux de la plus belle et de la plus artiste des femmes, l'impératrice Théodora, cette Cléopâtre de l'empire grec, digne berceau d'un insecte qui venait filer pour les femmes et pour les dieux la parure de la beauté et les ornements des temples.

Nous ne suivrons pas cet art plus loin que son berceau. Tout le monde sait avec quelle rapidité il se propagea dans le monde, et quels chefs-d'œuvre de tissus, de brochage, de richesse, de goût, de dessin, de couleur, de relief, il enfanta en Perse, en Syrie, en Italie, à Lyon. Les ouvriers en soie

furent des lapidaires en étoffes ; leurs œuvres eurent le prix de la pierre précieuse.

Puis l'art atteignit son apogée, le bas prix ; et l'usage de la soie descendit des impératrices et des reines aux femmes et aux hommes des plus humbles conditions. Aujourd'hui c'est le vêtement et le pain de populations presque innombrables. Le mûrier croît pour nourrir l'insecte sur un tiers de l'hémisphère. Quatre cents millions d'hommes en Chine, cinq cents millions d'hommes au Thibet, dans les Tartaries, dans les Indes, quarante millions d'hommes en Afrique, trente millions d'hommes dans l'Asie-Mineure, vingt millions d'hommes

autour de la mer Noire et dans les deux Turquies, des millions d'hommes dans les îles de l'Archipel, en Grèce, au Caucase, sur les rivages de l'Adriatique, vingt-six millions d'hommes en Italie, en Sicile, en Sardaigne, en Savoie, huit millions d'hommes en France, de Toulon à Lyon, plantent le mûrier, élèvent le ver, trafiquent de la soie, la produisent, la consomment, la fabriquent. C'est par milliards qu'il faut compter les ouvriers divers de cette agriculture et de cette industrie; le blé lui-même couvre sur le globe moins d'espace que l'ombre du mûrier.

XIX

Lyon, en France, et l'on peut dire maintenant en Europe, est la capitale du ver à soie. Son peuple routinier, sédentaire et laborieux comme l'insecte dont il achève l'ouvrage, répand en tissus dans l'univers ce que le ver à soie file en cocons; l'un suffit à peine au travail de l'autre. De tout temps, Lyon a été sans rivalité en Europe

pour la perfection de ses métiers. Ses travailleurs, plus patients et plus économes, lui ont conquis et lui assurent, par la supériorité de la main comme par le bas prix, le marché de l'univers. Le travail ne tarda pas à y appeler le génie de la mécanique à son aide. La nature fit naître ce génie à sa porte dans Vaucanson, né à Grenoble au commencement du XVIIIe siècle.

Vaucanson était l'Archimède de la France ; il aurait égalé celui de la Sicile, si l'invention de la poudre à canon en Chine n'avait pas substitué à la force mécanique pour la guerre une force chimique qui donnait à l'homme la puissance illimitée du volcan. Les premiers jeux de Vaucanson enfant

furent des miracles; son imagination dédaigna d'imiter autre chose que le Créateur. Dans son *canard* qui nage, qui marche, qui barbote, qui vole, qui mange et qui digère; dans son *lutteur*, dans son *joueur de flûte*, et surtout dans son *joueur d'échecs*, il organisa des êtres automates pourvus de tous les muscles et de tous les mouvements de la nature, et auxquels il ne manquait que l'âme pour être animés. L'Europe cria au miracle et elle répète encore ce cri d'étonnement après plus d'un siècle.

Le gouvernement envoya Vaucanson à Lyon pour prêter son incomparable génie à un métier. Il fut nommé inspecteur des manufactures de soie. Disons la vérité, son

génie était au-dessus de sa tâche. Ayant entendu les fabricants de la ville se plaindre de la difficulté de former des ouvriers capables de tisser et de nuancer les étoffes, il sourit et il inventa une machine mise en mouvement par un âne, qui tissait, brochait, nuançait toute seule aussi parfaitement que l'ouvrier le plus intelligent. Il pourvut les métiers à soie de tous les mouvements et de toutes les adresses de la main humaine. Tout ce que la fabrique du temps lui demanda pour son usage, il le lui prodigua sans mesure. Il mourut en laissant pour héritage à cette industrie des métiers qui portent son nom, et que des mains moins divines n'avaient plus qu'à retoucher pour

leur adapter les perfectionnements réclamés par d'autres besoins. La gloire est le seul héritage du véritable génie, tel que celui de Vaucanson; il ne faut pas la lui laisser dérober par des plagiaires.

XX

L'art de la soie en était là, quand le jeune Jacquard conçut l'idée de le perfectionner et surtout de l'économiser en supprimant quelques mains coûteuses et en ajoutant quelques rouages ingénieux qui dispensaient de l'application des enfants aux métiers de Vaucanson. L'entraînement de son imagination, ses essais, ses rêves, sa perpétuelle

tension d'esprit pour découvrir des simplications à son art, ses témérités entreprenantes qui font négliger à l'ouvrier le travail des mains pour les chimères de l'esprit ruinèrent en peu de temps sa modique fortune. Ses rivaux le raillèrent, ses amis l'accusèrent, sa femme seule le comprit et le consola. Elle lui avait donné un fils pour lequel elle rêvait elle-même la fortune et la gloire de son père ; elle croyait placer sa vie à un intérêt assuré et incommensurable en la sacrifiant aux études de son mari. Elle vendit, sans se plaindre, les deux métiers, ses bijoux et jusqu'à son lit, pour payer les essais et les dettes du pauvre artiste. Enfin le pain manqua au ménage. Jacquard fut

obligé de quitter avec larmes sa jeune femme et son enfant au berceau, et de se placer à gages comme manœuvre chez un fabricant de chaux du Bugey pour chauffer son four. Sa femme entra comme ouvrière dans une fabrique de chapeaux de paille pour tisser la tige de riz et de seigle, de ces mêmes doigts qui avaient broché l'or, la soie et les fleurs sur les métiers de son mari, vendus à l'encan. Elle allaitait son fils.

L'histoire les perd longtemps tous les trois dans cet abîme de misère. On ne les retrouve que dix-sept ans après, pendant le siége de Lyon par l'armée républicaine de la Convention.

XXI

Lyon, comme toutes les villes de commerce, est une ville de mœurs républicaines. La mobilité des fortunes, destructive de toute aristocratie ; le sentiment de l'égalité, qui n'accepte de supériorité que celle du travail et du succès ; la haine du luxe, bien qu'elle ne vive que du luxe ; l'austérité de la vie, maintenue par l'économie autant

que par la vertu ; l'estime du labeur personnel, titre et gloire de tous les citoyens ; l'éloignement des cours, la rivalité avec Paris, prédisposaient Lyon à la démocratie et à la révolution. Mais les révolutions sont toujours des sacrifices que le temps fait à l'avenir, et qui nécessitent de la part des peuples par qui elles s'accomplissent un grand désintéressement momentané. Les peuples pauvres sont presque seuls capables de ces grands mouvements d'idées et d'institutions qui bouleversent courageusement les vieilles choses pour en faire sortir des choses nouvelles. Les peuples riches se fatiguent vite à ce jeu, ruineux quand il n'est pas terrible. Ils se lèvent un moment en sursaut

au cri de l'idée rénovatrice qui les éveille ; ils font quelques efforts, et ils se recouchent promptement dans le lit du passé, reculant d'effroi devant la grandeur de l'œuvre.

Cet effet ordinaire des révolutions sur les peuples intéressés et vieillis est plus prompt encore quand les révolutions désordonnées, furieuses et sanguinaires demandent, le glaive à la main, des soldats au peuple, des dépouilles aux riches, des têtes aux partis. La Convention en était là. Lyon, qui tient à la propriété plus qu'à la vie, s'était soulevé, non contre la République, mais contre les spoliateurs et les bourreaux. Les armées de la République avaient juré d'anéantir ce foyer d'égoïsme, de modérantisme, et bientôt de

royalisme, qui refusait d'accepter la tyranie du *Salut public.* Gentilshommes, prêtres, fabricants, ouvriers, peuple, prirent les armes et combattirent héroïquement, les uns pour leurs autels, les autres pour leur roi, ceux-ci pour leurs richesses, ceux-là pour leur travail. La lutte fut sublime, mais courte. Lyon succomba sous la France. Les délations, les vengeances, les assassinats politiques, l'inondèrent de sang par la main des proconsuls militaires et des proconsuls civils de la Convention.

XXII

Jacquard, qui était rentré à Lyon pour défendre ses foyers renversés et qui avait combattu avec ses concitoyens, se cacha, après la capitulation, dans l'atelier de paille de sa femme. Son fils, âgé de seize ans, s'engagea dans un des régiments que la Convention recrutait au sein de la ville conquise pour les faire marcher aux frontières. Ce jeune

homme se fit donner deux enrôlements de volontaire au lieu d'un, et il porta le second à son père. Le père et le fils sortirent ainsi ensemble de la ville, changeant de cause et marchant au Rhin avec les républicains qu'ils venaient de combattre sur le Rhône. Dans un des premiers combats sur les bords du Rhin, un boulet de canon frappa le fils à côté du père. Jacquard, couvert du sang de son fils unique, l'ensevelit sur le champ de bataille, languit de douleur et de fatigue dans les hospices, obtint son congé et rentra dans sa patrie décimée par les vainqueurs.

Il ignorait jusqu'à l'asile où sa femme s'était réfugiée. Il la découvrit enfin dans un grenier des faubourgs, où elle étendait le

linge des blanchisseuses pour gagner son pain. Elle partagea ce pain de mercenaire avec lui. Ils pleurèrent ensemble leur enfant, leur jeunesse, leur fortune, leurs espérances. La pauvre ouvrière mourut de chagrin, en encourageant toujours son mari à bien espérer de son génie et de la Providence.

XXIII

Jacquard, dans cette solitude et dans ce deuil, fit faire les derniers efforts de contention à son esprit. Il travaillait, le jour, comme simple ouvrier à la tâche chez un maître fabricant; la nuit, il taillait avec son couteau les poulies et les bobines de sa mécanique. Assisté de M. Pernon, son patron, il la termina enfin en 1800 et en fit recevoir

le modèle à l'exposition de l'industrie. Le jury lui décerna une medaille de bronze, « pour une machine, dit le texte, qui supprimait un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés. »

XXIV

Jacquard, heureux d'être signalé par ce bronze à la gloire et à la fortune, se hâta de prendre un brevet d'invention, titre de propriété d'une idée qui lui en assurait le monopole. Cette machine de Jacquard, bien qu'elle ne fût pas adoptée encore par les fabricants, lui valut un certain degré d'attention et d'importance dans la ville. Le ministre de l'intérieur, Carnot, pour occuper

les loisirs des députes de Milan à la consulte italienne péndant qu'ils attendaient le premier consul à Lyon, les conduisit chez l'ouvrier en soie, inventeur du nouveau métier. Jacquard, qui s'apprivoisait vite avec sa gloire, s'enivra de cette visite de deux nations dans l'atelier d'un pauvre tisseur de soie ; il songea au roi ramassant le pinceau du peintre ; il élargit son plan à peine ébauché à la proportion de l'attention publique. Il avait supprimé un ouvrier du métier, il songea à en supprimer un plus grand nombre. Le génie est une ambition insatiable comme toute ambition : quand on ne peut plus rivaliser avec personne, on rivalise avec soi-même.

Jacquard ne réfléchit peut-être pas assez, dans son enivrement, qu'il travaillait contre ses compagnons de peine, qu'en supprimant tant d'ouvriers il supprimait autant de salaires, et que la vie de milliers de ses co-salariés payerait le prix de son invention. Il se dit au contraire à lui-même, pour consacrer le bienfait de son œuvre, que ces milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, cloués au métier antique, y subissaient des postures contraintes, y contractaient des difformités physiques, et qu'en leur arrachant leur navette il leur enlevait leur supplice. Cela était vrai ; d'ailleurs la gloire est ingénieuse à se créer des motifs d'humanité. Pour consacrer sa découverte à Dieu, il fit

une neuvaine, prière votive à l'image de la Vierge vénérée sur une colline de Lyon, nommée Notre-Dame de Fourvières. Il monta neuf fois les degrés de la sainte colline. A son retour, il s'enferma de nouveau devant un modèle de machine de Vaucanson qui contenait en germe le développement de la sienne ; il y fit un changement important au moyen duquel le fil de soie se présentait de lui-même au tisseur à sa place dans le tissu, et il supprima ainsi toute une catégorie d'ouvriers qu'on appelait les *tireurs de lacs*.

Il en fit un autre au moyen duquel le tisseur était averti de la couleur de la navette qu'il fallait lancer, et il supprima encore

ainsi toute une classe d'ouvrières qu'on nommait les *liseuses du dessin*.

Trois ouvriers, deux ouvrières supprimés autour du métier nourricier dans une ville qui comptait alors vingt mille métiers, qui en compte aujourd'hui soixante mille, c'étaient des milliers d'ouvriers, ses compagnons de peine, rayés du livre des salaires, mais aussi du livre de vie.

Jacquard triompha. Il présenta son modèle aux autorités. Les autorités l'envoyèrent à Paris pour que l'empereur connût et récompensât dans cet homme le bienfaiteur de la fabrique nationale, qui, en abaissant la main-d'œuvre en France allait éteindre la concurrence de l'étranger et muliplier la

consommation générale. L'empereur qui devait voir de loin, en masse et en perspective, les résultats, sans se préoccuper du déplacement momentané des existences, s'entretint avec l'inventeur, soupçonna un génie occulte sous cette rusticité apparente, et fit installer Jacquard au Conservatoire des arts et métiers pour y construire à loisir sa machine. La machine achevée, Jacquard fabriqua de ses propres mains, à lui seul, une robe d'étoffe magnifiquement brochée, dont il fit hommage à l'impératrice Joséphine. Le gouvernement lui accorda une pension de mille écus, à condition de ne fabriquer ses métiers que pour sa patrie.

XXV

Jacquard revint à Lyon populariser sa découverte, pour laquelle il conserva un privilége d'inventeur. Il offrit aux fabricants le moyen facile de s'enrichir en adoptant un métier qui se passait de tant de mains et qui réduisait tant de salaires. En peu de temps l'instinct du lucre triompha des routines, ces ennemies immobiles des inventions. Les

métiers auxquels Jacquard donna son nom se répandirent dans la ville. Chaque métier nouveau adopté rejetait des ouvriers, des ouvrières, des enfants, des familles, sans navette et sans pain, dans la rue. On commença à s'apercevoir que la machine, miraculeuse pour le fabricant, était meurtrière pour le prolétaire. Le nom de Jacquard, d'abord élevé jusqu'aux nues, monta dans les murmures et dans les malédictions du peuple ; des groupes se formèrent pour briser ses machines et pour l'immoler lui-même aux ressentiments de ceux que son génie avait affamés.

— Voilà le traître, disaient en s'ameutant dans les rues des bandes oisives d'hommes,

de femmes, d'enfants exténués par la misère, qui ne s'est mêlé à nous que pour nous ravir, avec le secret de nos métiers, le pain qui nous faisait vivre ! il vend le peuple aux riches ! on le récompense de notre mort ! on lui paye le prix de notre sang ! que veut-il que nous fassions, nous, à qui on n'a appris depuis notre berceau que le métier qu'il démolit sous nos mains ? qu'il nourisse donc nos femmes et nos enfants, repoussés maintenant de porte en porte, ou qu'il meure, le destructeur du travail du peuple, de la même mort que nous !

Ces murmures, ces attroupements, ces imprécations injustes à distance, justes dans la faim, faisaient trembler et se cacher le

pauvre inventeur. Reconnu et enveloppé un jour sur le quai du Rhône par un groupe d'ouvriers sans pain, il fut hué, renversé, traîné dans la boue jusqu'au bord du fleuve où il allait être précipité. La force publique l'arracha, déchiré et sanglant des mains de ces misérables. Il quitta la ville, consterné ; il se réfugia à la campagne pour laisser passer l'orage et attendre que le travail eût repris son niveau, toujours suspendu après une découverte. Le nombre accru des métiers ne tarda pas à compenser le nombre des ouvriers supprimés dans chaque fabrique. Cependant quelques-uns moururent, d'autres s'exilèrent, et leurs successeurs profitèrent de l'invention : effet ordinaire des

révolutions d'idées comme des révolutions de procédés industriels ! Jacquard, retiré du monde où il avait involontairement creusé un si grand vide et fait un si grand bruit, vieillit dans le silence, dans le repos, dans l'illustration, et peut-être aussi quelquefois dans la douleur des premiers résultats de sa découverte.

XXVI

Il avait acquis une petite maison et un jardin dans le village d'Oullins, près de Lyon, au bord du Rhône, en face des Alpes. Il pouvait entendre de là, quand le vent du nord soufflait, battre les innombrables métiers à soie auxquels il avait donné la forme, le mouvement, la vie. C'était sa postérité à lui. Il s'enivrait de ce bruit sourd de la ville

qui lui devait la prééminence de son travail actuel sur toutes les manufacturières de l'Europe. Une servante fidèle et désintéressée, cette providence des vieillards, y soignait ses vieux jours ; c'était une ancienne amie de sa femme, nommée Toinette. La femme de Jacquard, en mourant, avait recommandé son mari à cette servante, comme un enfant qui aurait besoin de lisières jusqu'à la tombe, parce qu'il regardait toujours plus loin que ses pas et qu'il se heurtait à toutes les pierres; Toinette lui aplanissait la route et lui enlevait tous les soucis de la vie domestique. Jacquard n'avait rien à faire qu'à causer avec ses pensées vieilles comme lui, et toujours les mêmes. Il cherchait sans

cesse à retoucher à sa machine. Il ne savait pas que le Tasse, en voulant refaire son chef-d'œuvre, l'avait défiguré, et que, quand le fruit plus ou moins mûr est tombé de l'arbre, l'arbre qui l'a porté n'a plus de sève à lui donner.

XXVII

Il s'amusait à cultiver les plates-bandes de son jardin. La maison qu'il habitait à Oullins était celle que le poëte Thomas, amis de Ducis, avait habitée quelques mois avant sa mort, quand il était venu chercher sur cette colline du Rhône, exposée au soleil levant, un air plus tiède et un ciel plus serein qu'à Paris. Thomas avait médité ses

derniers chants dans ces mêmes allées où Jacquard méditait ses dernières inventions mécaniques. Symboles tous les deux de deux siècles si différents, quoique de si peu d'années de distance : l'un cherchant des idées, l'autre des industries, l'un rêvant de la gloire, l'autre de l'or ! La gloire et la fortune devaient les tromper tous les deux. Mais l'un et l'autre se ressemblaient par un sentiment plus élevé que l'or et la gloire, c'était un grand instinct de religion qui leur sanctifiait la vie et leur adoucissait la mort. Seulement leur religion était différente comme leur nature : celle du poëte et du philosophe Thomas était la religion de Platon, embrassant les mondes, écoutant

les sphères épeler le nom universel et infini écrit sur chacun des rouages du grand mécanicien de la machine céleste; celle de Jacquard était la religion du chrétien répétant avec une foi simple le symbole que lui avait enseigné sa mère, et reconnaissant une providence divine dans l'humble machine de ses doigts aidant un pauvre ouvrier à tisser le fil d'un insecte pour gagner sa courte vie.

On le voyait régulièrement assister au sacrifice matinal dans la petite église de son village. En sortant, il distribuait aux enfants pauvres les pièces de monnaie de cuivre de son modique superflu. Les villageois et les promeneurs de Lyon qui venaient le diman-

che regarder par-dessus le mur de son jardin se montraient du doigt ce vieillard ; ils le respectaient comme un grand homme, supérieur à leur nature, qui avait reçu autrefois du ciel une de ces grandes inspirations qui changent la face de la terre, inspirations qui consacrent l'organe que Dieu a choisi pour se manifester aux mortels par une découverte ou par une idée. Les voyageurs, les industriels, les savants qui passaient par la ville venaient de temps en temps frapper à sa porte et s'entretenir avec l'illustre inventeur. Ils s'en allaient étonnés de l'extrême simplicité et du peu de surface d'idées de cet homme élémentaire, qui n'avait eu qu'une pensée en quatre-vingts ans de vie.

Celui qui avait vu sa machine avait vu Jacquard. Il s'y était incorporé tout entier, sa conversation ramenait complaisamment les visiteurs sur le même sujet : automate sublime, qui n'avait eu qu'un mouvement de l'esprit pour fonction dans ce monde et qui le répétait sans jamais se lasser, toutes les fois qu'on posait le doigt sur le ressort !

Jacquard vécut jusqu'à quatre-vingt-deux ans. Il s'éteignit dans le sentiment de sa gloire. A peine mort, la reconnaissance du commerce qu'il avait enrichi lui éleva une statue et lui consacra une place publique dans sa ville natale. Il vaut mieux servir une industrie qu'une nation, et un intérêt qu'une idée, pour jouir vite de sa mémoire. Que

de philosophes attendent la statue de l'artisan !

Le statuaire a bien rendu son image. Nous avons vu nous-même Jacquard dans sa vieillesse, et nous avons pu comparer l'homme et la pierre.

XXVIII

C'était un homme d'une taille forte, mais affaissée sur elle-même par l'habitude du labeur des mains et par la fatigue de l'esprit. Il avait quitté le costume du travail ; il était vêtu de la tunique de drap du loisir, vêtement flottant à larges plis sur le corps, et dont les longues basques descendant jusque sur les talons semblent attester avec un cer-

tain orgueil prolétaire, par l'inutile prodigalité de l'étoffe, l'aisance chez un artisan enrichi. Il penchait la tête sur une de ses épaules ; il baissait le front en avant, mais il soulevait ses yeux pour regarder avec une modestie secrètement satisfaite celui qui le saluait en passant. Son front était vaste, ses yeux larges, sa bouche épaisse et déprimée aux coins des lèvres, ses joues caves, son teint ligneux comme celui de l'ouvrier qui vit à l'ombre. Une langueur triste et méditative était l'expression dominante de sa physionomie, soit contention d'esprit, soit empreinte ineffaçable des premiers malheurs de sa vie, soit amour-propre longtemps souffrant de l'inventeur qui ne triom-

phe que tard, et quand le triomphe se confond presque avec le tombeau. Cependant un sentiment visible de son mérite éclatait sous cette mélancolie et sous cette ombre du visage. Il jouissait d'être regardé ; il était flatté des hommages et des caresses des riches fabricants qui avaient été ses maîtres et dont il était devenu le supérieur ; il contemplait ses titres comme un anobli. Ses médailles de bronze à l'Exposition, ses brevets d'invention, ses correspondances avec les ministres, ses modèles, sa machine, étaient groupés sous ses yeux. Il étalait avec complaisance sur son habit le large ruban rouge et la croix de dimension inusitée, décorations civiles qui le faisaient distinguer

dans la foule. On voyait le juste orgueil du vétéran qui se pare de son insigne pour rappeler à lui-même et aux autres ses services. Un peu de vanité anticipait sur la gloire ; vanité bien naturelle à l'homme d'obscure condition qui se trouve tout à coup placé en évidence et ébloui par son propre éclat. Mais la bonté, l'humilité chrétienne et la tristesse tempérèrent l'amour-propre de Jacquard ; son contentement de lui-même n'offensait ni ne méprisait personne. Seulement, on lui avait tant dit qu'il était un grand homme qu'il l'avait cru : il n'était qu'un grand mécanicien. Il se plaignait quelquefois de l'ingratitude des hommes. Sa machine lui paraissait un monu-

ment; ce n'était qu'un service, ce service était récompensé par l'aisance, les honneurs, la considération, le repos, et par une statue en perspective. Il y avait là de quoi attendre cette immortalité que Jacquard avait enlevée à Vaucanson, et qui durera jusqu'à ce qu'un autre, en découvrant un procédé plus perfectionné et plus économique, lui enlève la sienne à son tour. Ainsi va le monde! *Sibi lampada tradunt!* dit Lucrèce (1).

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, nous lisons dans les journaux d'Italie qu'un Milanais, nommé Bonelli, ent d'inventer une machine mue par l'électricité, qui tisse 'elle-même la soie, et qui supprimerait celle de Jacquard.

XXIX

Ce service, quoique estimable et réel au fond, était contesté amèrement par ces masses d'ouvriers et d'ouvrières dont il avait, sans le vouloir, arraché l'outil de la main et le pain de la bouche. C'est une terrible question que celle des machines : l'inventeur, qui est un bienfaiteur à distance, est un ennemi de près. Sans doute, celui

qui enrichit le genre humain d'une force et d'une adresse de plus, par l'invention d'une mécanique, double la puissance des arts, des industries, des métiers, multiplie le travail, la production, la consommation, la richesse, la population, et mérite bien de l'humanité; les inventeurs sont les révélateurs de la matière; on leur doit et on leur décerne presque des autels. Mais, au moment où ils apportent leur machine au monde, ils déshéritent, sans le vouloir, des mains humaines qui étaient employées en nombre incalculables à faire le métier qu'ils vont faire faire à des rouages inanimés. Que deviennent ces mains? Elles se sèchent sur l'outil, désormais inutile, de leur métier

perdu pour jamais. Celui qui a inventé la première machine à filer le coton ou la laine a tué plus de monde qu'une épidémie. La quenouille nourrissait et consolait la moitié du genre humain : les femmes filaient dans les campagnes depuis le berceau jusqu'au tombeau. Ce salaire modique, mais continu et universel, vêtissait, soulageait, nourrissait surtout la vieillesse des pauvres mères de famille ; le machiniste les a rendues un fardeau onéreux dans les chaumières du peuple pauvre, il a abrégé et attristé leur vieillesse. Ce travail sédentaire et ce pain de surérogation sont supprimés : elles n'ont qu'à mourir. On inventera d'autres travaux ? dit-on, et c'est vrai ;

mais, en attendant, des générations auront souffert, gémi, péri, en maudissant le machiniste. La divine machine humaine n'a-t-elle donc pas le droit d'être protégée et de gémir aussi quand on la brise?

XXX

Il en est des inventeurs de machines industrielles comme des inventeurs de vérités religieuses, politiques ou morales : ils sont les grands révolutionnaires de la matière. Toute révolution est un déplacement d'idées ou un déplacement d'intérêts: tout déplacement écarte violemment quelque chose qui était pour faire place à quelque

chose qui doit être. L'avenir n'avance qu'en foulant sous ses pieds le passé. Aussi ces révolutionnaires, quelque bienfaisants qu'ils soient dans la perspective éloignée des temps, sont maudits à l'heure où ils vivent. Triste mais fatale condition de notre pauvre humanité : stupide si elle ne marche pas, cruelle si elle marche! Il semble que Dieu ne lui ait laissé que le choix entre les deux calamités de ce déplorable dilemme : rester perpétuellement stationnaire en laissant subsister le mal, ou être perpétuellement révolutionnaire en accomplissant le bien !

Nous nous trompons : la puissance de la raison publique et la puissance des grands États modernes ont mis dans les mains des

peuples et des gouvernements un moyen de concilier, sans iniquité et sans cruauté pour personne, les intérêts des progrès moraux et industriels et les intérêts des classes dépossédées par l'idée ou par l'invention nouvelle. Ce moyen, c'est le ménagement lent et équitable des transitions ; c'est l'expropriation pour cause de vérité ou d'utilité publique ; c'est la mesure dans le progrès ; c'est l'indemnité nationale faisant porter sur tous les frais du déplacement de système ou du déplacement d'intérêt pour quelques-uns. Ainsi, quand la vérité et la justice ont dit : « Il faut que l'esclavage des noirs cesse dans la loi française et que l'homme n'y reconnaisse plus un esclave dans la

créature de Dieu ! » nous avons évalué le prix vénal de nos trois cents mille esclaves de nos colonies, et nous avons dit au colon : Tiens, voilà ton argent; rends-nous l'homme !

F

GUTENBERG

I

L'imprimerie est le télescope de l'âme. De même que cet instrument d'optique, appelé *télescope*, rapproche de l'œil, en les grossissant, tous les objets de la création, les atomes et les astres même de l'univers visible;

ainsi l'imprimerie rapproche et met en communication immédiate, continue, perpétuelle, la pensée de l'homme isolé avec toutes les pensées du monde invisible, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. On a dit que les chemins de fer et la vapeur supprimaient la distance; on peut dire que l'imprimerie a supprimé le temps. Grâce à elle, nous sommes tous contemporains. Je converse avec Homère et Cicéron, les Homères et les Cicérons des siècles à naître converseront avec nous, en sorte qu'on peut hésiter à prononcer si une presse n'est pas autant un véritable sens intellectuel, révélé à l'homme par Gutenberg, qu'une machine matérielle. Il en sort sans doute du papier,

de l'encre, des caractères, des chiffres, des lettres qui tombent sous les sens, mais il en sort en même temps de la pensée, du sentiment, de la morale, de la religion, c'est-à-dire une portion de l'âme du genre humain.

Avant de parler de l'inventeur, examinons le phénomène.

II

Ce qui constitue l'homme, ce ne sont pas seulement les sens; car les brutes ont des sens comme nous, et quelques-unes même en ont d'infiniment plus délicats, plus forts, plus infaillibles que les nôtres. Ce qui constitue surtout l'homme, c'est la pensée. Mais, tant que cette pensée ne se révèle pas à elle-

même et aux autres par la parole, elle est en nous comme si elle n'etait pas.

Si la parole n'est pas la pensée, elle en est la manifestation nécessaire et simultanée. Tant qu'un homme n'a pas pu dire : « Je pense ! » il n'a pas pensé, il a rêvé, il a eu des instincts, il n'a pas eu des idées ; il a été intelligence sans doute, mais intelligence captive et endormie dans la surdité et dans la nuit des sens, semblable au feu qui dort dans la poudre, mais qui n'en sort pas avant que l'étincelle, en s'approchant, lui donne la flamme, la lumière et la liberté.

L'étincelle qui donne à la pensée sa flamme, sa lumière, sa liberté, son activité dans l'homme et dans l'espèce humaine,

c'est la parole, c'est le *verbe*, comme l'appelaient les anciens qui, sous ce nom, faisaient d'une faculté véritablement divine quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Ils avaient raison : la parole est la révélation de l'âme à l'âme. Or, quel autre que Dieu pouvait faire à l'âme son ouvrage et son mystère, cette révélation d'elle-même ?

Aussi penchons-nous à croire que la parole n'est pas née d'elle-même sur les lèvres de l'homme primitif comme un balbutiement de hasard, attachant, de siècle en siècle, quelques significations vagues à quelques sons inarticulés, et donnant aux autres, sur le son, sur l'enchaînement, sur

la signification de ces vagissements humains, des leçons qu'il n'aurait pas reçues lui-même.

Pour arriver ainsi de ces vagissements instinctifs à la parole, de la parole à la convention unanime du sens des mots, du sens de quelques mots au verbe et à la phrase, du verbe et de la phrase à la syntaxe logique, de cette syntaxe à la langue de Moïse, de David, de Cicéron, de Confucius, de Racine, il faudrait supposer au genre humain plus de siècles d'existence sur ce globe de boue qu'il n'y a d'étoiles visibles ou invisibles dans la voie lactée; il faudrait lui supposer aussi des siècles sans nombre d'abrutissement, pendant lesquels, lui genre

humaîn, être essentiellement moral et intellectuel, il aurait vainement cherché, semblable aux brutes, son instrument de moralité et d'intelligence, sans pouvoir le trouver qu'après des myriades de générations sans parole et par conséquent sans intelligence et sans moralité. L'humanité sourde et muette pendant cent mille ans!... Je craindrais de blasphémer en croyant à ce mystère.

J'aime mieux croire à l'autre, c'est-à-dire au mystère paternel du Créateur inspirant lui-même aux lèvres de sa créature enfant, la parole, le verbe, le mot, l'expression innée qui, sur la vue, nomme les choses du nom approprié à leur forme et à

leur nature ; car nommer les choses de leur vrai nom, c'est véritablement les recréer.

Oui, il a dû enseigner la première parole et la première langue, celui qui a fait l'intelligence et le sentiment pour se communiquer, la poitrine pour faire raisonner le son de toutes les fibres tendues et émues de nos passions comme un clavier intérieur, toujours complet, que nous portons en nous; celui qui a fait la langue pour articuler, les lèvres pour prononcer, la voix pour porter au dehors l'écho de l'âme.

Des débris de cette première langue parfaite et décomposée par quelques décadences intellectuelles, se seront recomposées les autres langues diverses et imparfaites,

comme les pierres d'un temple écroulé rebâtissent lentement, dans le désert, quelques abris pour la caravane.

III

La parole donnée, trouvée ou inventée, il y avait encore des siècles à traverser avant d'arriver à cet autre phénomène : renfermer la pensée immatérielle et invisible dans des signes visibles et matériels, gravés sur une substance palpable.

Ce phénomène, c'est l'écriture.

L'écriture transporte d'un sens à l'autre la pensée.

La parole communique la pensée de la bouche à l'oreille par le son ; l'écriture saisit le son insaisissable au passage, le transforme en signes ou en lettres, et communique ainsi la pensée de la main aux yeux.

Les yeux la communiquent à l'âme par cette relation à jamais mystérieuse qui existe entre notre intelligence et nos sens, et voilà la parole devenue visible et palpable, d'invisible et d'immatérielle qu'elle était.

Y a-t-il miracle comparable à celui-là ?

On ne sait, en réalité, qui a inventé l'écriture. Tout ce qui est presque divin est anonyme. Il n'est pas donné à un homme d'attacher son nom personnel à une décou-

verte qui est évidemment collective et qui appartient à l'humanité tout entière; mais ici ce sont incontestablement des hommes qui ont agi, et non Dieu lui-même.

Une fois la parole admise en fait, il n'y avait qu'à la transposer de l'oreille aux yeux. C'est là une œuvre difficile ; mais, enfin, c'est une œuvre humaine.

Par l'écriture, la parole acquérait deux qualités inséparables qu'elle n'avait pas tant qu'elle n'était que parlée et fugitive comme le son. La parole écrite acquérait la perpétuité et la transmissibilité ; elle devenait ainsi éternelle et universelle. On pouvait la conserver toujours et on pouvait l'entendre partout.

IV

Aussi, du jour où la parole fut écrite, le genre humain, en perpétuel entretien avec lui-même malgré la distance et malgré la mort, accomplit-il des progrès immenses et presque non interrompus de civilisation. Il devint, comme Dieu, présent à tous les temps. Il s'enrichit du passé, il cultiva le présent, il élabora pour l'avenir. Il écrivit

ses idées, ses chants, ses histoires, ses lois, ses sciences, ses arts, ses religions, sa terre et son ciel. Il immobilisa, pour ainsi dire, ses idées fugitives, et il en fit les manuscrits des institutions.

La civilisation de telle ou telle contrée du globe se résuma presque partout en une seule manifestation : *le Livre!* L'univers ne fut plus que *Bibles*. Zoroastre, Moïse, Confucius, Mahomet, eurent autant de livres, autant de civilisations, autant de morales, de législations, de philosophies, de dogmes, de théologies s'emparant tour à tour du monde ou se le disputant pour le posséder. Et maintenant le monde appartient au livre le plus saint et le plus universel.

Un million de mains prirent le roseau de l'Égyptien, la plume du Grec, le style du Romain, le papyrus, l'écorce du palmier, le parchemin du moyen âge, le papier de l'Européen, et se pressèrent de graver en toutes langues la parole devenue objet de foi pour l'esprit, objet de commerce pour l'art, objet de transport pour les industries. Les manuscrits se multiplièrent dans une proportion incalculable sur la terre.

La Chine, notre aïeule en toute invention, possédait seule, avec une langue trois fois plus parfaite que les nôtres, une espèce de stéréotypie ou d'imprimerie qui vulgarisait, parmi ces innombrables populations, les idées, la morale, les lois, la religion.

Partout ailleurs, c'était la main de l'homme qui était la seule machine de l'esprit.

La profession des copistes était une des plus nombreuses, des plus honorées et des plus lucratives. Des libraires entretenaient des milliers de copistes, revendaient leurs copies, leur en donnaient le salaire et faisaient un bénéfice sur la pensée. Il y avait à Rome, et dans les grandes villes de la Grèce et de l'Asie, des quartiers particuliers où ce faisait ce trafic des idées et de la parole écrite. Les riches avaient des esclaves d'élite, achetés plus cher et traités plus familièrement que les autres esclaves, qui étaient exclusivement consacrés par eux à

copier les ouvrages célèbres de l'antiquité et de leur temps pour leurs bibliothèques. Le gouvernement en entretenait un grand nombre pour ses édits, les orateurs pour leurs discours. Plus tard, sous le Bas-Empire, ce furent les eunuques, race à la fois dégradée et privilégiée, qui copiaient à Byzance, les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, latine hébraïque. Enfin, ce furent les moines, copistes volontaires, qui, dans le silence de leurs couvents, se consacrèrent à cette multiplication de la parole sacrée ou de la parole profane en copiant et en recopiant ces millions d'exemplaires de la Bible, de l'Évangile et des auteurs illustres de l'antiquité, à la renaissance des lettres.

Comme les esclaves et comme les eunuques, ce moines, logés, nourris et vêtus gratuitement dans des monastères fondés et dotés par la munificence des rois, des seigneurs de terre ou des fidèles, pouvaient donner à des prix très-modiques la publicité aux ouvrages d'esprit. Ils n'avaient pas besoin de salaire, puisque leur ordre religieux, enrichi des dons et des domaines de la religion, pourvoyait à tous leurs besoins.

Bientôt ces manuscrits, occupation de leur loisir pour les moines, profession manuelle et commerciale pour les laïques et pour les clercs, devinrent un objet d'art qui enfanta des chefs-d'œuvre de patience, de

calligraphie, de miniature, de dessin à la plume, de coloration au pinceau.

L'art de l'imprimerie, quelque perfectionné qu'il soit aujourd'hui, n'a pas égalé encore et n'égalera peut-être jamais quelques-uns de ces manuscrits sur les pages desquels, comme sur des temples de Jérusalem, de Rome ou de Cologne, se sont usées des milliers de mains et consumées successivement des vies entières de religieux ou d'artistes.

Néanmoins ce mode de reproduction de la parole écrite avait toujours deux immenses infériorités sur l'imprimerie. Il était lent, et il était cher; il ne produisait pas suffisamment de copies pour les besoins

d'une consommation indéfinie de lecteurs, et les riches seuls pouvaient avoir des bibliothèques.

Les clartés de l'esprit étaient le privilége de l'Église, des princes, des cours et des heureux de la terre; elles ne descendaient pas dans les dernières zones du peuple. La tête de la société était dans la lumière, les pieds dans l'ombre. Une autre faculté manquait à la parole écrite, la rapidité.

Le journalisme, qui la porte avec la promptitude du rayonnement, en quelques heures et en petit volume, d'une extrémité d'un empire à l'autre, ne pouvait pas exister. La parole était livre, jamais page ; elle ne se monétisait pas de manière à circuler de

main en main dans tout l'univers comme l'obole du jour ; il y avait de grands vides et de longs silences dans l'entretien de l'esprit humain avec lui-même. Les progrès de la vérité, de la science, des lettres, des arts, de la politique, étaient lents et suspendus pendant de longues périodes.

V

Tel était encore, en 1400, l'état de la parole humaine. Il fallait une révolution de la mécanique pour préparer les innombrables révolutions de la pensée que la Providence se réservait d'accomplir dans le genre humain par la main d'un mécanicien obscur; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce mécanicien, comme s'il eût été pro-

phétiquement inspiré par la Providence, n'opéra pas ce prodige par hasard ou par cupidité, comme tant d'autres inventeurs. Non, il l'opéra par la piété et avec la passion sainte et la conscience pressentie de ce qu'il voulait accomplir. Il se dit, dès ses plus tendres années :

« Dieu souffre dans des multitudes d'âmes auxquelles sa parole sacrée ne peut pas descendre ; la vérité religieuse est captive dans un petit nombre de livres manuscrits qui gardent le trésor commun, au lieu de le répandre. Brisons le sceau qui scelle les choses saintes, donnons des voiles à la vérité, et qu'au moyen de la parole, non plus écrite à grands frais par la main qui se

lasse, mais multipliée comme l'air par une machine infatigable, elle aille chercher toute âme venant en ce monde! »

VI

Cet homme, qui se disait à lui-même ces belles paroles et qui se posait ce problème pour le résoudre ou pour mourir à la peine, c'était Gutenberg.

Jean Gensfleich Gutenberg de Sorgeloch était né à Mayence, ville libre et opulente des bords du Rhin, en 1400. Son père, Friele Gensfleich, épousa Else de Guten-

berg, qui donna son nom à son second fils Jean.

Il est probable que si Mayence, sa patrie, n'eût pas été une ville libre, ce jeune gentilhomme n'aurait pas pu y concevoir ou y exécuter son invention. Le despotisme, comme la superstition, impose le silence; il aurait étouffé l'écho universel et irrésistible que le génie de l'homme méditait de créer à la parole.

L'imprimerie et la liberté devaient naître du même sol et du même air.

Mayence, Strasbourg, Worms et d'autres villes municipales du Rhin, se gouvernaient alors, sous la suzeraineté de l'empire, en petites républiques fédératives, comme Flo-

rence, Gênes, Venise et les autres républiques d'Italie.

La noblesse guerriere, la bourgeoisie grandissante, et le peuple laborieux flottant entre les deux classes qui le caressaient ou l'opprimaient tour à tour, s'y disputaient de temps en temps, comme partout, la supériorité. Des accès de guerres civiles suscitées par des vanités ou des intérêts, et dans lesquelles la victoire restait tantôt aux patriciens, tantôt aux plébéiens, tantôt aux prolétaires, y faisaient tour à tour des vaincus, des vainqueurs et des proscrits. C'est l'histoire de toutes les villes, de toutes les républiques et de tous les empires. Mayence était une miniature de Rome ou d'Athènes. Seu-

lement, les proscrits n'avaient pas les mers à traverser pour fuir leur patrie; ils sortaient des murs, ils traversaient le Rhin, ceux de Strasbourg allant à Mayence, ceux de Mayence à Strasbourg, et ils attendaient un retour de fortune à leur parti ou un rappel de leurs concitoyens.

VII

Le jeune Gutenberg, dans ces querelles intestines de Mayence, gentilhomme lui-même et combattant naturellement pour la cause la plus sainte aux yeux d'un fils, pour celle d'un père, fut vaincu par la bourgeoisie et proscrit, avec tous les chevaliers de sa famille, hors du territoire de Mayence. Sa mère et ses sœurs y restèrent seules en pos-

session de leurs biens, comme des victimes innocentes à qui on n'imputait pas le crime de leur noblesse. Son premier exil ne fut pas long, la paix fut scellée par le retour des proscrits. Une vaine querelle de préséance dans les cérémonies publiques, à l'occasion de l'entrée solennelle de l'empereur Robert, accompagné de l'archevêque Conrad à Mayence, ayant ranimé les rivalités des classes en 1420, le jeune Gutenberg subit à dix-neuf ans son second exil.

La ville libre de Francfort s'offrit cette fois pour médiatrice entre les nobles et les plébéiens de Mayence, et obtint leur rentrée à des conditions d'égalité des patriciens et des bourgeois dans la magistrature du gou-

vernement. Mais Gutenberg, soit que sa valeur dans la guerre civile l'eût rendu plus redoutable et plus hostile à la bourgeoisie, soit que son orgueil, nourri des traditions de sa race, supportât impatiemment le poids des plébéiens, soit plutôt que dix ans d'exil et d'études à Strasbourg dussent déjà tourner ses pensées vers un but plus noble que de vains honneurs dans une république municipale, refusa de rentrer dans sa patrie.

Sa mère, qui veillait à Mayence sur son fils, demanda à la république qu'on lui fît au moins toucher comme pension une modique partie du revenu de ses biens confisqués. La république répondit que le refus de rentrer dans sa patrie était de la part du

jeune patricien une déclaration de guerre et qu'elle ne soldait pas ses ennemis. Gutenberg, obstiné dans son exil volontaire et dans son dédain, vécut des secours cachés de sa mère.

Mais il jouissait déjà à Strasbourg d'une si haute popularité pour son caractère et pour ses études, qu'un jour, le premier magistrat de Mayence ayant passé par le territoire de Strasbourg, les amis de Gutenberg l'arrêtèrent, l'enfermèrent dans un château et ne consentirent à lui rendre la liberté qu'après que la ville de Mayence eut signé un traité qui rendait son patrimoine à son proscrit.

Ainsi ce jeune homme, ce grand tribun de l'esprit humain, qui allait par son inven-

tion détruire à jamais les préjugés de race et rendre avec le temps la liberté et l'égalité civiles à tous les blébéiens de l'univers, commençait sa vie, encore ignorée, par des combats de castes contre le peuple, à la tête des patriciens de sa patrie. La fortune semblait se plaire à ces contrastes. Mais la raison de Gutenberg, croissant avec l'âge, allait jeter dans les bras l'un de l'autre ce peuple et ce patricien qui se regardaient en ennemis.

VIII

La restitution de ses biens permit au jeune Gutenberg de satisfaire ses goûts littéraires, religieux et artistiques, en voyageant de ville en ville pour y étudier les monuments et pour y visiter les hommes de toutes les conditions, célèbres par leur science, leur art ou même leur métier. Alors les artisans tenaient en Allemagne presque le même

rang que les artistes. C'était l'époque où les métiers, à peine découverts, se confondaient avec les arts, et où les plus humbles professions enfantaient leurs premiers chefs-d'œuvre, qu'on admirait, à cause de la nouveauté, comme des prodiges.

Gutenberg voyageait seul, à pied, la valise qui contenait ses habits et ses livres sur le dos comme un simple étudiant qui visite les écoles, ou comme un artisan qui cherche un maître.

Il parcourut ainsi les bords du Rhin, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, enfin la Hollande, non sans but, non en homme qui laisse errer son imagination au caprice de ses pas, mais portant partout avec lui sa

pensée fixe, comme une volonté immuable conduite par un pressentiment.

Cette étoile, c'était sa pensée de répandre avec la Bible la parole de Dieu sur un plus grand nombre d'âmes. Ainsi c'était la religion qui, dans ce jeune apôtre ambulant, cherchait le van pour répandre une seule semence sur la terre et qui allait trouver le semoir pour mille autres graines. Il est glorieux pour l'imprimerie d'avoir été donnée au monde par la religion, et non par l'industrie. Le zèle seul était digne d'enfanter l'instrument de toute vérité.

On ignore quels procédés mécaniques Gutenberg combinait jusque-là dans sa pensée. Mais un hasard les effaça tous et le

rapprocha instantanément de sa découverte. Un jour, à Haarlem, en Hollande, le sacristain de la cathédrale, nommé Laurent Koster, avec lequel il s'était lié d'une amitié curieuse, lui fit admirer dans la sacristie une grammaire latine ingénieusement reproduite par des caractères taillés sur une planche de bois pour l'instruction des séminaristes. Un hasard, ce révélateur gratuit, avait enfanté cette ébauche d'imprimerie.

IX

Le jeune et pauvre sacristain d'Haarlem était amoureux. En allant se promener et rêver au printemps, les jours de fête, hors de la ville, il s'asseyait sous les saules, au bord des canaux. Le cœur plein de l'image de sa fiancée, il se complaisait, comme tous les amants, à graver à l'aide de son couteau la première lettre du nom de sa maîtresse

et la première lettre de son propre nom, entrelacées ensemble en symbole rustique de l'union de leurs âmes et de l'enlacement de leurs destinées. Mais, au lieu de laisser ces lettres gravées sur l'écorce pour grandir avec l'arbre, ainsi qu'on voit au bord des forêts et des ruisseaux tant de chiffres mystérieux, il sculptait ces lettres amoureuses sur de petits morceaux de saule dépouillés de leur écorce et tout suants encore de l'humidité de leur sève printanière, puis il les rapportait, comme un souvenir de ses rêves et comme un monument de sa tendresse, à celle qu'il aimait.

Un jour, ayant ainsi taillé ces lettres dans le bois vert apparemment avec plus d'art et

de perfection qu'à l'ordinaire, il enveloppa son petit chef-d'œuvre d'une feuille de parchemin et le rapporta à Haarlem. En dépliant, le lendemain, la feuille, il fut tout étonné de voir son chiffre parfaitement reproduit en bistre sur le parchemin par le relief des lettres, dont la sève avait sué pendant la nuit et reproduit leur image sur la feuille. Ce fut pour lui une révélation.

Il tailla en bois d'autres lettres sur un large plateau, remplaça la séve par une liqueur noire et obtint ainsi cette première planche d'imprimerie. Mais elle ne pouvait imprimer qu'une seule page. La mobilité et la combinaison infinie des caractères qui les multiplient à la proportion infinie des

besoins de la parole écrite y manquaient.

Le procédé du pauvre sacristain Koster aurait couvert la surface de la terre de planches taillées en creux ou en relief, qu'il n'aurait pas remplacé un seul casier d'imprimerie mobile. Néanmoins le principe de l'art était éclos dans la sacristie d'Haarlem, et l'on pourrait hésiter à attribuer la gloire à Koster ou à Gutenberg, si dans l'un l'invention tout accidentelle n'avait pas été un don de l'amour et du hasard, et dans l'autre une conquête de la patience et du génie!

X

Cependant, à l'aspect de cette planche grossière, l'éclair jaillit du nuage pour Gutenberg. Il contemple la planche, il l'analyse, il la décompose, il la recompose, il la modifie, il la disloque, il la rajuste, il la renverse, il l'enduit d'encre, il l'applique, il la presse par une vis dans sa pensée. Le sacristain, étonné de son long silence,

assiste à son insu à cette éclosion d'une idée couvée en vain depuis dix ans dans le cerveau de son visiteur : et, quand Gutenberg se retire, il emporte tout un art avec lui.

XI

Le lendemain, comme un homme qui possède un trésor et qui n'a ni repos ni sommeil avant de l'avoir déposé en secret, Gutenberg quitte Haarlem, remonte à grands pas les bords du Rhin, arrive à Strasbourg, s'enferme dans son laboratoire, se façonne lui-même ses outils, tente, brise, ébauche, rejette, reprend, rejette encore, pour les

recommencer, ses épreuves, et finit par exécuter enfin une ébauche heureuse d'impression sur parchemin avec des caractères mobiles en bois percés latéralement d'un petit trou, enfilés et rapprochés par un fil comme les grains d'un chapelet cubique, dont une face portera une lettre en relief de son alphabet.

Premier alphabet, grossier, mais sublime; ébauche de vingt-quatre lettres qui se multiplient comme les brebis du patriarche et qui finiront par couvrir le globe de caractères où s'incarnera tout un élément nouveau et immatériel, la pensée!

XI

L'enthousiasme de son succès s'empara de lui ; il s'endormit avec peine la nuit suivante. Dans son sommeil troublé et imparfait, il eut un rêve. Ce rêve, il le raconta ensuite à ses amis. Ce rêve était si prophétique et si près de la vérité, qu'on peut douter en le lisant si ce n'était pas autant le pressen-

timent réfléchi d'un sage éveillé que le songe fiévreux d'un artisan endormi.

Voici le récit ou la légende de ce rêve, telle qu'elle est conservée dans la bibliothèque du conseiller aulique Beck :

« Dans une cellule du cloître d'Arbogaste, un homme au front pâle, à la barbe longue, au regard fixe, se tenait devant une table, la tête dans sa main, cet homme s'appelait Jean Gutenberg. Parfois il levait la tête, et ses yeux brillaient comme illuminés d'une clarté intérieure. Dans ces instants, Jean passait ses doigts dans sa barbe avec un mouvement rapide de joie : c'est que l'ermite de la cellule cherchait un problème dont il entrevoyait la solution. Soudain Gu-

tenberg se lève, et un cri sort de sa poitrine: c'était comme le soulagement d'une pensée longtemps comprimée.

» Jean court vers un bahut, l'ouvre et en tire un instrument tranchant; puis, en proie à des mouvements saccadés, il se met à découper un petit morceau de bois. Dans tous ses mouvements il y avait de la joie et de l'anxiété, comme s'il craignait de voir s'échapper son idée, diamant qu'il avait trouvé et qu'il voulait fixer et tailler pour la postérité.

» Jean taillait rudement et avec une activité fébrile; son front se couvrait de gouttes de sueur, tandis que ses yeux suivaient avec ardeur le progrès de son travail. Il travailla

ainsi longtemps, mais ce temps lui parut court.

» Enfin il trempe le bois dans une liqueur noirâtre, le pose sur un parchemin, et, pesant de tout le poids de son corps sur sa main, il s'en sert comme d'une presse, il imprime la première lettre qu'il avait taillée en relief. Il contemple son œuvre, et un second cri, plein de l'extase du génie satisfait, s'exhale de sa bouche. Il ferme les yeux avec un air de béatitude telle que les saints du paradis pouvaient en être jaloux, et tombe épuisé sur un escabeau.

» Quand le sommeil s'empara de lui, il murmurait :

» — Je suis immortel !

» Alors il eut un songe qui troubla son âme.

» J'entendis deux voix, dit-il, deux voix inconnues et d'un timbre différent, qui me parlaient alternativement dans l'âme. L'une me dit :

» Réjouis-toi, Jean ; tu es immortel ! Désormais toute lumière se répandra par toi dans le monde ! Les peuples qui vivent à des milliers de lieues de toi, étrangers aux pensées de notre pays, liront et comprendront toutes les pensées, aujourd'hui muettes, répandues et multipliées comme la réverbération du feu par toi, par ton œuvre ! Réjouis-toi, Jean, tu es immortel ; car tu es l'interprète qu'attendaient les nations

pour converser entre elles ! Tu es immortel, car ta découverte va donner la vie perpétuelle aux génies qui seraient morts-nés sans toi et qui tous par reconnaissance proclameront à leur tour l'immortalité de celui qui les immortalise !

» La voix se tut et me laissa dans le délire de la gloire. J'entendis l'autre voix. Elle me dit :

» Oui, Jean, tu es immortel ! Mais à quel prix ? La pensée de tes semblables est-elle donc toujours assez pure et assez saintepour mériter d'être livrée aux oreilles et aux yeux du genre humain ? N'y en a-t-il pas beaucoup, et le plus grand nombre peut-être, qui mériteraient mille fois d'être anéanties

et étouffées plutôt que répétées et multipliées dans le monde? L'homme est plus souvent pervers que sage et bon : il profanera le don que tu lui fais, il abusera du sens nouveau que tu lui crées. Plus d'un siècle, au lieu de te bénir, te maudira. Des hommes naîtront dont l'esprit sera puissant et séducteur, mais dont le cœur sera superbe et corrompu. Sans toi, ils seraient restés dans l'ombre ; enfermés dans un cercle étroit, il n'auraient porté malheur qu'à leurs proches et à leurs jours; par toi, ils porteront vertige, malheur et crime à tous les hommes et à tous les âges. Vois ces milliers d'âmes corrompues de la corruption d'une seule! Vois ces jeunes hommes per-

vertis par des livres dont les pages distillent les poisons de l'esprit! Vois ces jeunes filles devenues immodestes, infidèles et dures aux pauvres, par ces livres où on leur versera les poisons du cœur! Vois ces pères rougissant de leurs filles! Jean, l'immortalité qui coûte tant de larmes et d'angoisses n'est-elle pas trop chère? Envies-tu la gloire à ce prix? N'es-tu pas épouvanté, Jean, de la responsabilité que cette gloire fera peser sur ton âme? Crois-moi, Jean : vis comme si tu n'avais rien découvert. Regarde ton invention comme un rêve séduisant, mais funeste, dont l'exécution ne serait utile et sainte que si l'homme était bon... Mais l'homme est méchant, et prêter des armes

aux méchants, n'est-ce pas participer soi-même à leurs crimes? »

« Je me réveillai dans l'horreur du doute! J'hésitai un instant; mais je considérai que les dons de Dieu, bien qu'ils fussent quelquefois périlleux, n'étaient jamais mauvais, et que donner un instrument de plus à la raison et à la noble liberté humaine, c'était donner un champ plus vaste à l'intelligence et à la vertu, toutes deux divines. Je poursuivis l'exécution de ma découverte. » (*Songe traduit par M. Garand, à Strasbourg, d'après l'original.*)

XIII

Gutenberg, embrassant d'un premier coup d'œil l'immense portée morale et industrielle de son invention, sentit que sa faible main, sa courte vie et sa modique fortune s'useraient en vain à une pareille œuvre.

Il éprouvait à la fois deux nécessités con-

tradictoires : la nécessité de s'associer des auxiliaires dans ses dépenses et dans ses travaux mécaniques, et la nécessité de dérober à ses associés le secret et le véritable but de leurs travaux, de peur que son invention divulguée ou usurpée ne lui enlevât la gloire de l'invention.

Il jeta les yeux sur les nobles et riches patriciens qu'il connaissait à Strasbourg et à Mayence. Mais, vraisemblablement repoussé partout à cause du préjugé qui s'attachait alors dans la noblesse au travail des mains et qui ne permettait pas au noble de devenir artisan sans déroger, il fut obligé de déroger hardiment lui-même, de se faire artisan, de s'associer aux artisans, de se

confondre avec le peuple pour élever ce peuple à tous les niveaux de la moralité et de l'intelligence.

Sous prétexte de travailler en commun à des ouvrages de *merveilleuse et neuve industrie*, comme la bijouterie, l'horlogerie, la taille et l'enchâssement des pierres précieuses, il conclut un traité d'association avec deux habitants aisés de Strasbourg, André Dritzehen et Jean Riffe, bailli de Lichteneau, et plus tard avec Faust, orfèvre et banquier à Mayence, dont le nom confondu avec celui de Faust, sorcier populaire et merveilleux de l'Allemagne, familier des mystères, et confident des esprits, fit attribuer l'invention de l'imprimerie à la magie; en-

fin, avec Heïlman, dont le frère venait de fonder la première fabrique de papier à Strasbourg.

XIV

Afin de tromper plus longtemps ses associés sur l'objet réel de l'entreprise, Gutenberg se livra en effet, avec eux, à plusieurs ndustries artistiques et secondaires. Continuant en secret ses recherches mécaniques pour l'imprimerie, il travaillait en même temps en public à ces autres métiers. Il enseignait à Dritzehen l'art de tailler les pier-

res précieuses ; il polissait lui-même le verre de Venise pour en faire des glaces ; il taillait ces glaces en facettes ; il les enchâssait dans des cadres de cuivre, qu'il enrichissait de figurines de bois représentant des personnages de la Fable, de la Bible ou de l'Évangile.

Ces miroirs, qui se vendaient à la foire d'Aix-la-Chapelle, alimentaient les fonds de l'association et aidaient Gutenberg dans les dépenses secrètes destinées à accomplir et à perfectionner son invention. Pour mieux la dérober encore à l'inquiète curiosité du public qui commençait à murmurer des soupçons de sorcellerie contre lui, Gutenberg sortit de la ville ; il établit ses ateliers

dans les ruines d'un vieux monastère abandonné, qu'on appelait le couvent de Saint-Arbogaste. La solitude du lieu, qui n'était habité que par des indigents des faubourgs, couvrit ses premiers essais.

Au fond des vastes cloîtres du monastère livré à ses associés pour leurs travaux moins cachés, Gutenberg s'était réservé à lui seul une cellule, toujours fermée de serrures et de verroux, où nul ne pénétrait jamais; il était censé y dessiner les plans, les arabesques, les figurines de sa bijouterie et de ses cadres de glace ; mais il y passait ses jours et ses nuits à se consumer d'insomnie et d'ardeur pour l'application de sa découverte.

Il y taillait en bois ses lettres mobiles; il méditait de les fondre en métal; il cherchait laborieusement le moyen de les enchâsser dans des formes, tantôt de bois, tantôt de fer, pour en faire des mots, des phrases, des lignes, des pages espacées sur le papier.

Il y inventait des enduits colorés, à la fois huileux et secs, pour reproduire les caractères; des brosses ou des tampons pour repandre cette encre sur les lettres ; des planches pour les contenir; des vis et des poids pour les comprimer.

Les mois et les années se consumaient avec sa fortune et avec les fonds des associés dans ces patiences, dans ces épreu-

ves, dans ces succès et dans ces revers.

Enfin, ayant exécuté en miniature une *presse* qui lui parut réunir toutes les conditiions de l'imprimerie, telle qu'il la concevait alors, il cacha ce modèle sous son manteau, et, entrant dans la ville, il alla chez un habile tourneur en bois et en métal, nommé Conrad Saspach, qui demeurait au carrefour Mercier, pour le prier de l'exécuter en grand. Il recommanda le secret à l'ouvrier lui disant seulement que c'était une machine à l'aide de laquelle il se proposait d'accomplir des chefs-d'œuvre d'art et de mécanique dont on connaîtrait plus tard les prodiges.

Le tourneur, prenant, tournant, et retournant le modèle dans ses mains, avec ce sou-

rire de dédain de l'artisan consommé pour une ébauche, lui dit d'un air un peu railleur :

— Mais c'est tout simplement un pressoir que vous me demandez là, messire Jean ?

— Oui, répondit d'un ton grave et exalté Gutenberg ; c'est un pressoir en effet, mais c'est un pressoir d'où jaillira bientôt à flots intarissables la plus abondante et la plus merveilleuse liqueur qui ait jamais coulé pour désaltérer les hommes. Par lui, Dieu répandra son Verbe ; il en découlera une source de pure vérité. Comme un nouvel astre, il dissipera les ténèbres de l'ignorance et fera luire sur les hommes une lumière inconnue jusqu'à présent.

Et il se retira.

Le tourneur qui ne comprit rien à ces paroles, exécuta la machine et la rapporta au monastère d'Arbogaste.

Ce fut la première presse.

En la remettant aux mains de Gutenberg, le tourneur commença à se douter de quelque mystère :

« — Je vois bien, messire Jean, dit-il à Gutenberg, que vous ètes réellement en commerce avec les esprits célestes ; aussi désormais je vous obéirai comme à un esprit !

XV

Aussitôt qu'il fut en possession de sa presse, Gutenberg commença à imprimer. On a peu de notions sur les premiers livres qui sortirent de sa presse ; mais le caractère profondément religieux de l'inventeur ne laisse pas de doute sur la nature des ouvrages auxquels il dut consacrer les prémices

de l'art. Ce furent, selon toute certitude, des livres sacrés.

L'art inventé pour Dieu et par l'inspiration de Dieu commença par Dieu. Les impressions postérieures de Mayence l'attestent : les chants divins des Psaumes et la célèbre Bible latine furent, à Mayence, les premières pages qui tombèrent de la machine inventée par Gutenberg et appliquée à l'usage des plus pieuses facultés humaines, l'enthousiasme lyrique pour son créateur et le gémissement terrestre sur ses destinées. La louange et la prière furent, sous les mains de cet homme pieux et malheureux, les deux premiers cris de la presse. Elle doit s'en glorifier à jamais.

On manque de détails, même à Strasbourg et à Mayence où nous les avons recherchés, sur ces premières impressions authentiques, parce que, soit par humilité, soit par orgueil, Gutenberg ne fit porter son nom à aucune de ces œuvres de typographie.

Les uns croient qu'il s'abstint de les signer par un sentiment de modestie chrétienne, qui ne voulait pas attribuer à un nom d'homme une gloire qu'il renvoyait tout entière au divin inspirateur de son invention; les autres pensent qu'il ne les signa pas parce que ces impressions étaient une œuvre industrielle et servile aux yeux de son temps, qui aurait dégradé sa famille et sa noblesse, et

l'aurait fait déroger de son rang dans la patrie.

Nous savons seulement, par un acte de donation fait à sa sœur Hebele, religieuse au couvent de Sainte-Claire de Mayence, qu'il la mit en possession des livres pieux qu'il avait imprimés à Strasbourg, et lui fit la promesse de lui envoyer successivement tous ceux qui sortiraient de sa presse.

Mais bien des tribulations l'attendaient au lendemain de son triomphe. On a vu que la nécessité de se procurer des fonds pour son entreprise l'avait forcé à se donner des associés. La nécessité ensuite de se donner des auxiliaires dans les travaux multipliés d'une grande imprimerie l'avait obligé à

mettre ces associés et un plus grand nombre d'artisans dans la confidence de son œuvre et dans le secret même de ses procédés.

Ses associés, lassés de fournir des fonds à une entreprise qui, faute de consommation, ne les rémunérait pas encore, refusèrent de poursuivre une œuvre ingrate. Gutenberg les conjura de ne pas l'abandonner au moment même où il touchait à la fortune et déjà à la gloire. Ils ne consentirent à lui fournir de nouveaux subsides qu'à la condition d'entrer en participation complète de tous ces mystères, de tous ses bénéfices, de toute sa propritété et de toute sa gloire.

Pour le succès de l'œuvre, il leur vendit sa renommée. Le nom de Gutenberg dispa-

rut, l'association absorba l'inventeur, il ne fut bientôt plus qu'un des artisans de son propre atelier.

C'est ainsi que Christophe Colomb revint enchaîné sur son propre vaisseau par ses équipages à qui il avait livré un nouveau monde.

XVI

C'était peu. Les héritiers de l'un de ses associés lui intentèrent un procès pour lui disputer l'invention, la propriété, l'exploitation de l'œuvre ; ils le traînèrent devant les juges de Strasbourg pour le faire condamner à l'on ne sait quelle spoliation plus authentique et plus juridique que la spoliation vo-

lontaire à laquelle il s'était condamné lui-même.

Sa perplexité devant le tribunal fut extrême. Pour se justifier, il fallait entrer dans des détails techniques de son art, qu'il ne voulait pas encore complètement divulguer, se réservant au moins à lui-même le mystère de ses espérances.

Les juges, curieux, le pressaient de questions insidieuses, qui par les réponses auraient fait éclater le secret de tous ses procédés.

Il les éludait, préférant la condamnation à la vulgarisation de son art.

Les juges, pour parvenir à éventer la découverte qui préoccupait l'imagination du

peuple, citèrent ses ouvriers les plus affidés et les sommèrent de porter témoignage de ce qu'ils savaient.

Ces hommes, simples mais fidèles, et profondément attachés à Gutenberg, se refusèrent à rien révéler.

La propriété de leur maître resta plus en sûreté dans leur cœur que dans ceux de ses avides associés. Rien ne transpira des derniers mystères de l'art.

Gutenberg, ruiné, condamné, peut-être expulsé, se retira seul et indigent à Mayence, sa patrie, pour y recommencer ses travaux et pour y reconstruire sa vie et sa gloire.

Il était encore jeune, et le bruit de son

procès à Strasbourg avait popularisé sa renommée en Allemagne ; mais il rentrait artisan dans une patrie d'où il était sorti chevalier. L'humiliation, l'indigence et la gloire luttaient dans sa destinée et dans les regards de ses concitoyens. L'amour seul le reconnut pour ce qu'il avait été et pour ce qu'il devait être un jour.

XVII

Voici ce que disent à cet égard les traditions locales et ce qu'attestent deux monuments authentiques des archives de la cathédrale de Strasbourg de l'année 1437, l'un qui constate que dame Annette de la Porte de Fer, épouse de Gutenberg, fit un don à la cathédrale pour acquérir le droit d'inscrire son nom sur la liste des bienfaiteurs,

et assurer ainsi des prières pour elle et ses descendants; l'autre qui fait mention de son décès.

Gutenberg, proscrit pour la seconde fois par les plébéiens vainqueurs de la noblesse, fut aimé d'une jeune fille, noble comme lui, de la ville de Strasbourg. Elle se nommait Annette de la Porte de Fer, nom de sa maison, emprunté sans doute à la possession de quelque château féodal des rochers du Rhin.

Il l'aimait lui-même avec la passion ardente, sérieuse et chevaleresque de ces temps de fidélité. Ils s'étaient promis mutuellement et par écrit mariage.

Annette de la Porte de Fer ne s'était pas

crue déliée de sa foi donnée, par la pauvreté et par les malheurs de son amant; elle lui gardait sa jeunesse, sa beauté et son cœur.

Gutenberg, à son retour sur le territoire de Mayence, devait réclamer la foi de sa fiancée et retirer le gage de sa propre foi qu'il lui avait ainsi jurée; il ne le fit pas. Soit qu'il craignît d'entraîner Annette, fille noble et honorée, dans l'humiliation et dans l'indigence où il était tombé, soit que le sentiment d'avoir dérogé par ses travaux d'artisan à l'illustration féodale de sa race le rendît indigne désormais, à ses propres yeux, d'aspirer à un noble sang, Gutenberg ne revendiqua pas la foi promise et n'offrit

pas de dégager la sienne; il attendait la réhabilitation et de meilleurs jours à faire partager à celle qu'il aimait.

Son humilité et ses scrupules résistèrent aux plus tendres instances de sa fiancée et ne purent être vaincus que par une sommation juridique, faite devant l'officialité de Strasbourg, de tenir la promesse de mariage qu'il avait autrefois jurée.

Cette sommation d'Annette de la Porte de Fer à son amant existe encore aujourd'hui comme le seul monument authentique de son mariage.

Gutenberg céda enfin à cette généreuse violence de l'amour; il épousa Annette. Leurs enfants ne vécurent pas.

L'héritage et l'héritier des grands hommes, c'est leur invention et le genre humain.

Après la décision des juges du procès, en 1439, qui laissait Gutenberg maître de son secret, le condamnant seulement à payer une indemnité aux héritiers d'André Dritzehen, il abandonna les cloîtres du monastère de Saint-Arbogaste et rentra dans la ville de Strasbourg ; il habita alors la maison de Thiergarten et y établit sa première imprimerie.

Il est peut-être curieux de remarquer que l'emplacement de cette maison est maintenant l'emplacement du Lycée, comme si ce lieu eût été désigné d'avance pour un grand

dessein, et qu'après avoir fixé les sciences par la typographie, il eût été destiné à les propager par l'enseignement.

Lorsque Gutenberg fut contraint de quitter Strasbourg en 1446, il y laissa les traditions de son art dans les collaborateurs et les ouvriers initiés à sa découverte et à ses procédés ; nous trouvons Mentel ou Metelin, notaire public, qui ne se fit naturaliser bourgeois de Strabourg qu'en 1447, et d'Eckstein, chanoine de la cathédrale, qui, aidés des fonds fournis par le couvent des Chartreux, et sans avoir travaillé eux-mêmes à cet art si peu connu alors, s'établissent typographes et procèdent avec la plus grande célérité à imprimer, à mettre au jour une Bible allemande.

Plusieurs autres ouvrages paraissent successivement, signés de l'imprimerie de Mentel, qui fit une fortune rapide, tandis que le malheureux Gutenberg, chassé par la misère, rentrait fugitif à Mayence.

La fortune qui avait accru l'influence de Mentel, et la rivalité qui subsistait entre les villes indépendantes de Mayence et de Strasbourg, favorisèrent ses désirs ambitieux de substituer son nom à celui de Gutenberg. Il y réusssit si complétement qu'en peu d'années Gutenberg fut oublié ou volontairement écarté, Mentel proclamé à Strasbourg inventeur de l'*art divin*, et des fêtes instituées en son honneur.

XVIII

De retour à Mayence, et relevé de l'humiliation et de la ruine par la main d'une femme aimée, comme Mahomet par sa première épouse, Gutenberg se donna tout entier à son art, s'associa Faust et Schœffer, gendre de Faust, établit ses ateliers à Mayence, et y publia, toujours sous le nom

de ses associés, des Bibles et des Psautiers d'une admirable pureté de caractère.

Schœffer avait longtemps fait le métier de calligraphe et le commerce des manuscrits à Paris. Ses voyages et la fréquentation des artistes de cette ville lui avaient fait connaître des procédés mécaniques pour l'emploi des métaux qui, appliqués par lui à l'imprimerie à son retour à Mayence, lui fournirent les moyens nouveaux de fondre en plomb les lettres mobiles dans des matrices en cuivre avec plus de précision, et à donner ainsi une netteté parfaite aux caractères.

Ce fut avec ce nouveau procédé que le Psautier, le premier livre qui porte sa date, fut imprimé en 1457. Bientôt après, la Bible

de Mayence, reconnue chef-d'œuvre de l'art, fut exécutée sous la direction de Gutenberg, avec des caractères fondus par le procédé de Pierre Schœffer.

La portée du nouvel art, qui débutait par la vulgarisation des livres sacrés sous les auspices seuls de l'Église, échappa pendant les premières années à la cour de Rome ; elle vit des auxiliaires là où elle devait voir bientôt des agresseurs.

« Au nombre des bienfaits dont il convient sous votre pontificat de louer Dieu, dit une dédicace du temps de Paul II, souverain pontife, est cette invention qui permet aux plus pauvres de pouvoir acheter des bibliothèques à bas prix. N'est-il pas infiniment

glorieux pour Votre Sainteté que des volumes qui coûtaient jadis cent pièces d'or, n'en coûtent plus que quatre et même moins, et que les fruits du génie, naguère la proie des vers sous la poussière où ils étaient ensevelis, commencent, sous votre règne, à ressusciter et à se répandre à profusion sur la terre ? »

Bientôt la ville de Venise prêta ses presses aux controverses religieuses, et les œuvres de Jean Hus furent imprimées en langue slave dès 1490,, à peine vingt ans après la mort de Gutenberg. Mais déjà la France, en 1480, avait encouragé les imprimeurs allemands à se fixer à Paris. Louis XI surtout se signala par l'accueil éclairé qu'il accorda à

la typographie et les encouragements généreux qu'il fit à cet art nouveau.

Une accusation fut intentée à Paris contre Faust pour avoir vendu des Bibles imprimées, ornées de vignettes, comme manuscrits, à des prix exorbitants, et il existe une quittance signée de lui, à Paris, en 1468, d'un exemplaire d'un ouvrage de saint Thomas d'Aquin, vendu au prix énorme de quinze écus d'or.

Le parlement de Paris, sous l'inspiration de Louis XI, déchargea Faust de toute accusation, attendu que ces livres étaient le produit d'une nouvelle invention inconnue encore à Paris. Le roi se désista même de son droit d'aubaine, à l'occasion de la mort de

Herman Statters, qui vendit à Paris les livres imprimés par Schœffer, lesquels étaient, selon la loi de ce temps, la propriété de la couronne, par le décès d'un étranger :

« En considération, porte l'ordonnance, de l'utilité qui vient et peut venir à la chose publique de l'art d'impression, tant pour l'augmentation de la science qu'autrement, etc., etc., nous sommes libéralement condescendus de faire restituer la somme de 2,428 écus et 3 sols tournois aux héritiers, etc..... »

Les œuvres de Cicéron furent le premier livre imprimé après les livres sacrés

On ne songea pas avant Léon X, c'est-à-

dire un siècle après l'invention de Gutenberg, à réglementer et à enchaîner l'imprimerie.

XIX

Cependant le banquier Faust et l'artisan Schœffer, les deux nouveaux collaborateurs de Gutenberg, ne tardèrent pas à succomber, comme Mentel ou Mentelin à Strasbourg, à la tentation de s'approprier insensiblement sa gloire, la plus tentatrice des propriétés, parce qu'elle est immortelle. Ils espérèrent

comme tant d'autres, tromper l'avenir, s'ils ne trompaient pas leur temps.

Après avoir reconnu, dans une première épître dédicatoire du Tite-Live, traduit en allemand, imprimé par Jean Schœffer, et offert à l'empereur Maximilien, « que l'art de l'imprimerie a été inventé à Mayence par le sublime mécanicien Jean de Gutenberg, » ils oublient ce premier aveu et ils usurpent pour eux-mêmes, sept ans après, tout le mérite et tout l'honneur de la découverte.

L'empereur Maximilien, peu de temps après, assimilant les imprimeurs et les compositeurs à une sorte de sacerdoce de l'esprit, les releva de toute dérogation à leur noblesse par leur noble métier. Il anoblit

en masse l'art et les artistes ; il les autorisa à porter des robes brodées d'or et d'argent, que les nobles seuls avaient le droit de porter, il leur donna pour armoiries un aigle aux ailes étendues sur le globe, symbole du vol et de la conquête de la parole écrite sur l'univers.

XX

Mais déjà Gutenberg n'était plus sur la terre pour y jouir de cette possession du monde intellectuel, religieux et politique, qu'il avait entrevue seulement, comme Moïse, du haut de ses visions dans le rêve du monastère de Saint-Arbogaste.

Dépouillé par ses collaborateurs de sa propriété et de sa gloire, expulsé une der-

nière fois de sa patrie par la misère, consolé seulement et suivi par sa femme fidèle à toutes ses vicissitudes, privé de ses enfants par la mort, déjà vieux, sans pain, et bientôt sans famille par la mort de sa femme, il fut recueilli par l'Électeur de Nassau, le généreux Adolphe.

L'Électeur le nomma son conseiller d'État et son chambellan, afin de jouir dans une honorable familiarité de l'entretien de ce merveilleux génie qui devait converser plus tard avec tous les lieux et tous les temps.

Cet asile donné à Gutenberg illustre à jamais Nassau et son prince. Il y a dans l'histoire des hospitalités qui portent bonheur

et immortalité aux plus petits princes et aux plus petits États.

Gutenberg continua à imprimer de ses propres mains, à Nassau, sous les yeux de l'Électeur, son Mécène, pendant quelques années de sérénité et de paix ; puis il mourut à soixante-quatre ans, ne laissant à sa sœur aucun héritage, mais laissant au monde l'empire de l'esprit humain découvert et conquis par un artisan.

« Je lègue, dit-il dans son testament, à ma sœur tous les livres imprimés par moi au monastère de Saint-Arbogaste. »

Pauvre inventeur qui n'avait à léguer à celle qui lui survivait que la richesse de presque tous les inventeurs comme lui, sa

jeunesse consumée, sa vie persécutée, son nom méconnu, ses sueurs, ses insomnies, et l'oubli de ses contemporains!

XXI

Ainsi vécut et mourut ce grand homme, mais son art ne mourait pas avec lui.

L'imprimerie se propagea aussitôt après sa mort avec l'instantanéité d'une explosion.

Il y eut en peu d'années des presses dans toutes les capitales de l'Europe.

Ce fut la date de la civilisation renaissante et indéfinie.

La France sous Louis XI, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne. Venise, Genève, Rome, la Pologne, s'emparèrent à l'envi de l'invention nouvelle pour multiplier leurs livres sacrés et les livres profanes.

L'Orient connut cet art nouveau par des juifs réfugiés à Constantinople, qui imprimèrent des traités de littérature rabbinique en 1500.

Mais les musulmans ne s'en servirent eux-mêmes que vers le dix-huitième siècle.

Enfin la Russie, sous l'inspection du métropolitain, établit une presse à Moscou, en 1580, à l'aide des ouvriers venus de Magdebourg.

XXII

Il semble que chaque progès de l'humanité doive s'acheter par des larmes, que la souffrance soit la loi fatale de toute grande initiation.

L'imprimerie avait eu ses apôtres, elle eut aussi ses martyrs. De tous, Étienne Dolet fut le plus illustre par l'éclat de son talent, la pureté de sa vie, l'atrocité de son sup-

plice. Il naquit à Lyon en 1509, au moment de la renaissance intellectuelle et littéraire, quand les controverses religieuses allaient aussi commencer leurs premières luttes; il était savant comme Guillaume Budé, poëte comme Marot, et peut-être philosophe comme Rabelais, sans mêler toutefois à sa philosophie le licencieux scepticisme du curé de Meudon. Ce qui pourrait le faire croire, c'est que cet homme ardent et fougueux, qui ne marchandait pas ses opinions, qui avait pris pour armes parlantes et pour symbole de l'action de l'imprimerie une hache ou *doloire* attaquant un arbre noueux, protestait contre les doctrines de Luther, bien qu'on l'ait condamné comme athée.

C'était, à ce qu'il semble, le raisonnement et l'homme que ses adversaires voulaient frapper en lui plutôt encore que les croyances.

Dans ces temps de passions et de mœurs violentes, la vie de ceux qui consacraient leurs forces aux développements de l'intelligence humaine était un long duel dans lequel tôt ou tard il fallait succomber.

Successivement étudiant à Paris, puis à Padoue, secrétaire de Jean de Lauzeac, ambassadeur du roi de France à Venise, étudiant en droit à la faculté de Toulouse, Étienne Dolet n'avait pas vingt-quatre ans que déjà, pour dernier argument de leurs discussions, ses ennemis le faisaient jeter dans un cachot. L'intercession de Jean

Pinus, évêque de Rieux, l'en tirait bientôt. Mais alors des assassins gagés commettaient des entreprises sur sa vie ; et comme, malgré ses dangers, l'intrépide jeune homme ne quittait point Toulouse, on fit intervenir enfin un arrêt du parlement qui l'en bannit (1533). Dolet revint alors à Lyon, où il obtint, après de longs efforts (1535), un privilége pour imprimer *ses Commentaires sur la langue latine*, œuvre d'immense érudition qui le met au niveau des Bembo, des Scaliger et des Érasme, et qui lui fit tenir une place brillante dans le grand tournoi ouvert alors au sujet de Cicéron.

On voit ces belles études troublées par une tentative nouvelle d'assassinat sur Dolet

qui tua bravement son agresseur. C'était du moins un prétexte aux animosités qui poursuivaient sa perte, et on l'incarcéra comme assassin. Il ne fallut rien moins, pour le faire sortir de sa prison, que la volonté absolue de François Ier, intéressé à Dolet par son talent d'abord, et, à ce qu'il paraît aussi, par la protection de la reine de Navarre. La munificence royale donna au savant persécuté le brevet d'imprimeur le plus étendu qui s'accordât alors, comme pour servir de dédommagement légitime à ses souffrances imméritées (1537).

C'est des presses de Dolet que sortirent successivement, depuis cette époque, les œuvres de Marot et de Rabelais ; il publiait

également chaque année ses propres ouvrages et quelques-uns des livres les plus illustres de l'antiquité. Des persécutions nouvelles vinrent en 1542 interrompre ses travaux ; de vagues accusations d'hérésie le firent détenir quinze mois à la Conciergerie de Paris.

François Ier n'était plus jeune, il faiblissait dans sa glorieuse protection des lettres. Un beau livre, une œuvre d'art ne suffisait plus à protéger un artiste contre ses conseillers fanatiques.

Robert Etienne et Marot avaient quitté la France.

Sûr de sa conscience et toujours aventureux, Dolet ne voulut pas les imiter.

En vain le parlement de Paris faisait encore brûler ses livres, après avoir été contraint de le relâcher lui-même en présence de l'inanité par trop évidente des accusations qui l'avaient chargé.

Il ne désertait point la lutte, et l'écrivain vengeait le libraire. Rentré dans Lyon, il publie des poëmes sur sa captivité et une traduction des *Dialogues* de Platon. Cette énergie allait à la fin lui devenir fatale.

En 1544 il était emprisonné de nouveau. Se méfiant cette fois de la partialité de ses juges, il parvint à s'échapper et à s'enfuir en Piémont. Mais bientôt l'amour de son art le ramena au piége où il devait se prendre.

Il avait écrit au roi des épîtres en vers

pour implorer une protection qui l'avait sauvé déjà; il ne put se résoudre à n'en pas surveiller l'impression lui-même.

Il rentra secrètement dans Lyon; mais ses ennemis guettaient leur proie. Arrêté, traduit devant la faculté de théologie de Paris, il se vit condamné comme athée relaps pour des passages de ses livres qu'il protesta jusqu'à trois fois n'avoir jamais écrits. Il fut mis en torture et question extraordinaire *pour enseigner ses compagnons*, comme dit l'arrêt qui le condamne; puis il fut pendu et brûlé sur la place Maubert, son corps et ses livres convertis en cendres, et ses biens confisqués.

Dolet, à trente-sept ans, mourut intrépi-

dement ainsi qu'il avait vécu, laissant après lui dans l'indigence une femme et un enfant.

XXIII

Mais l'impulsion était donnée, et toutes ces persécutions ne pouvaient qu'illustrer l'invention nouvelle sans l'arrêter une heure. Les souverains eux-mêmes se firent gloire de graver et d'imprimer de leurs propres mains les œuvres de l'antiquité retrouvées, comme si cette participation manuelle à la vulgarisation des chefs-d'œuvre du génie

les faisait participer au génie lui-même. La pensée devint reine et régna sur les rois.

Marie de Médicis, femme d'Henri IV, dessinait et imprimait des estampes pour de royales éditions. Une figure de jeune fille, gravée de sa propre main, était donnée par cette reine à Philippe de Champagne.

Louis XV, dans sa jeunesse, se faisant de ce bel art une curiosité instructive, imprimait dans son propre palais un *Traité de géographie européenne.*

Les grands imprimeurs des siècles qui suvirent celui de Gutenberg furent en même temps des artistes, des savants et des écrivains. Ils exhumèrent l'antiquité tout entière, et, en exhumant ses chefs-d'œuvre, ils

les commentèrent, les expliquèrent et les interprétèrent au monde nouveau. L'histoire renaquit avec l'imprimerie.

Il y eut, depuis Gutenberg jusqu'à nos jours, des écoles, des traditions et des générations d'imprimeurs célèbres, comme il y avait eu des écoles de peintres, de sculpteurs, de philosophes.

Les typographes, honorés à juste titre du nom de compositeurs, participèrent à la gloire que leurs éditions des auteurs grecs et latins restituaient aux poëtes, aux historiens, aux orateurs de l'ancien monde ; ils firent partie, pour ainsi dire, de la famille de ces hommes de génie ; ils devinrent des puissances tour à tour honorées, redoutées,

récompensées ou persécutées par les gouvernements, selon que ces gouvernements étaient plus ou moins des enfants de lumières ou de ténèbres.

Les impressions des Alde, des Morel, des Turnèbe, des Elzevir, naturalisèrent ces grands noms de la typographie dans l'univers savant par la netteté des caractères, par la correction des textes et par le nombre des ouvrages rendus aux bibliothèques.

La famille des Estienne, à Paris, occupa, pendant un siècle et demi le sommet de l'art. Protégés par les rois et surtout par François Ier; persécutés par l'Université, gardienne aussi jalouse de ses ignorances que de ses vérités ; emprisonnés par l'Église

pour une édition de la Bible accusée d'erreurs ; réfugiés à Genève ; emprisonnés de nouveau dans cette métropole du calvinisme pour des impressions qui blessaient la réforme ; rappelés en France ; exilés de nouveau ; transportant tour à tour leurs presses de Genève à Paris, de Paris à Genève, l'histoire de cette famille d'imprimeurs, dit M. Didot, serait celle de l'esprit humain pendant la renaissance.

Mais, durant ces cinq siècles, les procédés et les machines ne font pas faire moins de progrès à l'imprimerie que les sciences aux lettres.

L'art a, dans les Bodoni à Parme et dans les Didot à Paris, ses Phidias qui sculptent

en quelque sorte pour les yeux la forme matérielle de la pensée dans des caractères et dans des ornements de luxe.

L'un des Didot invente, en 1753, la presse à un seul coup ; l'autre chante dans un poëme les progrès de son art et imprime lui-même son propre chant.

Un troisième rapporte d'Angleterre la presse en métal de lord Stanhope et la presse cylindrique, sorte d'enfantement perpétuel de caractères qui jettent la parole écrite à torrents intarissables, comme une lave de l'esprit humain, pour les journaux et pour les tribunes.

Un quatrième enfin, M. Ambroise Firmin

Didot, écrit et imprime de nos jours, sous le titre modeste d'*Essai sur la typographie*, l'histoire la plus érudite et la plus complète de l'art dont il est à la fois le maître et l'historien.

L'instruction élémentaire des masses donne des consommateurs sans borne à la parole imprimée, les chemins de fer lui ouvrent des routes, la vapeur lui prête des ailes, le télégraphe visuel lui donne des signes; enfin, l'invention récente du télégraphe électrique lui communique l'instantanéité de la foudre. Plus réellement que dans le vers célèbre sur Franklin : « *Eripuit cœlo fulmen!* » dans quelques années, un mot prononcé et reproduit sur un point quelconque

du globe pourra illuminer ou foudroyer l'univers.

La parole, par le procédé perfectionné de Gutenberg, sera redevenue, par la matière, aussi immatérielle que quand elle était seulement pensée ; mais cette pensée sera devenue universelle en jaillissant d'une intelligence ou d'une volonté d'homme.

L'esprit se trouble d'admiration devant les conséquences futures de ces inventions et devant ce règne prochain de l'idée par la parole.

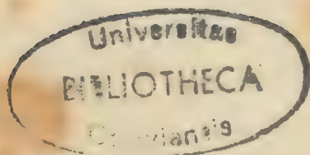
Gutenberg a spiritualisé le monde.

Longtemps son nom a été méconnu, longtemps on lui a disputé sa gloire ; mais il faut se souvenir que la gloire humaine n'é-

tait pas son but. Il l'avait placé plus haut. Qu'il en jouisse !

C'est le sort des inventeurs en esprit comme en matière : le nom se perd, mais le bienfait se retrouve dans ses conséquences au fond caché des choses humaines, et Dieu sait à qui le rapporter. Qu'importent l'oubli et l'ingratitude des hommes si le juge suprême est reconnaissant ?

FIN



630

